

A M. J. E. P. PRENDERGAST

APRÈS AVOIR LU "UN SOIR D'AUTOMNE." (1)

Lorsque m'est parvenu votre charmant envoi
J'étais encor malade et retenu chez moi.
On m'avait interdit écriture et lecture ;
Mais vous le devinez—car c'est dans la nature,—
A cet arret cruel, vous n'avez rien perdu
Et votre oeuvre eut l'attrait de tout fruit défendu.

Vous êtes au printemps et vous chantez l'automne,
Et moi, qui vois venir les plus sombres hivers,
Du caprice dictant le sujet de vos vers
Si tristes et si doux, à bon droit je m'étonne.

Mais l'homme est ainsi fait ; il aspire toujours
A de nouveaux bonheurs et les veut à rebours
Du lieu, de la saison, de l'âge ou de l'année ;
La joie à peine éclore est bientôt dédaignée ;
Heureux à faire envie, on cherche un autre sort ;
L'avenir a raison, le présent seul a tort.

Voilà comment se font tant d'étranges contrastes ;
Pourquoi l'on se surprend aux jours les plus joyeux
L'âme toute assombrie et des pleurs dans les yeux ;
Pourquoi souvent ont rit aux jours les plus néfastes ;
Pourquoi l'on voit partout pauvres en belle humeur,
Riches livrés en proie à l'amère douleur,
Jeunes gens tout rêveurs, pleins de mélancolie,
Vieillards qu'agite encor la joyeuse folie.

(1) Ces vers, lus à la dernière session de la Société Royale, ont été écrits peu de temps après le grave accident qui faillit coûter la vie à l'auteur. Pour le "Soir d'Automne," voir page 145 de ce volume.

Vous n'êtes point, je sais, de ces pleureurs à froid,
 Qui se font un métier d'une peine factice,
 Qui tremblent sans avoir au cœur le moindre effroi,
 Taxant à tout propos le destin d'injustice ;
 Vous avez du malheur ressenti l'aiguillon ;
 Sur votre front si jeune où brille le génie
 Déjà les noirs chagrins ont tracé leur sillon,
 Et la douleur en vous fit naître l'harmonie.

Mais qu'on aime à souffrir lorsqu'on souffre à son gré !
 L'on formule soi-même un programme à sa peine ;
 La nature riante est pour nous trop sereine,
 Trop riche est à nos yeux le nuage empourpré.
 Dédaignant fièrement amour, printemps, jeunesse,
 On cultive avec soin le doute et la tristesse,
 Et l'on va se drapant dans de sombres manteaux,
 Et l'on suit tout pensif le sentier des tombeaux.

Puis quand de vrais malheurs ont ravagé notre âme,
 Quand le funèbre glas ne cesse de sonner,
 Quand nos derniers amis vont nous abandonner,
 Quand notre esprit n'est plus qu'une tremblante flamme,
 On se reprend à vivre et malgré les soucis
 Au temps impitoyable on demande un sursis,
 Encore une saison, encore une récolte !
 On voudrait rattrapper printemps, jeunesse, amours.
 Contre la vieille loi l'homme en vain se révolte,
 Jeunesse, amours, printemps, sont passés pour toujours !

Pour toujours ? oh, non pas ! Il est une autre vie
 Où l'automne sévère au printemps se marie.
 Là le bonheur est fait de nos chagrins passés ;
 L'amour est infini, la jeunesse éternelle ;
 Les doutes sont vaincus, les remords effacés ;
 Sans nous enorgueillir notre gloire étincelle ;
 Près du nôtre s'élève un trône plus brillant
 Sans nous humilier ; l'opprimé triomphant
 Pardonne à l'oppresseur ; celui dont nos largesses
 Soulageaient la misère est au sein des richesses ;
 Et les riches cruels, qui n'eurent ici-bas
 Tendresse ni pitié, sont ceux qu'on n'y voit pas.

Que sont auprès du ciel les spectacles terrestres,
Les Vallons de la Grèce ou les scènes Alpestres ?
Dans les bosquets divins aux rameaux enlacés
S'avancent lentement les chastes fiancés ;
Si la mort crut tromper leurs nobles espérances
Ils en sont plus heureux, heureux de leurs souffrances ;
Tous les pleurs qu'on versés ces fidèles amants,
Ils les retrouvent là perles ou diamants ;
Nous y verrons aussi, meilleures et plus belles,
Epouses, filles, sœurs, et mille sœurs nouvelles ;
Parmi les chérubins tous nos joyeux enfants
Et nos bons vieux aïeux n'ayant plus que vingt ans.

Et nos pères diront, admirant leur ouvrage :
Dieu l'avait fait aimable, et moi je l'ai fait sage ;
Nos mères, qui pour nous ont cessé de souffrir,
De souffrir dans ce monde et d'expié dans l'autre ;
Qui victimes toujours trop promptes à s'offrir,
Sur leur propre fardeau chargeant souvent le nôtre
Le portèrent encore au-delà du tombeau,
L'épreuve étant finie, en leur sainte allégresse
Nos mères trouveront le ciel encore plus beau
En nous voyant enfin rendus à leur tendresse.

Poète, dans vos vers vous rêviez ce bonheur ;
Et ce rêve charmant qui trompait la douleur
Ecluse bien trop tôt dans votre âme candide,
Ce rêve est un rayon qui du ciel même vient.
On l'a dit avant nous : dans ce monde sordide
L'homme est un dieu tombé ; toujours il s'en souvient.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Québec, mai 1881.

EN CHEMIN DE FER

A M. TIRET-BOGNET.

Chaque tour de la roue est comme une journée
Dans la course de notre sort ;
Et quand la route est terminée
Le convoi s'arrête à la mort.

Qu'on crie ou pleure, ou qu'on s'effare
Le convoi, lui, marche toujours
Courant vers la fatale gare
Avec nos pleurs ou nos amours.

Et c'est même en vain que j'implore
Pour vous connaître un jour de plus.
Il reste à peine une minute encore :
Recevez mes adieux émus !

JAS E. P. PRENDERGAST.

Septembre 1885.

ADIEU, VA !

A BORD DU "BOUVET."

Il est neuf heures et quart du matin. Le contre amiral fait signe au *Bouvet* de prendre poste derrière la *Flore*. Les canots sont hissés. On établit le service de mer. Le temps qui s'était couvert se remet au beau. Il vente une brise d'ouest. On dérape. L'amiral décrit une courbe vers Lévis, le *Bouvet* vers Québec. Les drapeaux saluent : la musique joue "Vive la Canadienne." Trois coups de canons sont tirés par la *Flore* en l'honneur de la ville de Champlain et de Montcalm.

—Adieu, va !

On est en route pour l'océan.

La terrasse de Frontenac est couverte de monde. Partout les mouchoirs s'agitent. A bord, chacun se sent ému et fait de son mieux pour que son voisin ne s'en aperçoive pas. C'est que la bonne ville de Québec renferme encore bien autre chose que des souvenirs français. Sa société a été charmante, hospitalière, dévouée pour la station navale de l'Amérique du Nord ; et puis on a beau être marins, les cœurs sont sensibles, vibrants.

La visite de Québec est recherchée par la marine française. Elle vient se reposer ici des fatigues de la mer. Elle vient se retremper dans nos climats tempérés et oublier les langueurs torpides et les fièvres des pays chauds. Elle se plaît à Québec où elle est bien reçue. Dans notre rade les équipages se portent à merveille. Ils sont bien vus par la population qui retrouve ses

gens parmi les matelots français, surtout parmi les saintongeais et les bretons. Les canadiens-français ne demandent pas mieux que de voir le pavillon de France se promener ainsi chaque année dans les eaux du St-Laurent. Au milieu de tant d'oublis, la mère-patrie ne saurait faire de plus grand plaisir à ceux qui, à peu près laissés seuls, n'ont pu apprendre à l'oublier.

Le *Bouvet* est sous vapeur et sous voile. Il est endenté à 400 mètres derrière l'amiral. Tous les yeux sont tournés vers le vieux Québec. La capitale est là qui s'estompe. Elle disparaît derrière les falaises de Lévis. Chacun la suit de l'œil. L'officier de quart commande la manœuvre. Il est tout entier à son service. Un autre est appuyé sur le canon Hotchkiss de la passerelle. Il a les yeux rivés sur l'échelle de la coupée d'honneur. On dirait que cette échelle par où l'on se rend quand on va torpiller et couler l'ennemi, que cette échelle par où l'on vous remonte ensanglanté et mutilé pour la France, ne lui rappelle plus que les petits pieds des Cendrillons qui, en un jour de *sauterie*, ont pris le *Bouvet* à l'abordage.

Et pourtant ce rêveur est un brave.

Les officiers libres du service recueillent leurs souvenirs. Les uns fredonnent un gai refrain, une bribe de polka, souvenir d'une nuit de bal, d'une soirée charmante. D'autres s'occupent à mettre en ordre les photographies des amis, des camarades, des matelots.

Dans la marine française on a le respect des hommes. On est sévère, mais juste, poli, affectueux pour eux. Le capitaine de frégate Pottier, commandant le *Bouvet*, se ferait hacher en morceaux pour le dernier de ses mousses, et à son bord il n'y a pas un homme qui n'en ferait autant pour le commandant.

M. Pottier a trente ans de service, dont vingt-sept années à la mer. Il passe pour être un des meilleurs manœuvriers de la marine. Parole brève, nerveuse, cœur chaud, dévoué à son service, aimant tous ceux et aimé par tous ceux qui le connaissent, il a couru les mers du globe, déferlant fièrement à la brise le drapeau de France, aux jours de combat, comme aux jours de calme et de tempête. Lui qui ne bronche pas devant l'ennemi, lui le brave, l'intrépide loup de mer, aux muscles de fer, à la volonté d'airain, il sait pourtant pleurer. J'ai vu ses yeux devenir humides en embrassant la photographie de sa petite fille.

— Ah, voyez-vous cette fillette. Un beau brin, n'est-ce pas ? Eh ! bien, dans 17 ans d'ici ça se mariera. Je dirai oui, hélas ? mais à une condition. Mon gendre sera marin comme moi.

Ce gendre en herbe aura une belle et bonne femme ; mais pour l'obtenir il aura bien du fil à retordre.

Il lui faudra rudement travailler pour arriver à se mettre en tête toutes les connaissances nautiques du commandant Pottier.

Le carré du *Bouvet* est composé d'hommes qui font honneur à la marine française.

Voilà le comte de la Croix de Castries, lieutenant de vaisseau. Il feuillète en ce moment un vieil annuaire de l'armée française de 1759 : il m'indique du doigt les noms de ses ancêtres qui ont pris part à la grande guerre du Canada.

Près de lui, fume le médecin Brou-Duclaud, un causeur charmant, un voyageur intrépide qui a fait le tour du monde et qui en sait long sur la Cochinchine et sur le Tonquin : Fontorbe, lieute-

nant de vaisseau est au piano. Il étudie les chansons populaires du Canada, de Gagnon. Le commissaire des Nouailles met sa comptabilité en ordre, et les deux aspirants Estienne et Terrein,—qui doivent être maintenant enseignes de vaisseau—dissent sur Québec *et de omnibus rebus et quibusdam aliis*.

Quelles bonnes gens que tous ces futurs amiraux, que ces futurs médecins et commissaires de division. Comme il fait bon de vivre avec eux et de se réchauffer à leur chaude jeunesse, à leurs belles et grandes ambitions.

La *Flore* continue toujours à nous battre la marche. Tout-à-coup le timonier descend au carré.

—Capitaine, l'amiral signale de serrer à cent mètres!

—Bien, dit Fontorbe.

Et nous montons sur le pont. C'était l'heure du dîner; la musique allait jouer. L'amiral invitait le *Bouvet* à se rapprocher pour l'écouter.

Le contre-amiral Lacombe est bien connu maintenant à Québec, où il s'est fait beaucoup d'amis. Cet officier général a de très beaux états de service. Il est populaire dans la division; malheureusement la retraite d'âge va bientôt l'enlever aux marins qui l'aiment et qui ne le désignent jamais autrement que sous le nom de *Père Lacombe*.

Du gaillard d'avant du *Bouvet* nous voyons l'amiral se promener sur le couronnement, au bras du capitaine de vaisseau, le marquis de Libran.

En voilà un rude gaillard que le commandant de Libran ! A vingt ans, en Crimée, il avait réussi à décrocher la croix de la Légion d'Honneur. Il n'était qu'aspirant de deuxième classe.

Les mains derrière le dos, la tête penchée, le capitaine de frégate Parfait est tout songeur. On dirait qu'il pense à la belle campagne d'exploration sous marine qu'il a fait jadis sur le *Talisman*.

Autour de ces trois officiers supérieurs gravitent d'autres officiers. Volià Bouchotte, allié à plusieurs vieilles familles canadiennes. Voici le comte de Champfeu, que l'en prendrait pour Napoléon I., tant il lui ressemble. Voici le vicomte de Saint-Pern et la Barzic, deux vraies têtes de bretons bretonnant. Et Baèhme qui n'a pas inventé la mélancolie ; et Arago plongé dans la solution de quelque grand problème, et Daubanel et Galatrie, et Pouvreau, et bien d'autres. Ils rient, ils causent. Le couronnement de la *Flore* est en ce moment aussi animé que l'était la terrasse de Frontenac, lorsque la musique française de la station de l'Amérique du Nord y jouait.

La trompette du dîner sonne. Chacun est à son poste, et l'exercice de la fourchette commence au milieu des conversations les plus curieuses et les plus animées. On cause de Québec, du Saguenay, des Mille-Isles, de la chute Montmorency, des rapides, de Montréal, du musée de l'Université-Laval, du *Canadien*, du Parlement, des histoires de Ferland, de Garneau, etc. Des noms de familles, des réminiscences de soirées, de dîners, de fêtes se mêlent à toute cette conversation géographique et historique. Chacun veut revenir faire encore au moins une escale dans ce pays de Cocagne où les horizons sont si larges, les mains si loyales, les traditions si hospitalières.

On mentionne les noms du colonel Duchesnay, du lieutenant-colonel Roy, du major Frenette, de Jules Tessier, de Paul de Cazes, de Languedoc, de Tarte, de M. Demers, de Charles Thibaudeau, etc., etc

L'heure file et le *Bouvet* aussi. En une heure—ayant pour nous la brise et le flot—nous faisons dix-sept nœuds.

Le commandant Pottier se lève un verre de champagne à la main

—A votre bonne et sainte mère, dit-il de sa voix brève, métallique; à votre femme! à votre famille! à tous ceux que vous aimez! à votre pays! à votre comté de Bellechasse! au *Canadien*! à la Nouvelle France!

Et nos verres s'entrechoquent.

—A votre femme; à votre fille; à vous mon commandant; à mon ancien camarade d'armes, votre frère Charles, chef de bataillon au 25^e de ligne; à vos braves officiers, sous-officiers et matelots; au *Bouvet*; à la France notre mère, lui répondis-je tout ému.

Et les cigares de s'allumer et le conversations de reprendre avec les cent pas faits sur le pont.

L'heure file toujours. Tout à coup on entend le canon. Il est deux heures et demie du matin. La *Flore* signale que nous sommes déjà à la Pointe aux Péres. On va débarquer les pilotes.

Il me faut les suivre malgré de pressantes invitations aller jusqu'à Boston, et même jusqu'à la Martinique.

—Le canot du pilote accoste! vient dire presque aussitôt le timonier.

Alors on s'embrasse.

—N'oubliez pas un tel et un tel, s'écrient les officiers, en me nommant presque toutes les bonnes gens de Québec. Ils ont été si obligeants, si affectueux pour nous.

N'ayez crainte, leur dis-je; au revoir!

Un fanal est à la coupée de tribord. Le commandant se découvre, et me presse dans ses bras.

Adieu, va! dit l'officier de quart.

Au pied de l'échelle la chaloupe du pilote se balance sur le flot sombre. Au dessus de ma tête se dessine à la lueur du falot —impassible comme le devoir—la mâle figure du capitaine Pottier.

—Pousse au large! commande le pilote.

Et nous nous enfonçons dans la nuit noire, pendant que la frégate et l'avisos illuminés par leurs feux de tribord et de babord, continuent leur marche vers la haute mer.

Les rames frappent le flot.

Mes yeux suivent dans l'obscurité le scintillement de ces feux, image de la France qui s'en va sous d'autres cieux promener son drapeau.

Nous y sommes ! crièrent les rameurs.

La chaloupe aborde à la Pointe aux Pères. Nous débarquons.

Je saute sur un rocher tapissé d'algues marines et me découvrant je dis à mon tour, sur cette terre colonisée et défendue encore—et pour longtemps— par la volonté française :

—Adieu, va !

L'horizon avait tout pris. Il ne restait plus de trace sur l'onde ni de la *Flore*, ni du *Bouvet*.

Les équipages de ces navires de guerre voguaient vers les mers lointaines, où peut-être ils allaient glorieusement mourir pour la patrie.

Le Saint Laurent bruissait doucement dans les varechs et sur les galets.

Il semblait pleurer et dire lui aussi :

Adieu, va !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Québec, septembre, 1885.



STE ANNE DE BEAUPRÉ

En 1667, le P. Le Mercier, alors supérieur des missions de la Nouvelle-France, écrivait dans les relations : “ Il semble que Dieu a voulu choisir en nos jours l'église de sainte Anne du petit cap, pour en faire un azile favorable, et un refuge assuré aux chrétiens de ce Nouveau-Monde, et qu'il a mis entre les mains de cette sainte un trésor de grâces et de bénédictions, qu'elle départ libéralement à ceux qui la réclament dévotement en ce lieu. C'est assurément pour cette même fin qu'il a imprimé dans les cœurs une dévotion singulière et une confiance extraordinaire en la protection de cette grande sainte ; ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoivent des secours très signalés et très extraordinaires, comme nous le voyons dans les merveilles qui s'y sont opérées depuis six ans De si heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera en ce saint lieu de mille bénédictions tout ce nouveau pays.”

J'aime à rappeler ces paroles de l'un des premiers *chapelains* de la bonne sainte Anne en ce pays.

*
* *

Le temps les a confirmées, et l'humble chapelle de Beaupré est devenue notre église nationale et le plus célèbre pèlerinage de l'Amérique.

Chapelain de la bonne sainte Anne à ses heures, le P. Le Mercier était aussi l'un de ces chevaliers du Christ qui ont donné

au monde, suivant le protestant Macaulay, *l'exemple de cette abnégation sublime devant laquelle on peut se prosterner.*

Pendant vingt ans, à l'œuvre évangélique chez les Hurons, le P. Le Mercier avait vu disparaître, dans le sang et les flammes, cette belle chrétienté qui avait coûté aux missionnaires tant de travaux, tant de souffrances.

Ses compagnons, les PP. Jacques, de Brébœuf, Lalemant, Garnier, étaient tombés sur le champ d'honneur. Lui restait—gardant en son cœur héroïque, avec le regret de n'avoir pas partagé leur sort, l'espoir invincible que le Canada appartiendrait un jour à Jésus-Christ.

Chargé, en 1661, de la desserte de sainte Anne, le jésuite ne tarda pas à reconnaître que cet endroit était un lieu béni de Dieu, "*un de ces lieux qui, selon l'expression de Lacordaire, sont au monde ce que les astres sont au firmament, une source de chaleur, de lumière et de vie.*"

Qui dira la joie du grand missionnaire—les douceurs et les ardeurs de sa prière dans cette pauvre chapelle d'où il sentait qu'un fleuve de grâces coulerait à jamais sur le pays tout entier.

J'aime le souvenir de cet *envoyé de Dieu* qui a tant travaillé et tant souffert pour *la foi* et pour ma patrie. J'aime à songer un peu à ces apostoliques tristesses, à ces regrets du martyr, à ces fortes joies du sacrifice qu'il portait dans son cœur.

Bien des fois, il a passé ici, et son ombre semble flotter dans le vague lointain.

D'après lui, en cette bénie chapelle, les merveilles opérées dans les âmes surpassent de beaucoup tous les autres miracles. Et cela se conçoit.

*
* *

“Pauvre corps humain, disait Eugénie Guérin, faut-il que notre âme soit là-dedans !”

J'imagine qu'au ciel, on fait encore distinction plus fière entre le méprisable et l'inestimable. Si donc la bonne sainte Anne daigne réparer souvent la chétive enveloppe—le *vilain sac*—comme disait sainte Elizabeth de Hongrie, que ne doit-elle pas faire pour l'âme.

Mais pour nous, “*l'âme habite une ombre impénétrable,*” et par suite nous ignorons de notre mère les plus étonnantes compassions, les plus adorables bontés.

Mais dans l'ordre naturel, nous en voyons de prodigieuses.

Qu'on me permette de rappeler brièvement deux faits récents, mais constatés et déjà publiés.

L'été dernier, dans les premiers jours d'août, arrivait à Ste Anne de Beaupré, un jeune homme* de Springfield (Mass.) E. U.

Depuis sept ans, tout son corps était couvert d'horribles plaies que rien n'avait pu guérir ; la jambe droite était courbée par la force du mal, et ce pauvre garçon de dix-sept ans ne pouvait bouger, sans s'aider de deux béquilles.

Il alla communier et vénérer la relique sans éprouver aucun soulagement.

*Du nom de Fiset.

Voyant cela, un prêtre l'engagea à vénérer la relique une seconde fois. Il le fit, et celui qui la présentait la lui appliqua un instant sur la poitrine.

Cette fois, au contact sacré, le jeune homme ressentit dans tout son être une sensation délicieuse, extraordinaire. Un moment, il parut dans une sorte d'extase.

Dans ce même moment, sa jambe s'était redressée, toutes ses plaies s'étaient fermées. Il était guéri—parfaitement guéri, et il s'en retourna se portant aussi bien, et marchant aussi librement que personne.

Le 17 septembre dernier, après avoir reçu la sainte communion dans l'église de Beaupré, une pèlerine,* pauvre jeune fille aveugle, se fit conduire devant la statue de la bonne sainte Anne.

Là elle s'agenouillait pour son action de grâces, quand elle sentit, dit-elle, une main qui lui caressait le front, et en même temps, il lui sembla que des flammes lui jaillissaient des yeux.

Tout émue, transportée, elle jeta un cri et serait tombée, si on ne l'eut soutenue. Aux questions qu'on lui fit : Je suis guérie, dit-elle. Et de fait, elle l'était.

J'ai vu cette jeune fille. Jamais je n'oublierai l'expression de sa joie qu'on sentait si calme et si profonde, mais le dirai-je ? elle m'a fait une impression moins vive, qu'une autre pèlerine qui vient de s'en retourner en n'emportant que la joie haute et pure de l'amour de la croix.

*Liza Donay, de Glen's Fall, de N. Y.

Celle-ci, sourde-muette, venait aussi des Etats-Unis. J'avais été aussi témoin de l'ardeur, de la persévérance de ses prières, et je ne pouvais m'empêcher d'en vouloir un peu à la bonne sainte Anne, qui ne l'exauçait pas.

Le jour de son départ, j'allai la joindre afin de la distraire. Son air radieux m'étonna.

A ma question si elle éprouvait du mieux, elle fit gaiement bien des signes négatifs, et ouvrant un livre qu'elle tenait, elle me fit lire le chant :

"Jesus, my Cross I have taken." Et en la regardant je sentis la douceur de ce chant de triomphe.

Plusieurs fois elle attira mon attention sur le vers :

"I am poor, despised, forsaken."

Et mieux qu'aucune parole son expression disait où Dieu a caché la véritable grandeur et la véritable joie.

*
* *

L'historien de Lacordaire, le P. Chocarne, a voulu quêter par la France l'orgue de l'église de Lourdes. Puisse une inspiration semblable venir bientôt à quelqu'un parmi nous. Pas d'orgue dans l'église de Ste Anne, n'est-ce pas une chose triste ? Et s'il n'y en avait pas d'ici à longtemps, ne serait-ce pas une triste chose ? Pourtant, si l'orgue n'est pas donné, il faudra attendre, et peut-être des années, car bien des travaux restent à faire et la dette est de \$60,000.

Comme on sait, le cinq novembre, une statue de la bonne sainte Anne a été érigée entre les deux clochers de son église.

Après la bénédiction solennelle faite par monseigneur l'archevêque, quand l'image de notre chère patronne a été élevée au milieu des chants et des prières,—quand placée sur son piédestal elle a été acclamée par la foule, comme une souveraine aimée qui prend possession de son trône, je ne sais quoi de doux a ému bien des cœurs.

Il nous semblait dans ce moment que, des hauteurs du ciel, notre glorieuse mère abaissait sur le Canada un regard plus attentif et plus tendre.

LAURE CONAN

Il fait bon la voir ainsi représentée sur le faite de son béni sanctuaire—suzeraine dame qui protège et défend—mère aimante qui veille et qui prie.

Dans cette chère église, ce n'est pas sans un singulier attendrissement que j'entends recommander aux prières *le peuple canadien*.

La race canadienne-française se croit appelée à de grandes choses. Pourquoi ne le croirait-elle pas? Elle a la foi, une histoire héroïque, et la main de Dieu même semble lui entr'ouvrir dans le nouveau-monde les perspectives de vie et de lumière.

Il est vrai, au dehors et au dedans nous avons des sujets de craintes et de tristesses.

Les peuples, comme les individus, peuvent faillir au passé le plus noble, aux plus grandes destinées. Je sais cela.

Mais la mère de la patrie veillera — elle veillera par les jours de soleil et par les nuits d'orage.

Comment sainte Anne abandonnerait-elle ses canadiens ?

Partout chez nous son nom est béni. D'un jour à l'autre, le culte populaire lui fait une auréole plus resplendissante. Ce sentiment de confiance a d'innombrables et vives racines dans le sol canadien.

Ah ! je voudrais voir la confiance gagner les cimes et bien des hommes publics venir demander à *la sainte à miracles* un peu de désintéressement et de patriotisme.

LAURE CONAN.

Ste Anne de Beaupré,
15 novembre 1885

LA STATUE DE CARTIER

CHANSON

Voyez, dans ce bronze fidèle
 Fait pour triompher des autans,
 Celui qui servait de modèle
 Aux patriotes de son temps !
 Il reparait, superbe dans sa force,
 Dressant un front qui n'a jamais plié.
 Cœur généreux, "chêne à la rude écorce"
 Le Canadien ne l'a pas oublié !

Venu de l'époque lointaine
 Où l'intrigue opprimait la droit,
 Cet héritier de La Fontaine
 Nous affranchit d'un joug étroit.
 Grand ouvrier dans la tâche commune,
 Avec ardeur il a sacrifié
 Santé, repos, et bonheur et fortune.
 Le Canadien ne l'a pas oublié !

Le souci de la politique
 N'altéra jamais sa gaieté.
 Souvent la verve poétique
 Chez lui brillait en liberté.
 Et, bout en train, type de Jean-Baptiste,
 Comme il chantait l'amitié !
 L'humble couplet nous révèle un artiste :
 Le Canadien ne l'a pas oublié !

Près des souvenirs que j'honore,
 Son image est dans ma maison.
 Il convient d'applaudir encore
 Son esprit ferme et sa raison.
 A la jeunesse il enseigne l'histoire
 Car son destin fut le plus envié.
 Nous l'avons mis au temple de mémoire :
 Le Canadien ne l'a pas oublié !

BENJAMIN SULTE.

OTTAWA, janvier 1885.

GLANURES

—OU—

DETAILS BIOGRAPHIQUES SUR LES HOMMES DE LETTRES.

Go, lityl boke, God sende The gode passage,
Chese well thy waie, be simple of manere.
Loke thy clothyng be like thy pilgrimage,
And specially let this be thy praiere
Unto 'hem all, that The will rede or here,
Where thou art wrong after ther helpe to call
The to correcte in any parte or all.

The Works of G. Chaucer, London 1721, in-fol. p. 429

MANIÈRE DE PRÉFACE

Ce travail a été conçu, préparé et commencé pendant les vacances. C'est notre première excuse.

Nous ne voulions d'abord, en entreprenant cette écriture—c'est dit en toute sincérité—que tirer de certains vieux cahiers de notes relégués au fond du tiroir, de quoi faire un article de revue, une plaquette de douze à quinze pages. C'est notre seconde excuse.

Comme vous le voyez, nous avons trouvé plus qu'il ne fallait pour les quinze pages. Or, maintenant comment excuser cette abondance ? C'est Sainte-Beuve, si vous le permettez, qui le fera pour nous.

“On ne saurait, dit-il, s’y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c’est-à-dire autre chose qu’un pur esprit. Tant qu’on ne s’est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu’on n’y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n’est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits : Que pensait-il en religion ? Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? Comment se comportait-il ?... sur l’article de l’argent ? Était-il riche, était-il pauvre ? Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre, etc. ? Enfin, quel était son vice ou son faible ? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions m’est indifférente pour juger l’auteur d’un livre et le livre lui-même, si ce livre n’est pas un traité de géométrie pure, si c’est surtout un ouvrage littéraire, c’est-à-dire où il entre de tout.”

Voué par devoir comme nous l’étions à l’enseignement des lettres et de l’histoire littéraire, nous nous sommes donc, nous aussi, posé des questions sur les écrivains, et nous avons tâché d’en trouver les réponses. Il nous faut avertir cependant que notre plan est beaucoup plus modeste que celui dont Sainte-Beuve semble indiquer ici les lignes.

Comment tel homme de lettres était-il fait d’extérieur ? Quels étaient ses qualités et ses défauts ? Était-il gai ou triste ? N’y avait-il pas quelques contraste entre ses paroles et sa conduite, et vice versa ? Avait-il de la vanité, n’en avait-il pas ? Comment a-t-il vécu, comment est-il mort ? Quand a-t-il commencé à écrire ? A-t-il beaucoup étudié, travaillé, dans sa jeunesse par exemple, ou plus tard, dans la suite de la vie ? Écrivait-il facilement, ou au contraire se donnait-il beaucoup de mal pour l’amour de la forme ? A quoi s’amusait-il ? A-t-il eu de la vogue, a-t-il été critiqué et persécuté ? Était-il riche ou pauvre ? N’a-t-il usé d’aucune supercherie pour obtenir le succès ? A-t-il plagié peu ou non ? Le nom qu’il mettait à ses œuvres était-il son vrai nom ?

Voilà nos questions à nous, et si vous le voulez bien, nous allons commencer d'y répondre, sans autre préambule.

Demandons toutefois pardon d'avance pour certaines frivolités.

I O
Tel parle d'un autre, en fait un *portrait* affreux,
qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

DÉMOSTHÈNES.—Maigre et sec. Epaules mal assurées. Physiologie austère et chagrine. Se gratte toujours la tête avec impatience.

CICÉRON.—Gros et gras. Haut en couleur. Pas de barbe. L'arrache-poil n'y fait grâce.

VIRGILE.—Fort et de haute stature. Teint brun. Extérieur sans gêne. Santé variable.

HORACE.—Petit de taille, et extraordinairement obèse. C'est ainsi qu'il se dépeint lui-même dans les *Satires* et qu'Auguste le représente dans cette lettre rapportée par Suétone : "Dionysius m'a apporté votre petit livre ; si petit qu'il soit, il me fournit contre vous matière à accusation. Vous me paraissez craindre que vos livres ne soient plus grands que vous. Mais si la taille vous manque, il n'en est pas de même de la rotondité : vous pourriez écrire sur un boisseau. L'ample rondeur de votre livre ressemble à celle de votre gros petit corps—(*ventriculi*.)"

VILLON.—Rien moins que joli garçon. Maigre et sec, hélas ! comme un pendu d'été ; teint aussi noir qu'une mûre ou qu'un balai à nettoyer les fours. Ni cheveux, ni barbe, ni sourcils "non plus qu'un navet qu'on pèle." C'est sa propre expression. Quoiqu'il n'ait que trente ans, il paraît vieux, usé et limé

qu'il est jusqu'à la corde par les excès et les privations de tout genre. Au moral, ne vaut guère mieux. On le dit buveur, goinfre et voleur.

POPE.—Taille très chétive, presque bossu. Il s'appelle lui-même "la plus petite chose qu'il y ait en Angleterre."

SCARRON.—"Lecteur, j'ai trente-huit ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà souffert depuis huit à neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; la maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez forts pour ne porter point perruque ; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, seront bientôt de couleur d'ardoise, et j'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait."

VOLTAIRE.—Imaginez un vieillard, étique, rachitique, faisant ce qu'on appelle vulgairement une grimace.

DIDEROT—La tête haute et un peu chauve, le front vaste, les tempes découvertes, l'œil en feu, le cou nu, et comme Diderot l'a dit lui-même, *débraillé, le dos bon et rond*, les bras tendus vers l'avenir : voilà ce qui le mettait en beau devant ses compères.

SHELLEY.—Six pieds, poitrine étroite et taille souple. Les épaules ont été prématurément voûtées par l'étude et par la débilité de sa constitution physique. Il a de la délicatesse dans les traits, mais la partie supérieure de son visage manque de régularité. La proéminence de ses yeux donne à son regard une sorte d'égaré. En revanche, sa bouche est moulée sur les plus fins modèles de l'art grecque : quand elle sourit, ce sourire illumine toute cette physionomie. Ses mains, d'une extrême petitesse, expriment le sentiment jusqu'au bout des ongles, et Van Dyck eût aimé à les peindre. Les boucles naturelles de son abondante et soyeuse chevelure sont depuis sa jeunesse entremêlées de nombreux fils argentés. Il y a à la fois du vieillard et de l'enfant dans cette tête grise et absolument imberbe, dans ce visage blond et gracieux, dont la peau semble transparente en dépit de quelques taches de rousseur.

GIBBON. — Prodigieuse laideur.

BYRON.—Prodigieuse beauté, beauté absolue dans les limites d'une beauté créée. Laissons parler le poète Moore : " La beauté de lord Byron était du premier ordre, réunissant la régularité des formes avec l'expression la plus variée et la plus intéressante. Ses yeux étaient susceptibles de toutes les expressions les plus extrêmes, depuis la gaieté la plus enjouée jusqu'à la tristesse la plus profonde, depuis la bienveillance la plus radieuse jusqu'au mépris et à la colère la plus concentrée . . . Mais c'était surtout dans la bouche et le menton que résidait le grand charme, ainsi que la plus puissante expression de sa physionomie. L'extrême beauté de ses lèvres n'a jamais pu être saisie ni par le pinceau, ni par le ciseau des artistes. Dans leur mobilité, elles représentaient toutes les émotions, soit que la colère les fit pâlir, que le dédain les resserat, que le triomphe les fit sourire, ou que la tendresse les élevât en un arc gracieux. Sa tête était remarquablement petite ; son front, plus haut que large, paraissait d'autant plus haut qu'il rasait ses cheveux vers les tempes, laissant se jouer sur le sommet de

la tête une profusion de boucles naturelles brillantes, soyeuses, du plus beau châtain foncé. Les dents étaient d'une parfaite régularité et d'une grande blancheur. La peau avait cette couleur mate particulière aux personnes pensives. La taille était moyenne, mais elle paraissait élevée, tant les membres étaient bien proportionnés. Les mains étaient absolument blanches et de la forme délicate qui indique (selon ses propres idées) la naissance aristocratique."

Il n'y a qu'une ombre à jeter sur ce radieux tableau. Byron était boiteux de naissance, et il est permis de le croire, cette infirmité, qui fut le tourment de son adolescence, a été pour beaucoup, non-seulement dans les inspirations de son génie, mais encore dans ses violentes ruptures avec tout ce qui n'était pas sa passion. Byron se considéra toujours comme une exception, mot dangereux qui transporté du monde physique dans le monde moral, amène à enfreindre les lois sociales, sous prétexte qu'on offre en sa personne une infraction aux lois de la nature.

Mais entrons dans la galerie.

CHATEAUBRIAND.—Petit de taille, un peu penché sur l'épaule gauche. Tête olympienne. Cheveux blancs soyeux, front plein et rebomb, œil noir très brillant, nez fin et presque féminin par la délicatesse du profil, bouche tantôt pincée par une contraction solennelle, tantôt déridée par un sourire de cœur, plus que de cœur ; joues ridées comme les joues de Dante. Faux air de modestie.

BALLANCHE.—La nature pour lui fut bien injuste. Extérieur disgracieux, visage difforme. Langage embarrassé, timidité enfantine, simplicité d'esprit qui va jusqu'à la naïveté. Mais il y a en lui le don des dons : celui d'admirer et d'aimer le beau ; le beau dans la création, le beau dans les idées, le beau dans les sentiments, le beau dans le talent, le beau dans l'âme.

l'herbe des cimetières et que les paysants prennent pour l'âme des trépassés. Il était non pas vêtu mais couvert d'une redingote sordide, dont les basques étirées de vétusté battaient ses pantouffles. Il penchait la tête vers le plancher comme un homme qui cherche à lire des caractères mystérieux sur le sable. Il regardait obliquement, il ricanait sans cesse, il parlait avec une volubilité intarissable. L'ironie était sa figure favorite de conversation."

THIERS.—Regardez s'agiter dans la tribune ce tout petit homme dont la tête seule est visible, tant sa taille est exigüe. Cette tête est ornée d'une figure passablement laide, un peu grimaçante, mais vive, originale, et comme suspendue à une énorme paire de lunettes. L'orateur va parler et vous ne devez ouvrir vos oreilles que petit à petit, car la voix que vous allez entendre est une de ces voix aiguës, criardes, stridentes à faire pâmer Lablache et frissonner Rubini. "C'est, ajoute l'Homme de Rien, quelque chose de douteux, d'anormal, d'amphibie, qui n'est ni masculin, ni féminin, mais bien plutôt du genre neutre. Le tout soupoudré d'accent provençal."

ALFRED DE VIGNY.—Taille ni petite ni haute, mais bien proportionnée ; telle à vingt ans, telle à cinquante : le temps n'y touche pas. Costume toujours coquet. Sur le collet de l'habit flottent les ondes molles et blondes de la chevelure. Le teint est frais, le front gracieusement modelé.

BÉRANGER.—Petit vieillard à visage délicieusement laid. Ses traits ont été ébauchés à grands coups de pince dans l'argile. Le front est bossué, l'œil à fleur de front, le nez gros et arqué, les pommettes relevées, les joues lourdes, les lèvres épaisses, le menton à fossette, le visage rond plutôt qu'ovale, le cou bref, les épaules massives, la taille cassée, les jambes courtes. Faut-il parler du costume ? Notre héros porte souliers à grosses semelles, des bas gris ou bleus souvent tachés, un pantalon relevé par le bas pour

que la boue ou la poussière ne le gâte point, un gilet d'indienne commune débraillé sur la poitrine, une redingote de drap grisâtre, pas neuve, et dont les basques inégalement pendantes vont battre les jambes en cadence ; enfin un chapeau de feutre gris à large bords et sans forme, tantôt posé de travers sur la tête, tantôt profondement enfoncé sur le front. Pour compléter, un bâton de bois blanc à la main, sans pommeau et sans douille.

MUSSET.—Voici qui est mieux. Nous l'avons connu, dit Lamartine, dans son adolescence, chez Nodier. C'était un beau jeune homme aux cheveux huilés et flottants sur le cou, le visage régulièrement encadré dans un ovale un peu allongé et déjà aussi un peu pâli par les insomnies de la muse. Un front distraît plutôt qu'éclatant ; une bouche très fine, indécise entre le sourire et la tristesse ; une taille élevée et souple, un silence modeste, complétaient cette figure.

LAMARTINE.—Au physique des formes très nobles et éminemment distinguées. Au moral religieux dans le sens de Chateaubriand, de cette religion un peu vague qui s'allie à ce qu'on appelle alors les idées philosophiques ; monarchique avec l'amour de la liberté ; dédaigneux des illustrations de naissance parcequ'il croit bien supérieure son illustration de poète ; peu favorable aux réputations contemporaines et les jugeant sévèrement ; cachant sous des dehors modestes sa double ambition d'unir aux palmes littéraires les plus hautes fonctions de l'Etat ; avec tout cela, une grande et froide aménité, mais partout et toujours une loyauté qui ne se dément pas.

Mais j'oubliais que pour le moment, je ne dois pas pénétrer de la sorte dans l'intérieur. Revenons donc au portrait pur et simple.

LAPRADE.—A lire ce poète vous aviez rêvé un jeune homme

grand et élancé, une tête chargée de modestie, un peu inclinée en avant, un regard beau et distrait par de poétiques visions, des traits mâles adoucis par une expression générale de mélancolie, un teint pâli par le temps, une physionomie pieuse, quelque chose enfin d'éthéré, de mi-céleste et mi-terrestre, et vous aviez deviné juste.

JASMIN.—Sainte Thérèse a écrit quelque part que rien n'est beau comme une âme, et que tout le monde serait transporté d'admiration, entrerait dans l'extase, si l'on pouvait voir ce que c'est qu'une âme. Négligeons, si vous voulez, ce front qui est magnifique, cette bouche qui est très belle et singulièrement expressive. Ne regardons que ces yeux. Or, dans les yeux de Jasmin, dans ces yeux incomparables que rien ne pouvait traduire et qui traduisaient tout, que la moindre émotion honnête remplissait de larmes, on voyait l'âme tout entière du poète et son génie : et en vérité on se disait alors que sainte Thérèse avait raison.

BARBEY D'AURÉVILLY.—Un journal français que je ne nomme pas, va vous le peindre en pied. "Barbey est grand et svelte, d'un port d'hidalgo, le pas délibéré et frappant du talon, le nez au vent, raidement campé sur les jambes. Enferré dans sa redingote, crocheté, sanglé, coupé en deux à la taille comme un officier Belge, la poitrine enflée, boutonnée, plastronnée, les bras forcés dans des manches étroites, ouvertes sur le côté, à la hussarde, moins les galons. Il porte des gants blancs couturés en noirs, couleur aurore ou mi-partie, des manchettes en entonnoir de gantelet, tenues à force d'empois à la raideur du cuir verni. Son pantalon collant à sous-pieds est carrelé blanc, rouge et vert, à l'écossaise, parfois zébré ou écaillé comme une peau de tigre ou de serpent. Le chapeau sur l'oreille à la casseur d'assiettes, il tient à la main droite une canne, et de la main gauche un petit miroir avec lequel il vérifie, de cinq minutes en cinq minutes, son identité."

BALZAC.—Le type Balzac n'est pas un type. Cela se voit à tous les coins de rue. Il suffit d'être gros, épais, carré par la base et les épaules, puissant de cou, de poitrine, de corps, de membres pour ressembler au moins de loin à Balzac. Si la tête est grosse, si les cheveux sont épars sur le collet et sur les joues ; si les traits sont obtus, les lèvres épaisses, l'œil enflammé, la ressemblance est plus frappante. Enfin, si gros homme qui n'est beau porte un habit étriqué, un gilet débraillé, du linge de gros chanvre ; s'il a l'air d'un écolier en vacance qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater les vêtements, la ressemblance est parfaite. Vous avez mot à mot, Honoré de Balzac, homme d'esprit, homme de style, homme de finance.

EMILE DE GIRARDIN.—Passons vite devant cette figure froide, presque méchante. Remarquez cependant ces deux yeux qui brillent derrière le lorgnon. Il y a quelque chose là-dedans.

XAVIER AUBRYET.—C'est la raideur correcte d'un dandy mêlé à la fantaisie d'un petit journaliste. Chapeau planté sur la tête et incliné du côté droit, stick en main, cravate nouée négligemment, tel était Xavier au temps de sa splendeur.

RAYMOND BRUCKER.—Dans la vie privée ce grand corps maigre, cette pâleur ascétique, ce menton glabre, cette tête coiffée d'une modeste calotte de soie noire, pouvait n'avoir rien d'attrayant. Mais Brucker était orateur, et quand il parlait vous assistiez à une transfiguration. Vous songiez alors à ces moines du moyen âge qui allaient évangéliser les campagnes, souffler le feu sacré dans les cœurs, et enrôler des soldats pour délivrer le sépulcre du Christ.

CHAM.—Imaginez un grand corps maigre planté sur deux jambes en échalas ; une énorme paire de moustaches retombantes ; des cheveux blond-gris ; une tournure de gentleman avec des

allures d'artiste exotique ; des bras occupés à servir de coussin à un petit toutou : voilà Cham, comte de Noé.

VEUILLOT.—“ Je ne suis ni grand, ni petit, ni maigre ; je n'ai point la taille élégante, je ne l'ai point épaisse, je suis un garçon à peu près comme tous les autres. Je n'ai l'allure d'un évaporé ni d'un rustaut ; je pose mon pied sur la terre solide, je me promène par la ville comme un propriétaire dans son héritage, et cette espèce de dignité sert à compenser suffisamment une certaine carrure qui voudrait peut-être que j'eusse quelque petite chose de plus en hauteur. A tout prendre, je ne suis point mal fait. Ce corps vigoureux supporte une tête un peu moins volumineuse, sans pour cela paraître disproportionnée. Vous voyez bien ce que je veux dire ; de grâce n'exigez point que je sois plus précis là-dessus. J'ai des traits forts plutôt que prononcés ; les lèvres grasses, le nez . . . eh bien ! oui, le nez ample ! les yeux sont noirs et plutôt petits, fort vifs quelque fois ; les sourcils bien placés, peut-être un peu durs ; le menton assez agréable, malheureusement je commence à en avoir deux ; avec cela le teint brun et pâle. Il est vrai que je ne suis point beau. Cependant l'ensemble ne repousse pas ; je me sauve par la physionomie. Si je m'anime à causer, mon regard brille ; avec ceux que j'aime, j'ai le sourire bon et tendre ; avec tout le monde, l'air franc ; enfin, sur ce visage à faire fuir les amours, se peignent sans difficulté des sentiments faits pour attirer la sympathie. (1) ”

DEVILLEMESSANT enfin.—Personnage curieux. Au physique, gros, de taille moyenne, des cheveux blancs coupés en brosse, une moustache d'ancien militaire, un double menton, des yeux qui regardaient à côté, des yeux d'homme distrait par des occupations multiples. Quelqu'un qui l'aurait abordé pour la première fois

(1) L'auteur peut affirmer, pour en avoir vu l'original, que ce portrait est fidèle.

et qui aurait entendu cette voix de bassetaille enrhumée, sortant des profondeurs du gosier, se serait écrié après l'avoir quitté : " Ah ! ces journalistes ! . . . En voilà un qui s'est usé par les excès ! . . . Doit-il boire au moins ! . . . " M. de Villemessant ne buvait que de l'eau.

II.

Certes, c'est un subiect merveilleusement vain, divers
et ondoyant que l'homme. Montaigne—*Essais*, t. I, p. 4.

Après les portraits, les qualités et défauts ; après l'enveloppe, l'intérieur, " l'intime de l'intime," comme dirait Bossuet.

Poltron comme Démosthènes, dit l'adage ; Poltron comme Horace, pourrait-on dire également. Ni l'un ni l'autre ne se trouvaient à l'aise sur le champ de bataille, et leur courage battait la chamade.

Nicole est encore plus peureux, et il n'ose sortir dans les rues, craignant toujours que les tuiles des toits ne lui tombent sur la tête. Qu'il ait raison ou non, quand on veut discuter avec lui, il se tait de peur de s'attirer des horions. Il écrit beaucoup, il ferraille beaucoup, mais ne signe jamais, et fait tout en cachette. Et afin qu'on ne puisse pas même le soupçonner, qu'on ne s'aperçoive pas de ses écritures, Nicole a inventé un curieux stratagème. Il fait scier un des carreaux de son plancher et au moyen de je ne sais quel mécanisme, cette plate-forme peut s'enfoncer et laisser place à une autre. Le philosophe installe là-dessus sa table de travail. Quand on frappe à la porte, le carré s'affaisse, la table disparaît et Nicole crie en toute hâte : entrez !

La Fontaine est très naïf et avec cela, fort distrait. Il rencontre son fils dans un salon et demande le nom de l'intéressant jeune homme. Il publie des histoires malhonnêtes, et il lui faut bien du temps pour se convaincre qu'elles ne sont pas bonnes. Quand enfin il n'est plus possible pour lui de douter, il s'en va

voir sa bonne amie, madame Cornuel, et lui demande s'il ne serait pas convenable et fort à propos qu'il se fasse porter sur un tombereau, en chemise et les pieds nus, avec la corde au cou, jusque devant le portail de Notre-Dame, où il fera, dit-il, amende honorable.

Fénélon était bon comme le pain, et son humanité est devenue légendaire. Ainsi de Fontenelle, qui donnait tous les ans pour les pauvres environ le quart de son revenu. On se rappelle aussi M. de Villemessant, répandant des flots d'or sur les pauvres et lavant par cette inondation bienfaisante les fautes d'antan.

Quelle différence avec Voltaire qui profitait du prestige attaché à son nom pour suborner les petits marchands, et acheter à moitié prix, avec Mézeray qui entassait les sacs d'écus derrière ses livres ; avec Chapelain surtout que l'avarice fit mourir ! Voici comment.

Il tomba un jour à Paris une averse si grande que les chiens altérés auraient pu boire debout et que les ruisseaux débordés étaient devenus de vraies rivières qu'il fallait traverser sur des planchettes disposées en manière de pont. Or Chapelain devait de toute nécessité se rendre à l'Académie. A la première planche qu'il rencontre, on lui demande un sou. Chapelain réfléchit, puis enfin il se décide, non comme vous le croyez peut-être à donner le sou, mais à passer plutôt dans l'eau. Il en a jusqu'à mi-jambe ; n'importe, il passe bravement. Rendu à l'Académie, il se tient à l'écart de peur qu'on ne s'aperçoive de quelque chose, et cache ses jambes sous un pupitre. Le froid le gagne peu à peu ; il entre malade chez lui, et à quelques jours de là trépassa de ce monde-ci en l'autre. On croira de cette histoire ce que l'on voudra. Le fait est que Chapelain est mort, et qu'on trouva cinquante mille écus dans son coffre.

Puisque nous voilà en veine de médisance, il ne faut pas nous arrêter si tôt. Il faut vous dire d'abord que Bossuet était violent de caractère, raide de volonté, et que pour cela il ne fut guère bon professeur. Le jeune duc de Bourgogne trouva mieux en Fénelon. Pascal avait le tempérament nervoso-bilieux, et il y paraît bien à lire ses écrits. La Rochefoucauld était revenu de ses aventures politiques avec un fond plus qu'ordinaire de scepticisme et d'amertume.

Jean-Jacques Rousseau, non pas celui qu'on nous présente quelque fois d'après ses *Confessions*, mais celui que le dix-huitième siècle a connu, mettait ses enfants au tour, était grincheux et insupportable, plein d'envie contre ses contemporains, de jalousie contre ses rivaux. Il avait épousé sa cuisinière qu'il regardait comme la perle du sexe féminin et qui était la plus affreuse mégère qu'on pût imaginer.

Chez Voltaire, le système nerveux était porté à sa suprême puissance. Si l'on vous a jamais dit que Voltaire était onctueux, on vous a trompé. Un pauvre libraire lui envoie une fois un compte où s'est glissée une erreur tout à fait involontaire ; le patriarche ne peut se contenir, il sort, rencontre son homme, et sans crier gare, plus rapidement que l'éclair, il fond sur lui, lui applique un immense soufflet et . . . se retire.

Vous croyez peut-être que Lamennais était plus doux ? Si vous lisiez certaine brochure d'un style lourd, pâteux, souvent inintelligible, où il prêche le désordre, l'anarchie, la haine et la guerre, vos illusions disparaîtraient bien vite. Si surtout vous l'aviez rencontré dans les dernières années de sa vie, alors vous l'auriez trouvé parfaitement insupportable et l'auriez, comme tous ses amis, planté là à jamais.

Et Sainte-Beuve ? Après son affaire du collège de France, c'est-à-dire après ce fameux cours où les étudiants l'avaient, par leurs cris, empêché de parler, son humeur, jusque-là constamment égale, constamment polie, s'aigrit outre mesure. A propos de tout et de rien, il avait des accès de colère cramoisie. Citons un fait entre plusieurs. Malgré sa bonne mine, son embonpoint visiblement croissant, Sainte-Beuve caressait, comme autrefois Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, la prétention d'être souffrant. Malheur à qui avait la maladresse de ne pas s'apitoyer sur son sort, de lui dire par exemple : Mais mon cher monsieur, vous vous trompez ; vous me paraissez fort bien portant—Sainte-Beuve se fâchait noir et rompait pour toujours avec le malheureux contradicteur.

Curieux contraste, Sainte-Beuve qui se faisait un jeu de quereller ses amis et de les éloigner par ses continuelles colères, ne croyait jamais trop faire pour conserver la paix à son foyer. Et quand je dis à son foyer, je n'entends pas parler de sa femme,—il était vieux garçon,—mais de ses gouvernantes, ou si l'aimez autant, de ses servantes. Pardonnez si je donne ici quelques détails. L'une d'elles tomba malade. Vite Sainte-Beuve prend un volume des sermons de Massillon, et va les lui déclamer. Il fait de son mieux, il s'échauffe, il prend tous les tons, il est ému, il pleure même. La bonne fille est contente et lui aussi. Jusqu'ici il n'y a que bonté de cœur et complaisance, mais attendons la fin. Notre homme a tant peur des discussions que jamais il ne demande compte aux servantes des dépenses de la maison. Un jour qu'il doit en chasser une à cause de ses déprédations et de ses impertinences, il va prévenir le commissaire de police, et le prie de vouloir bien venir remplir cet office à sa place. Après celle-là en vient une autre qui le fait souffrir encore davantage, mais encore cette fois il laisse faire. La mégère s'empare des fiances, dispute, demande compte d'une chemise chiffonnée, bougonne si son maître entre quelques minutes trop tard pour le repas. Le pauvre homme a beau s'excuser, rien n'y fait. S'il ne se résigne comme

un agneau, on lui jette au nez une pièce de cinq francs en lui criant d'aller dîner ailleurs. Enfin, vais-je vous dire le reste ? L'aimable donzelle finit par le traiter avec le dernier mépris et et même par le souffleter, et Sainte-Beuve endure tout, et pendant ce temps-là mettait ses amis à la porte, et pendant ce temps-là aussi il écrivait ses *Causeries du Lundi*, et toute la France l'encensait de loin, vantait et lisait ses livres,—toute la France, excepté ses gouvernantes, observe le lecteur.

Les soufflets de Sainte-Beuve nous rappellent ceux de Delille. On se demande en lisant ce poète quelle nécessité le presse d'entasser ainsi vers sur vers et longueurs sur longueurs. Delille n'est qu'un enfant et sa femme sait qu'il lui obéira. Aussi elle l'enferme sans façon tous les matins, et ne lui rend la liberté que lorsqu'il a gagné sa journée par un certain nombre de vers. Quand le nombre n'y est pas, madame soufflète, et le pauvre poète promet de faire plus et mieux le lendemain.

La Harpe n'aurait pas, croyons-nous, encouragé de pareilles licenses. La Harpe était fier, il avait le verbe haut, la mine chevaleresque, il tonnait contre les abus, se mettait à l'aise partout, même chez les ministres, où il faisait faire une omelette quand il ne trouvait pas le dîner à son goût. A propos, on ajoute qu'il mangeait sans façon avec ses doigts, et qu'il traînait dans les plats ses manchettes.

Lamennais n'avait pas, à beaucoup près, ces allures dégagées. Il était au contraire fort timide en société. Chez lui, quand il recevait quelque étranger, il ne savait que dire, et dans son trouble, il passait son temps à ôter et à remettre son soulier.

Chateaubriand, avec moins d'embarras ne parlait guère plus cependant. C'était l'esprit le moins improvisateur qui ait jamais

existé. Il laissait échapper de temps en temps un axiome et se taisait pour en méditer un autre.

Bien autres étaient Villemain et Adolphe Deschamps qu'on surnommait la lumière, la force et la grâce des conversations. Hélas, on ne disait pas tant de bien, au dix-septième siècle, de Corneille et de La Fontaine. Corneille ne manquait jamais d'ennuyer et La Fontaine, toujours embarrassé, ne sachant pas même décrire ce qu'il venait de voir, passait pour stupide et balourd.

Est-ce assez de médisances ! Pour vous peut-être, pour moi non. Poursuivons. Paul-Louis Courier n'était qu'un bourgeois vaniteux, envieux et hargneux. " Si Dieu m'a créé bourru, écrit-il lui-même, bourru je dois vivre et mourir, et tous les efforts que je ferais pour paraître aimable ne seraient que des contorsions qui me rendraient plus maussade." Dur pour les petits, pour les paysans, avec lesquels il était sans cesse en querelle, mauvais mari, mauvais maître, mauvais soldat, mauvais patriote, faux savant, égoïste : voilà qui complète le portrait du personnage.

Benjamin Constant avait la passion du jeu, et sa vie en fut dévastée jusqu'à la fin. En politique, Lamartine avait la mobilité de la girouette (excusez !) tourmentée par un souffle orageux. Il allait du côté où régnait le vent de la popularité, et, par molesse, par légèreté, par crainte de déplaire, il quittait ce qu'il aurait dû servir.

Cousin visait à l'originalité. On le voyait traîner de vieilles pantoufles passées à l'état de savates tandis qu'il se drapait majestueusement dans l'une des robes de chambre les plus riches qu'un dandy eût portée. Ainsi fera plus tard Lamartine. Il portera un chapeau râpé au moment où il se pavanera dans un habillement tout neuf et de la dernière mode.

Si encore le caprice était toujours aussi innocent ! Mais voyez Henri Heine. Tour à tour libéral, monarchiste, allemand, français, radical, bonapartiste, orléaniste, républicain, communiste, il blasphème contre le peuple quand le peuple règne, sape le trône quand le trône est debout, maugrée contre la république lorsqu'elle contrarie ses vœux ; il est cynique d'impiété quand il s'amuse, dévot quand il souffre, ambigu quand il meurt, indéchiffrable par tout.

Gérard de Nerval est plein de manies lui aussi. A ses yeux Charlemagne n'est qu'un mythe, ainsi que le docte maître d'Alexandre, mais Sambosces, le précepteur d'Adam, figure souvent dans ses causeries comme un personnage réel. Les *Décades* perdues de Tite-Live, les *Commentaires* également perdus de Sylla, tout ce qui nous manque en un mots des auteurs anciens, lui paraît peu regrettable ; mais il ne se console pas de la perte du livre des livres, du fameux *Abistek*, "reçu directement du ciel par Abraham."

Vo s êtes fatigué d'entendre parler de Sainte-Beuve. Néanmoins il faut que je vous dise une de ses manies à lui. Elle est fort innocente et ne saurait guère faire tache à sa réputation. Sainte-Beuve rendit son parapluie aussi célèbre que sa personne. Oui, Sainte-Beuve et son parapluie, ce fut la même entité. Ses amis nous assurent qu'il leur serait difficile d'indiquer les jours où l'auteur des *Causeries* sortit sans cet inséparable vade-mecum. Il fallait que le baromètre fût au beau fixe depuis plusieurs mois, et que les églises eussent commencé des neuvaines pour demander de la pluie, pour que Sainte-Beuve se décidât à se passer de l'alter ego.

Chateaubriand nous a laissé une page intéressante sur les caprices et manies de Joubert. Sa grande prétention, dit-il, était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui : il se surveillait pour arrêter ses émotions, parcequ'il les croyait nuisibles à sa santé. Afin de retrouver les forces qu'il croyait avoir perdues, il se fer-

mais les yeux et se condamnait à un silence absolu pendant des heures entières. A chaque moment, il changeait de diète et de régime, vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant de la sorte une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés, renfermés dans des couvertures trop larges.

Eh bien ! maintenant, quand j'aurai dit que Fontanes parlant et Fontanes la plume à la main étaient deux hommes ; que Beyle se défiait trop de tout le monde ; que Edgar Quinet était vain et que c'est sa vanité qui le poussa à manger du jésuite pour s'attirer des applaudissements ; que Cousin aimait trop les livres pour les livres, et surtout pour la reliure ; que Gui-Patin n'avait pas raison de détester les apothicaires comme il faisait ; que Louis Bouillet raffolait trop du poulet froid et Flaubert des confitures, j'aurai fini mes diatribes et changerai de ton.

D'abord, je vous présente Rivarol, qui est un homme d'esprit. Rivarol donc, à ce que dit l'histoire, était paresseux et passait au lit la plus grande partie de la matinée. Un matin, étant encore couché, il reçoit la visite d'un monsieur de ses amis, homme intelligent du reste, mais qui avait le défaut de n'être pas très propre. " Bonjour, mon cher Rivarol.— Ah ! vous voilà, fait l'autre : prenez un siège : vous avez l'air d'avoir bien chaud.— Oui, il fait une chaleur extrême ; je vais même vous demander la permission de jeter ma redingote sur votre lit.— Très volontiers, mais moi, où jetterais-je mon lit après ? "

Caron de Beaumarchais, fils d'un médiocre horloger, était devenu un homme à la mode, grâce à sa belle figure, à ses talents pour la musique, à son esprit surtout. Un comte, ennuyé des airs de

suffisance que prenait le sieur Caron, veut l'humilier en lui rappelant publiquement sa modeste origine, et l'abordant au milieu de la galerie de Versailles : " Monsieur Caron, lui dit-il en présence de plusieurs personnes, vous devez vous connaître en horlogerie ; " et lui présentant sa montre, une très belle montre : " Faites-moi donc le plaisir de me dire pourquoi elle va si mal. " Beaumarchais, dissimulant son dépit sous un gracieux sourire, prend la montre et la laisse tomber de manière qu'elle se brise : " Ah ! monsieur, s'écrie-t-il, mon père m'a toujours dit que je ne serais qu'un maladroit. " Et il se retourne en riant de la confusion du pauvre comte.

Les hommes d'esprit ne sont pas rares, surtout parmi les gens de vertu. Mais ici il faut abréger. Je ne citerai pas même Voltaire qui disait un jour en montrant un bon vieux, nommé Adam : " Je vous présente le père Adam qui n'est pas le premier homme du monde. " J'arrive de suite à Eugène de Mirecourt et ce sera mon dernier trait.

Mirecourt ne respectait rien dans ces petites plaquettes biographiques qu'il lançait de temps à autre dans le public. Jules Janin, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Lamennais, Thiers, Ponsard, le président Dupin, recevaient de lui de rudes chiquenaudes. Alexandre Dumas père fut surtout maltraité plus que les autres. Mirecourt l'accusait de plagiat, de mercantilisme, de fabrication de romans à l'aune et à la toise. Or, un beau matin, un étranger monte au bureau du journal où travaillait le biographe, et d'un coup de canne fait voler les papiers épars sur la table de rédaction.

—L'adresse de M. de Mirecourt ? dit-il d'un ton saccadé.

On la lui donne.

Il va sonner à la porte indiquée et M. de Mirecourt se présente.

— A qui ai-je l'honneur de parler, demande-t-il ?

— Vous le saurez tout à l'heure, répond l'étranger.

— En ce cas, que me voulez-vous ?

— Je viens demander une réparation par les armes. Je me nomme Alexandre Dumas.

— Père ?

— Non ; Alexandre Dumas fils.

— Très bien, dit froidement Eugène de Mirecourt.

Et tirant un cordon de sonnette : “ Lucette, dit-il à la domestique, amenez-moi mon héritier s'il vous plaît.”

Lucette reparait cinq minutes après tenant par la main un bambin de quatre ou cinq ans, tout barbouillé de confitures.

Mirecourt s'empare de cet enfant, et sur un ton extrêmement poli :

“ Monsieur, dit-il à Dumas, vous venez ici pour venger votre père ; mon fils est ici devant vous pour défendre son père et vider à sa place le différend. Battez-vous donc ensemble !”

Je passe maintenant à autre chose, et je vous indique d'abord du doigt le petit Shelley qui est là-bas. Vous le voyez tranquille comme l'agneau, modeste et sage comme une fillette de couvent, s'amusant tout doucement à habiller des poupées et à faire de la tapisserie.

Après lui je vous présente un autre enfant plein d'amour filial, Charles de Montalembert. Charles a une dizaine d'années et son grand-père le conduit au collège. Sur le chemin, dans un endroit où il y a peu de maisons, l'enfant met soudain ses petits bras sur le cou du vieillard et cachant son visage sur son épaule, il lui dit avec un gros sanglot et d'une voix entrecoupée : "Maintenant, cher grand-papa, comme vous m'avez enseigné qu'il fallait dire toujours la vérité et que je ne voudrais rien vous cacher, je vous supplie de répondre avec vérité à la question que je vais vous faire." "Et sur la réponse affirmative, il ajoute : "Vous savez, cher grand-papa, que lorsque papa et maman sont partis à Stuttgart, ils m'ont laissé ici pour être votre enfant. Et maintenant jusqu'à ce que nous les retrouvions nous sommes tout l'un pour l'autre. Dites-moi donc, mais dites-le moi bien vrai, depuis que je suis venu de Paris, ai-je été tout à fait ce que vous désiriez, et m'aimez-vous autant que lorsque nous étions là tous ensemble ?" C'en était trop pour le pauvre grand-père, et en laissant couler une grosse larme, il assure à l'enfant qu'il avait toujours été bien content de lui. "Alors, reprit Charles, je suis le plus heureux garçon qu'il y ait au monde, et je ne verserai pas une larme en vous quittant." Et il n'en versa pas en effet. Tout Montalembert est dans ce trait.

Après les enfants, les jeunes gens. Millevoye aimait tendrement sa mère ; quand elle venait à Paris où son fils étudiait, elle l'avait tout entier. Un jour, l'archi-chancelier Cambacérès, chez qui le jeune poète allait souvent, lui dit : "Vous viendrez dîner chez moi demain."—"Je ne puis pas, monseigneur, répondit-il, je suis invité."—"Chez l'empereur donc ?" répliqua le second personnage de l'Empire.—"Chez ma mère," répartit Millevoye.

A dix-sept ans Alphonse Gratry était un incrédule. Grand, déjà illustre, riche, honoré et surtout aimé, on allait à lui, je le dirais presque, comme on va à l'autel, pour lui demander une petite part de ses joies et de son bonheur. Deux ans se passent ainsi. Or, un soir, nous le retrouvons descendant l'une des rues étroites de la Montagne-Sainte-Genève. Il porte l'élégant costume de l'École polytechnique. Sa tête penchée, sa démarche tantôt lente, tantôt rapide, son visage tour à tour pâle et animé, tout enfin chez lui annonce qu'il est plongé dans une profonde méditation. Où va-t-il ? Suivons-le. Le voilà devant une église, il en franchit le seuil. La nuit tombe. Un religieux silence, interrompu quelquefois par le balbutiement de quelques fidèles en prières, règne dans le saint lieu. Le jeune homme s'agenouille derrière un pilier, non loin du maître-autel, sous la lampe du sanctuaire qui l'éclaire à demi. Il prie ainsi longtemps, les yeux fixés sur le tabernacle. Puis s'assurant d'un regard qu'il n'y a plus personne dans l'église, il se lève, s'avance dans le sanctuaire, étend sa main droite vers l'autel, et d'une voix que la majesté du saint lieu voilait, mais que la force du sentiment faisait vibrer, il dit : " Mon Dieu, je fais vœu de ne jamais devenir riche, de ne jamais avoir qu'un but et de ne jamais posséder qu'un bien : la vérité, et s'il se peut la justice."

Est-ce assez généreux ? Cette énergie de volonté, cette noblesse de caractère ne rappellent-elles pas celles dont Macaulay fit preuve en 1847, quand il aima mieux perdre son siège au parlement britannique que de voter contre sa conscience, dans une affaire où les catholiques d'Irlande étaient intéressés. Oui, lui protestant, il vota des secours à des catholiques et prit en mains leur défense, comme l'avait fait avant lui lord Byron, le 21 avril 1812.

Ce respect des croyances d'autrui, nous le retrouvons avec plaisir dans l'homme dont le nom a été longtemps en France synonyme d'athéisme, Littré. Non-seulement Littré aimait la

vie de famille, faisait la charité, donnait gratis des soins médicaux aux pauvres de Mesnil-le-Roi, où il allait quelquefois se reposer, mais encore il respectait la piété de sa femme et de sa fille, comme s'il eût senti qu'à sa mort ces deux anges gardiens lui ouvriraient par le baptême les portes du ciel.

Après la noblesse de sentiments la patience, et voyez jusqu'où un homme peut la pousser. Un soir, Newton mettait la dernière main à un ouvrage auquel il travaillait depuis vingt ans. Tout à coup on l'appelle au dehors, il sort, et quand il revient, qu'aperçoit-il ? Son petit chien Diamond est monté sur la table, a renversé la bougie, et les manuscrits sont en feu et en un moment réduits en cendre. Que va dire Newton : " Pauvre Diamond, dit-il d'une voix triste mais calme, tu ne sais pas tout le mal que tu viens de me faire."

Il serait temps de clore ce chapitre. Cependant laissez-moi avant de finir saluer deux hommes de cœur pris entre mille. Est-ce de Jules Janin que je veux parler, de Jules Janin qui passait à bon droit pour le plus tendre des hommes ? Est-ce de François Arago qui mourut de douleur après avoir été témoin des désordres révolutionnaires ? Est-ce de Lamartine qui, né parmi les pasteurs, comme il l'a chanté un jour, ne renia jamais ses anciens amis, et préféra toujours la table, la veillée d'une chaumière aux banquets et aux fêtes des palais ; est-ce de Victor Hugo dont l'âme quasi-maternelle s'épanche en vers touchants sur les grâces et la beauté de l'enfance ? Est-ce de Joseph De Maistre qui cachait sous une enveloppe un peu rude des trésors de tendresse ? Non ; de ces deux hommes le premier est un poète que vous connaissez et que vous aimez, c'est Jean Racine.

Ecoutez les vers d'un inconnu :

Jean Racine, le grand poète,

Le poète aimant et pieux,

Après que la lyre muette

Se fut voilée à ses yeux,

Renonçant à la gloire humaine

S'il sentait en son âme pleine

Le flot contenu murmurer,

Ne savait que fondre en prière,

Pencher l'urne dans la poussière

Aux pieds du Seigneur, et pleurer.

Comme un cœur de jeune fille

Qui coule et déborde en secret,

A chaque peine de famille,

Au moindre bonheur, il pleurerait ;

A voir pleurer sa fille aînée,

A voir sa table couronnée

D'enfants et lui-même au déclin :

Sanglots, soupirs, pleurs de tendresse,

Pareils à ceux qu'en sa ferveur

Madeleine la pécheresse

Répondit aux pieds du Sauveur ;

Pareils aux flots de parfum rare

Qu'en pleurant la sœur de Lazare

De ses longs cheveux essuya ;

Pleurs abondants comme les vôtres,

O le plus tendre des apôtres,

Avant le jour d'Alleluia !

Oh ! si les yeux mouillés encore,

Rassaisissant son luth dormant,

Il n'a pas dit à voix sonore,

Ce qu'il sentait en ce moment ;

S'il n'a pas raconté, poète,

Son âme prodigue et discrète,

Son holocauste et ses combats,

Le maître qui tient la balance

N'a que mieux compris son silence :

O mortels, ne le blâmez pas !

Notre second homme de cœur, vous le reconnaîtrez aux vers
suivants :

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir,
Mon cœur n'est plus ce cœur surabondant d'espoir
D'où la vie en chansons jaillissait comme une onde.

Je ne suis plus celui qui riait aux festins,
Qui croyait que la coupe aisément se redore,
Et que l'on peut marcher sans que rien décolore
La beauté des aspects lointains !

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, c'est tout à l'heure :
J'étais là près du lit de mon père expirant.
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant... ;
Et vous trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure,

Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris !

La mère, en s'en allant, des agneaux fut suivie ;
L'une partit, puis l'autre ! Avant qu'il fût deux mois,
De mes tremblantes mains j'en ensevelis trois !...
Je les vois, mais non plus dans la fleur de la vie,

Non plus avec ces traits dont j'avais trop d'orgueil,
Au baiser paternel offrant leurs jeunes têtes ;
Mais telles que la mort, hélas ! me les a faites :
Immobiles dans le cercueil !

Mes pas suivent encore le char qui les emporte ;
Dans la fosse mon cœur tombe encor par lambeaux :
Et comme les cyprès plantés sur leurs tombeaux,
Ma douleur chaque jour croît et devient plus forte.

J'ai vu le champ romain, de ruines couvert,
 Poussière de splendeur sans retour écroulée ;
 Rien ne vit dans la plaine à jamais désolée ;
 Le cyprès seul est toujours vert.

L'auteur de ces vers, vous l'avez déjà nommé. C'est l'homme qui a été en notre siècle le plus haï et le plus aimé, le plus calomnié comme caractère et le plus admiré, le plus insulté et le plus honoré à sa mort surtout et après sa mort, "car la mort révèle le secret des cœurs," Louis Veuillot !

III.

..... souffrait sans lumière et sans relâche du mal de ceux
 qui ne peuvent pas vivre seulement de pain.

Marie Gjertz.

Nous serons bref sur cet article. Il y a une tristesse chrétienne, c'est vrai, une tristesse qui naît du sentiment de notre misère et de notre néant, du regret de nos faiblesses, du mouvement d'ascension naturel à nos âmes, quand elles ont gardé un peu de leur noblesse et de leur dignité. Mais aussi il y a une tristesse qui ne tend à rien, qui n'aboutit pas, qui se refuse à l'avance toute consolation, trouvant en elle-même sa jouissance, et entrevoyant, j'allais dire avec frayeur, le jour où elle-même pourrait cesser d'exister. Cette tristesse est mauvaise et c'est celle dont notre siècle en particulier s'est montré si fier. Sans doute elle a traduit dans un style de douce et insinuante harmonie des sentiments profondément poétiques, parce qu'ils sont profondément humains, mais on ne peut nier qu'il y a un côté funeste dans cet ennui, dans ce doute non pas humble et repentant, mais orgueilleux et révolté, dans ces plaintes et ces regrets adressés au monde extérieur dans ces élans d'une sensibilité malade, jalouse d'étaler, que dis-je, d'aviver ses souffrances.

Cela dit pour l'acquit de notre conscience, entrons en propos.

Je laisse de côté les anciens, si vous voulez. Aussi bien, ils vous ennuient et peu vous importe que Virgile ait été pâle, faible de poitrine et mélancolique ; que Sénèque et Horace aient souffert de la goutte.

Vous aimez mieux arriver de suite à Dante et assister à ces promenades qu'il a coutume de faire aux abords de quelque cimetière. Si vous lui demandez ce qu'il cherche en ces lieux funèbres : "La paix," répondra-t-il.

Vous aimez mieux contempler le Tasse dans cette prison où on lui refuse encre, plumes, papier, lumière même, et ce douloureux spectacle vous rappelle ce sonnet plein de grâce où le poète supplie une chatte de lui prêter la luisance de ses yeux pour remplacer la lumière dont on l'a privé :

" Comme sur l'océan qu'infeste et obscurcit la tempête . . .
., le pilote fatigué lève la tête, durant la nuit, vers les étoiles dont le pôle resplendit, ainsi fais-je, ô belle chatte, dans mon infortune. Tes yeux me semblent deux étoiles qui brillent devant moi O chatte, lampe de mes veilles, ô chatte bien aimée ! si Dieu vous garde de la bastonnade, si le ciel vous nourrit de chair et de lait, donnez-moi de la lumière pour écrire ces vers :

Fatemi luce a scriver queste carmi.

Les tristesses de Dante et du Tasse ont une cause et elles sont tout à fait naturelles et raisonnables. Ce qui l'est moins c'est l'ennui constant, inconsolable et parfois inexplicable dont la vie de certains hommes de lettres été tourmentée.

Chateaubriand sent en lui-même un vide immense, il veut le combler par la gloire ; il l'acquiert jeune, et elle ne lui apporte que déception et dégoûts. Il passe à la politique, et la politique ne le guérit pas. De la politique à une ambassade, ennui ; d'une ambassade au ministère, ennui ; d'un ministère à une révolution, des Tuileries à Gand, en 1815, ennui ; de Gand à Rome, ennui ; de Rome à Londres, ennui, ennui toujours. S'il se met à attaquer ce qu'il a défendu, s'il renverse ce qu'il a construit, s'il triomphe, l'ennui triomphera avec lui. S'il redevient royaliste, s'il recherche une popularité équivoque, il se sentira vaincu encore une fois, et l'ennui de son impuissance le ressaisira pour la troisième fois. Et à la fin de sa vie, que nous dira-t-il dans ces *Mémoires d'outre-tombe* où il nous fait assister pourtant à tous succès et à tous ses triomphes. Ecoutez, il est bon d'entendre de pareils aveux : “ J'ai été pair de France, ministre, ambassadeur, et j'ai dans une boîte de carton tous les premiers ordres de la chrétienté, y compris le Saint-Esprit et la Toison d'Or. Si les commis du sieur César de Lapanouse, millionnaire, voulaient m'acheter ma boîte de rubans pour leurs femmes, ils me feraient un sensible plaisir.”—(*Mémoires*, liv. IV, p. 13).

Après Chateaubriand, c'est Adolphe Dumas, “être désespéré ;” Maurice de Guérin, “malade d'infini ;” c'est Lamartine qui

Envie au tombeau le long sommeil qu'il dort

Et dont l'âme est déjà triste comme la mort.*

C'est Antony Deschamps s'accusant d'avoir autrefois méconnu ses devoirs, et s'écriant à son tour :

..... c'est là le crime !

C'est le mien, c'est le mien, c'est pour cela, vois-tu,

Que je suis triste hélas ! et pour jamais perdu,

* *Harmonies*, Novissima verba.

Et que, lorsque je vois deux jeunes cœurs en fête,
Mes cheveux de douleur se dressent sur ma tête.

C'est encore Hégésippe Moreau, regrettant son enfance, et "égrenant dans l'ennui ses jours, comme un rosaire (1)." C'est l'ignoble, ou plutôt l'infortuné Baudelaire écrivant dans un moment d'insurmontable angoisse :—

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage

De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

C'est Alfred de Vigny, l'âme la plus malheureuse qui se puisse imaginer. Et ici arrêtons-nous un instant. De Vigny portait un noble nom ; la nature lui avait donné une beauté réelle de formes et de traits ; il avait reçu en partage quelques-uns des dons poétiques les plus rares, l'élévation, l'élégance ; il était célèbre et sa réputation ne lui avait coûté ni une bassesse, ni un remords ; il jouissait de l'estime générale, et pourtant, ses amis nous l'ont appris, s'il y a eu des états d'âme plus violents que le sien, et il y en n'a pas eu de plus déplorables. Il y a des ressources dans le désespoir de Byron, il y a de la fécondité dans la mélancolie de Jean-Jacques Rousseau, et la misanthropie d'un Swift contient un sel fortifiant et même sain. Dans l'âme d'Alfred de Vigny, il n'y a que la mélancholie pour la mélancholie, le désespoir pour le désespoir. Hélas, faut-il expliquer la cause de cette inconsolable tristesse, et ne l'a-t-on pas devinée ? Il n'y a que les brutes qui trouvent le repos et le bonheur au sein de l'incrédulité, mais il est impossible que l'incrédulité s'empare d'une âme honnête et élevée comme celle d'Alfred de Vigny sans lui imposer les plus cruelles souffrances. Hélas, encore une fois, l'infortuné n'avait aucune croyance, et ne cherchons pas ailleurs le secret de l'éternel ennui qui dévasta cette âme et la réduisit en un Sahara

(1) Diogène.

désert où quelques mirages poétiques ne suffisaient pas à réjouir l'âme, parce l'âme les reconnaissait pour des illusions.

Nous avons promis de ne pas être long sur cet article et nous tiendrons parole. Schiller, Jouffroy, Santa-Rosa, Henri de Kleist, Gérard de Nerval, Maine de Biran, Léopardi, autant d'âmes dans lesquelles nous pourrions étudier la maladie qui nous occupe et que nous laissons passer pourtant.

Mais comment, dans l'histoire si courte qu'elle soit des tristesses humaines, ne pas s'arrêter à la plus profonde et à la plus lamentable de toutes, à celle d'Alfred de Musset ?

De bonne heure cette âme avait été rongée par un incurable dégoût. Encore adolescent, il disait : "Je m'ennuie et je suis brisé." Plus tard, il cherche dans son verre l'étourdissement de sa douleur, et faut-il le dire, son grand souci est d'inventer des boissons nouvelles pour activer et prolonger l'ivresse. Mais peines inutiles "au fond des vains plaisirs qu'il appelle à son aide," au sein des réalités grossières où son cœur vient s'assouvir, cette pauvre âme trouve tant de dégoûts qu'elle "se sent mourir." Dans l'enivrement du mal, parmi les chansons érotiques, au milieu même de stances joyeuses, une funèbre apparition revient toujours : c'est l'inquiétude, le désespoir, la vie, cette vie qui lui pèse et dont il voudrait se défaire :

Tu te gonfles, mon cœur.....Des pleurs, le croiras-tu,
Tandis que j'écrivais, ont baigné mon visage.
Le fer me manque-t-il, ou ma main sans courage
A-t-elle lâchement glissé sur mon sein nu * ?

Une seule fois Musset retrouvera un peu de calme dans son

* *Les vœux stériles.*

âme tourmentée, c'est quand il reviendra,—mais hélas pour un instant, seulement—au Dieu depuis si longtemps oublié :

..... Quoique nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard : le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux !

O Dieu, continue-t-il :

Mais comment, dans l'histoire si courte qu'elle soit des tristesses
Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

.....
De bonne heure cette
Si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir ;

Mais patiens. Mais patiens.
Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Dans l'enivrement du mal, parmi les chansons érotiques, au milieu
Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi.
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

.....
Tantôt que j'étais
Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

.....
Une seule fois j'aurais retourné un peu de cendre dans son
Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,

Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la mort elle-même
Y joindra ses derniers accents (1).

IV

L'âme aime la symétrie, mais elle aime
aussi les contrastes. *Montesquieu.*

Comme il est vrai ce mot de Montesquieu ! Voyez :

Cicéron prêchait le respect des dieux et se demandait si deux prêtres de Jupiter ou d'Apollon pouvaient se regarder sans rire.

Salluste ne tarit pas d'éloges pour les vieilles vertus romaines, la sobriété, la continence, la piété, et lui-même n'était qu'un libertin effrené.

Sénèque écrit sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté, et trouve moyen d'amasser, en quatre ans de faveur impériale, à peu près deux millions de notre monnaie ; il enseignait le pardon des injures, et quand il se fâchait, Néron était obligé d'intervenir pour lui recommander la modération.

(1) *Espoir en Dieu.* Il ne faudrait pourtant pas se méprendre sur cette pièce, et la donner comme une hymne absolument chrétienne. Quand il l'écrivit, Musset sentait le besoin de croire, mais il ne croyait point encore, et il ne crut pas davantage plus tard.

Fénelon ne veut pas des sermons récités, parceque, suivant lui, ils portent les auditeurs au sommeil. Et cependant ce sont ceux qu'il écoute le mieux tandis qu'au contraire il lui arrive fort souvent de dormir aux sermons des improvisateurs. On rapporte à ce propos—vous en croirez ce que vous voudrez—que le père Séraphin, prédicateur d'abondance, s'interrompit un jour, dans la chapelle de Versailles où il prêchait devant Louis XIV, pour s'écrier, en s'adressant aux voisins de Fénelon : "Réveillez donc ce jeune abbé qui dort et qui n'est peut-être ici que pour faire sa cour au Roi."

VI

Le matin Piron et Jean-Baptiste Rousseau traduisent des psaumes sacrés, et le soir ils forgent des stances grivoises.

Diderot arrache des mains de sa fille un livre qu'il vient de composer pour endoctriner la jeunesse. On le surprend à enseigner le catéchisme à cette enfant, et il répond à une exclamation étonnée : "Que puis-je faire de mieux pour elle?" Quand par hasard il entre dans une église, il pleure d'émotion à la vue des pompes catholiques.

Ainsi Goëthe, et c'est lui-même qui nous l'a raconté, Goëthe sent le trouble assiéger son âme, au seul parfum de cet encens qui monte, avec les chants sacrés, sous les voûtes de St Pierre. Ainsi le philosophe Joubert, "n'entre jamais dans les temples divins sans en sortir asservi." C'est son expression même.

Madame de Staël, protestante, fait ses délices de *l'Imitation de Jésus-Christ*, du moins dans sa vieillesse.

Un jour, le fameux Jean-Jacques reçoit une visite, et l'inconnu qu'on introduit lui dit pour premier mot : "Monsieur, vous voyez un homme qui a élevé son fils suivant les principes qu'il a

eu le bonheur de puiser dans votre *Emile*.”—“ Eh bien, lui répond Rousseau, tant pis pour vous et pour votre fils,” et il lui tourne le dos.

Voltaire ridiculise toutes les croyances, ridiculise tous les actes extérieurs de religion, et lui-même communie à Ferney et se confesse dans sa dernière maladie. Bien plus on cite de lui cette demi-page qu'on croirait écrite par un père de l'Eglise : “ Voilà donc des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et attendrie ; on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre, après cela, une seule faute, en concevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu (1) ”

Après Voltaire il convient de nommer Shelley, homme à contrastes lui aussi. Eh bien Shelley athée, Shelley épicurien, vivait, l'histoire en fait foi, avec toute la frugalité d'un ascète. N'y a-t-il pas ressemblance entre ce fait et celui qu'on signale dans la vie du duc d'Arbuquerque, de cet homme singulier, qui avec ses deux mille cinq cent douzaines de plats d'or et d'argent dinait d'un œuf et d'un pigeon ?

Sainte-Beuve, chacun le sait, n'aimait ni l'église en général, ni les prêtres en particulier. Cependant, un libraire projète de publier une édition de Bourdaloue et de Massillon, et pour l'orner d'une introduction à son goût, il vient demander une préface à l'auteur des *Lundis*. Sainte-Beuve accepte incontinent la proposition. Il eût de même fait des articles sur tous les volumes de la *Patrologie* si l'abbé Migne eut consenti à les frayer largement.

1 Questions sur l'encyclopédie, t. IV, édit. de Genève.

Engène Sue se moque de l'Index et invoque l'autorité de ce tribunal contre.... *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Byron dans un poème licencieux par le fond et les détails, adresse à la très Sainte-Vierge un *Ave Maria* : *Ave Maria*, c'est l'heure de la prière ! *Ave Maria* c'est l'heure de l'amour ! *Ave Maria* ! ô Marie ! permets que nous élevions nos regards vers ton fils et vers toi ! *Ave Maria* ! ô ! qu'il est beau ce visage ! et ces yeux baissés sous les ailes de la colombe toute-puissante ! Qu'importe que ce ne soit là qu'une image peinte ! Non, ce tableau n'est pas une idole : c'est la réalité même.

Proudhon déteste catholicisme et catholiques, et témoigne hautement de son estime pour Louis Veuillot. La petite Anson Dupin, plus tard Madame Sand, devient très pieuse pendant son séjour chez les Augustins : elle lit avec ardeur l'Évangile, (1) l'Imitation de Jésus-Christ, le Génie du Christianisme.

Il y a un homme qui a dit : " Nos pères qui croyaient étaient des sots," et cet homme qui s'appelait Michelet a écrit cette page sur nos églises catholiques : Hommes grossiers, qui croyez que ces pierres sont des pierres, qui n'y sentez pas circuler la sève et la vie. Chrétiens ou non, révérez, baisez le signe qu'elles portent ; ce signe de la passion, c'est celui du triomphe de l'âme. Il y a ici quelque chose de grand, d'éternel.... Ce n'est pas en vain que le Christ a dit : Que ces pierres deviennent du pain ! " La pierre est devenu du pain, le pain est devenu Dieu, la matière esprit, le

(1) Ave Maria ! 'to the hour of prayer !

Ave Maria ! 'to the hour of love !

Ave Maria ! may our spirit dare

Look up to thine and to thy son's above !

Ave Maria ! oh ! that face so fair !

Those downcast eyes beneath the Almighty dove

What though 'tis but a pictured image—strike

That painting is no idol,—'tis too like.

DON JUAN, *Canto the third*, ciii.

jour où le sacrifice les a honorés, justifiés, transfigurés, transsubstantiés. Incarnation, passion, deux mots identiques qui s'expliquent par un troisième : transsubstantiation. A trois degrés différents, c'est la lutte, l'hymen, l'identification de deux substances : dramatique et douloureux hymen dans lequel l'esprit descend et la matière monte. Le médiateur est le sacrifice, la mort, la mort volontaire. Il y a du sang dans ces noces. Ce jour terrible, ce jour mémorable, c'était hier, c'est aujourd'hui et demain, et toujours. Le drame éternel se joue chaque jour aujourd'hui, dans l'église. L'église est ce drame elle-même. C'est un mystère pétrifié, une passion de pierre, ou plutôt c'est le patient. L'édifice tout entier dans l'austérité de sa géométrie architecturale, est un corps vivant, un homme. La nef étendant ces deux bras, c'est l'homme sur la croix ; la crypte, l'église souterraine, c'est l'homme au tombeau ; la tour, la flèche, c'est encore lui, mais debout, et montant au ciel. Dans le chœur incliné par rapport à la nef, vous voyez sa tête penchée dans l'agonie, vous reconnaissez son sang sous la pourpre ardente de ses vitraux."

Quelle distance entre cette profession de foi sublime et les tristes impiétés qui ont jailli plus tard de la même plume !

Mais où ce contraste est encore plus saisissant c'est dans le poète allemand Henri Heine. Dans le même livre où cet esprit révolté défie Jéhovah et le Christ, où il semble conduire à l'assaut du christianisme toutes les religions vaincues, on trouve parfois des retours inattendus. Ainsi dans le cycle qui a pour titre *La Mer du Nord*, à côté de pièces où la fantaisie se déchaîne avec une belliqueuse impiété, on lit ces vers intitulé *La Pair*, les plus beaux peut-être de la poésie allemande.

" Au haut du ciel brillait le soleil environné de nuages. La mer était calme. J'étais assis près du gouvernail du navire, perdu dans mes pensées et dans mes songes. Comme j'étais là à

de mi éveillé, à demi sommeillant, je vis le Christ, le sauveur du monde. Dans une blanche robe flottante, il marchait immense, gigantesque, sur la terre et la mer. Sur la terre et la mer, il étendait ses mains en bénissant, et sa tête plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le soleil rouge, flamboyant, et ce rouge, ce flamboyant soleil de son cœur versait sur la terre et la mer les rayons de sa grâce, sa lumière charmante, bienheureuse, qui éclairait et réchauffait l'univers.

“ Des sons de cloches, des sons de fête retentissaient de toutes parts, doux sons qui, comme des cygnes attelés de guirlandes de roses, semblaient mener le navire glissant sur les ondes ; oui, ils le menaient en se jouant jusqu'à la verte rive où demeure l'homme dans la grande ville aux tours superbes.

“ O miracle de paix ! Que la ville était calme ! On n'entendait plus le murmure confus de la foule affairée et tumultueuse. Dans les rues propres et sonores marchaient des hommes vêtus de blanc et portant des palmes. Partout où deux d'entre eux se rencontraient, ils se regardaient avec une sympathique intimité. Tressaillant d'amour, l'âme rempli d'abnégation et de douceur, ils se baisaient au front, puis ils tournaient les yeux vers le grand cœur flamboyant du Christ dont le sang rouge tombait avec joie sur la terre en rayons de réconciliation et de grâce, et trois fois heureux ils disaient : “ Loué soit Jésus-Christ ! ” (1)

V.

Nul n'est content de sa fortune,

Ni mécontent de son esprit.

MADAME DES HOULIÈRES.

Commençons par une vieille histoire bien connue.

Un jeune poète récitait à Barthe, qui lui se croyait poète, une épître en son honneur. Barthe avait composé un *Art*

(1) Traduction de M. Saint-René Taillandier.

d'aimer, dont, bien entendu, personne ne se souvient aujourd'hui et dont l'épître commençait par ce vers :

Vainqueur de Bernard et d'Ovide!

A ce nom de vainqueur, Barthe se récrie ; sa modestie semble blessée d'un pareil éloge. L'auteur fait ses objections, Barthe insiste ; enfin le nom de *rival* est substitué à celui de vainqueur et le jeune homme continue la lecture de son épître. Il avait fini, et Barthe, au lieu de lui faire les compliments d'usage, paraissait enseveli dans de profondes réflexions. Enfin, sortant tout à coup de sa rêverie : "Toute réflexion faite, dit-il, je pense que vainqueur est beaucoup plus harmonieux !"

Les Barthe ne sont pas assez nombreux parmi les hommes de lettres, et en nous bornant à ceux de notre siècle et aux plus connus, vous trouvez qu'ils forment un groupe très respectable.

Nul sans doute n'ira voir ses amis, comme Laharpe, avec trois ou quatre de ses volumes sous le bras ; nul non plus n'aura faim comme Lalonde de réputation, et ne voudra, pour augmenter sa réputation, croquer des araignées, des chenilles ou des souris, — excusez le détail, — mais si vous examinez un peu de près, vous verrez que Châteaubriand tout le premier est gonflé de vanité et que toutes ses fautes, tous ses malheurs viennent de là.

Vous verrez Lamartine prendre soin de vous raconter comment il compose un morceau : c'est tantôt auprès de ruines célèbres, comme Jérémie, tantôt sous le toit d'un hêtre, comme Tityre ; quelquefois après l'audition d'une sonate ou à la vue d'un crépuscule incandescent. Plus que cela, vous l'entendrez même dire un jour à un jeune homme qui se présente avec confiance devant lui : "Comment, vous ne rougissez pas devant moi." Vous passez à Lamennais et il vous crie, fier de sa gloire, de ses

succès, en se rengorgeant, que le *Pape est un imbécile*. Je n'ai pas besoin de vous dire comment cette horrible parole a été châtiée. Vous vous rabattez sur Victor Hugo et vous apprenez que c'est l'orgueil, pas autre chose qui l'a mené à Jersey. Vous courez au romancier Balzac, et vous lisez sur la porte de son cabinet de travail : Etre par la plume ce que Napoléon a été par l'épée, et n'avoir pas de Waterloo."

Vous voilà maintenant en face de Béranger et il vous apparaît doué d'un grand appétit de réclame. Vous voulez le connaître encore mieux de ce côté et vous ouvrez sa *correspondance*. Qu'y trouvez-vous ? Béranger a oublié ses socles dans une maison amie, Béranger a donné au cordonnier d'en face une paire de soulier à ressemeler, Béranger a fait une partie de dominos, Béranger a sommeil, Béranger a chaud, Béranger a froid. Voilà ce que vous lisez. Jamais une pensée élevée, jamais un élan du cœur. Lui, lui, toujours lui !

Vous poussez jusqu'à Philarète Chasles et vous le trouvez occupé à se teindre la barbe et les cheveux pour paraître plus jeune et avoir meilleure mine ; jusqu'à Emile de Girardin, et l'on vous cite de lui un mot qui lui a échappé dans son enfance, et qui explique toute sa vie. "Je voudrais avoir des éperons," dit le petit Emile à son précepteur, M. David, ancien officier.—Des éperons ! Et pourquoi faire.—*Pour faire du bruit.*

Enfin, vous avez entendu parler l'un de nos grands poètes contemporains, Alfred de Vigny, et vous croyez bien que celui-là est modeste, puisque toute sa vie il s'est volontairement enveloppé d'ombre et de silence, puisque suivant l'expression d'un de ses émules, "il est rentré dès l'aurore de sa célébrité dans sa discrète tour d'ivoire." Eh bien, si vous aviez rencontré Alfred de Vigny vers 1832, vous l'auriez trouvé fermement convaincu, comme M. de Pontmartin le trouva une fois, que le théâtre

français a fini à *Chatterton*, le roman à *Cinq-Mars*, et la poésie à *Eloa*.

Où donc trouver un auteur sans vanité? Cet oiseau est rare, comme on dit, *rara avis*, mais il existe, on peut le rencontrer. En 1595, Le Tasse refuse les honneurs d'un triomphe et répond au cardinal Cinthio qu'au terme de ses jours, le monde et ses vaines gloires n'ont plus d'attraits pour lui.

La Bruyère a mis la dernière main à son livre, et il s'en va chercher un éditeur. Avant que le marché soit conclu, une pauvre fille se présente à lui et lui fait de sa misérable condition une touchante peinture. Le vieillard s'apitoie, et comme il n'a guère d'écus sonnants, il offre ses *Caractères*, regrettant de ne pouvoir donner davantage. Quel étonnement quand il apprit que la première édition de son livre avait rapporté à la pauvre fille soixante-douze mille francs! Il est à présumer que la protégée lui fit une part du magot.

De nos jours, on a vu Charles Nodier, cet infatigable bibliophile qui mettait la plus vive passion à rassembler les œuvres des autres, négliger tout à fait de revoir, de coordonner les siennes. On a vu Eloi Jourdain signer d'un nom de plume son poétique et charmant *Livre des peuples et des rois*, et quand tout le monde lui parlait avec éloge de cet ouvrage, ne pas même laisser soupçonner qu'il en était l'auteur.

Un des traits particuliers de Casimir Delavigne a été sa soumission aux idées d'autrui. Il s'était, chose étrange! créé à lui-même, dans sa famille et parmi ses amis, une espèce de bureau de censure, chargé de veiller à ce que son imagination ne fit point d'écart. C'était pour lui un malheur, car ce comité de repression, cet aréopage, inférieur au poète comme sentiment et surtout comme forme, châtiât vigoureusement le peu qu'il avait de pittoresque dans la forme et d'imagination dans le fond.

Le père de Ravignan avait, dit-on, le même caractère. Partout et toujours, il demandait conseil sur la prédication. Modeste et confiant, il lui arriva souvent, après ses conférences de Notre-Dame, d'aller trouver quelque bon frère convers du couvent, pour savoir de lui quels défauts il avait remarqué dans son débit, ses gestes, sa voix, dans le plan et la forme de ses discours !

De son côté le père Lacordaire prendra toutes les précautions possibles contre la vanité. Avant de monter en chaire il ira se coucher par terre sous les pieds de quelque frère de peine, puis quand il en sera descendu, il se fera déchirer les épaules sous les fouets, traîner sur le pavé au bout d'une corde, ou mettre en croix ! Que Lacordaire devait être beau, dans ces moments, plus beau, plus noble, plus grand encore que dans cette chaire de Notre-Dame où on l'applaudissait !

II.

Au fond, l'homme moral et l'homme intellectuel ne se scindent pas, et il y a une relation, continue, entre nos affections, nos idées et nos actes.

—Léon Boré, *Des Devoirs intellectuels.*

Il suffit de lire un écrivain pour connaître ses sentiments religieux, et le plus souvent on peut deviner en lisant telle ou telle page quelle conduite menait celui qui l'a écrite. Si le style, c'est l'homme, on peut dire aussi qu'un livre c'est une vie.

Bornons-nous donc à quelques détails seulement.

Il n'est pas besoin de rappeler ce qu'a été Goe the comme homme privé et comme écrivain. Il suffit de vous remettre en

mémoire cette jolie phrase dont il est l'auteur : " Il y a trois choses que je déteste également : le tabac, les cloches, les punaises et le christianisme." Il suffit aussi de rappeler qu'en haine de Jésus-Christ Goëthe faisait sa prière à Jupiter, . . . quand il en faisait. Mais on se tromperait fort si l'on croyait que cette impiété était native en lui, sucée en quelque sorte avec le lait. Ecoutez-le dans cette page où il nous raconte une scène de son enfance, de sa septième année :

" Mon attention, dit-il, s'était particulièrement fixée sur notre premier article de foi. Dieu, cette union intime avec la nature qu'il chérit comme son ouvrage, me paraissait bien ce même Dieu qui se plaît à entretenir des rapports habituels avec l'homme. Pourquoi, en effet, cet être tout-puissant ne s'occuperait-il pas de nous tout aussi bien que du mouvement des astres, que de régler l'ordre des jours et des saisons, que des bois, des plantes et des animaux ? Des passages de l'Écriture s'expriment à ce sujet d'une manière positive.

" Ne pouvant me figurer cet être suprême, je le cherchai dans ses œuvres, et je voulus, à la manière des patriarches lui élever un autel. Les productions de la nature devaient me servir à représenter l'âme de l'homme s'élevant vers son Créateur. Je choisis donc les objets les plus précieux dans la collection des raretés naturelles que j'avais sous la main. La difficulté était de les disposer de manière à en former un petit édifice. Mon père avait un beau pupitre à musique en laque rouge, orné de fleurs d'or en forme de pyramide, à quatre faces, avec des abords pour exécuter des quartettes. On s'en servait peu depuis quelque temps. Je m'en emparai, j'y disposai par gradins, les uns au-dessus des autres, mes échantillons d'histoire naturelle, de manière à leur donner un ordre clair et significatif. C'est au lever du soleil que je voulais offrir mon premier acte d'adoration. Je n'étais pas encore décidé sur la manière dont je produirais la flamme symbolique qui devait en même temps exhaler un parfum odorant.

“ Je réussis enfin à accomplir ces deux conditions de mon sacrifice. J'avais à ma disposition de petits grains d'encens. Ils pouvaient, sinon jeter une flamme, au moins luire en brûlant et répandre une odeur agréable. Cette douce lueur d'un parfum allumé exprimait encore mieux à mon gré ce qui se passe en notre âme, dans un pareil moment. Le soleil était déjà levé depuis longtemps, mais les maisons voisines en interceptaient les rayons. Il s'éleva enfin assez pour que je pusse, à l'aide d'un miroir ardent, allumer mes grains d'encens, artistement disposés dans une belle tasse de porcelaine. Tout réussit selon mes vœux. Mon autel devint le principal ornement de la chambre où il était placé. Les autres n'y voyaient qu'une collection de curiosités naturelles, distribuées avec ordre et élégance ; moi seul j'en connaissais la destination.”

N'est-ce pas gracieux, et connaissez-vous dans la vie de quelque personnage historique, quelque chose qui égale la naïve grandeur de ce tableau ? Quand il dressa cet autel, Goethe avait sept ans ! Cet admirable enfant voulait chercher la paix en Dieu, il voulait unir l'adoration de l'âme et le parfum de l'encens ; il voulait adorer *in spiritu et in veritate*, il cherchait le catholicisme et le catholicisme le cherchait, et ils allaient se rencontrer quand l'orgueil plaça entre eux un infranchissable abîme !

Goethe commence bien et finit mal. C'est le contraire qui arrive avec J.-B. Rousseau. Rousseau devient de plus en plus dévot à mesure qu'il vieillit. Il n'a plus même ces réserves que nous nous imposons quelquefois nous autres, par prudence ou par amour-propre. Un jour, comme il se promenait par hasard avec Piron, midi sonne. Que croyez-vous que fait Jean-Baptiste ? Vous devinez juste : il se jette à genoux pour dire l'*Angelus*. — “ Monsieur Rousseau, lui dit alors Piron, et à tort parce qu'il avait affaire à un homme convaincu et sincère, monsieur Rousseau, c'est inutile, Dieu seul nous voit ! ”

On a pu douter souvent de la foi de Chateaubriand, cependant il est certain que jamais il n'abjura, ni intérieurement ni extérieurement, ses principes religieux. Loin de là, pendant plusieurs années, Chateaubriand entendit la sainte messe tous les matins. Rien non plus n'est consolant comme le souvenir de sa mort si chrétienne et résignée. Le sacrement des mourants lui fut administré par un pieux ecclésiastique, M. de Guerry. Dans la chambre où il reposait et qui était ouverte à tous comme de son vivant, la foule se pressait pour contempler une dernière fois ses traits. Une croix de bois, un buis béni, deux cierges allumés, c'est tout l'appareil qu'elle vit à ce mort illustre. Il gisait étendu sur un lit de fer, près duquel veillait une pauvre femme. C'était comme la chapelle ardente dressée au gentilhomme écrivain qui, au témoignage de Louis XVIII, avait un moment disposé des couronnes, et dont la mâle physionomie n'exprimait plus à cette heure que l'humble sérénité du chrétien.

Cette mort de Chateaubriand fait songer à d'autres, à celle de Royer-Collard dont les dernières paroles furent celles-ci : " Il n'y a dans ce monde de solide que les idées religieuses " ; à celle d'Amédée Thierry, chrétienne elle aussi et même édifiante ; à celle d'Alexandre Dumas père, pour qui Dieu voulut bien tenir compte de la bonne foi et de l'honnêteté naturelle ; à celle de Béranger, converti par les prières de sa sœur, religieuse d'un couvent de Paris ; à celle de Lamartine, baisant avec amour sur son lit de douleur le crucifix qu'il avait chanté aux jours d'autrefois.

Elle rappelle aussi, par contraste, la triste fin qui a couronné certaines vies d'hommes de lettres. Ici, c'est Mérimée et Michelet mourant en libres-penseurs comme ils avaient vécu ; c'est Gérard de Nerval accrochant une corde à la fenêtre grillée d'un bouge et se pendant comme Judas ; c'est Alfred de Musset, le poète illustre, dont un Juvénal seul pourrait décrire les derniers moments ; c'est Sainte-Beuve ricanant devant le crucifix qu'on lui montre ; c'est Henri Heine finissant son interminable agonie dans des terreurs

misérables, dans des faiblesses et des sanglots de femme ; c'est Eugène Sue, expirant là-bas *sans christ à son chevet* ; c'est Henri de Kleist qu'on trouve un matin au bord d'un lac la tête fracassée, sur les genoux d'une femme qu'il avait volée à son mari et qu'il venait de tuer lui-même d'une balle dans le cœur ; c'est en ces derniers mois Victor Hugo refusant, par la voix de son gendre, les derniers secours de l'église ; c'est surtout Lamennais !

Hélas, pauvre Lamennais, pourquoi était-il entré dans le sanctuaire ? Ne se rappelait-il pas ses premières études et ses premières lectures, ces cahiers de thèmes que dans son enfance il émaillait de citations de Rabelais ? Ne se souvenait-il pas que dès sa première jeunesse il ne se présentait aux tribunaux de la pénitence que pour discuter avec les confesseurs, s'entêtant de plus en plus dans les arguments hostiles à la religion, et rendant impossible son accès à la sainte table ? Car, nul ne l'ignore, Lamennais ne put faire sa première communion qu'à l'âge de vingt-sept ans, après son retour aux croyances chrétiennes.

Retour sans persévérance ! Lamennais fut prêtre pour devenir sectaire ; philosophe pour dire non après avoir dit oui ; journaliste pour avoir plus de droits au pamphlet ; politique pour se ruiner dans la démagogie ! Et la mort vint !

C'est dans une chambre où il n'y avait ni crucifix, ni statuette de la Vierge, ni bénitier, dans une chambre froide et désolante où rien n'annonçait le prêtre, que mourut Lamennais.

Un dimanche de février 1854, ses nouveaux amis entouraient la couche où le malade respirait à peine. Il pressa leurs mains : “ Ce sont les bons moments,” dit-il. L'un d'eux répondit : “ Nous serons toujours unis avec vous ! ” Il fit un signe de tête : “ C'est bien ; nous nous retrouverons.”

La nièce du moribond, appelée de l'Abbaye-aux-Bois, arriva, et voyant d'un coup l'imminence de la mort :

“Félix, dit-elle en s'agenouillant, veux-tu un prêtre!... Tu veux un prêtre, n'est-ce pas?—Non, répondit Lamennais.—Je t'en supplie, reprit la nièce.—Non, qu'on me laisse en paix!”

Le moribond sembla se ranimer. “Je veux être enterré, dit-il, au milieu des pauvres et comme les pauvres. On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre.”

Le curé de la paroisse vint frapper à la porte. On l'éconduisit.

Lamennais ordonna que son corps fût porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église.

Il vécut encore sept heures. On lui dit que l'archevêque de Paris demandait à le voir. Il voulut parler; mais, ne pouvant plus se faire comprendre, il se retourna vers la muraille avec un mouvement d'impatience découragée.

Que se passa-t-il à ce moment dans son âme? C'est le secret de Dieu.

Il se retourna péniblement, puis promenant autour de lui un regard douloureux, et peut-être ne voyant pas ceux qu'il cherchait, il se prit à pleurer.

L'agonie vint. Le regard perdu dans le vague, il cherchait toujours, et à travers les ombres il interrogeait.

Une larme, la dernière, coula lentement sur sa joue creuse.

Il était mort !

Un ami courut chez Gerbet et le trouva avec Salinis, alors évêque d'Amiens. Gerbet écouta, atterré, et, quand le récit lugubre fut fini, trop affecté pour pouvoir parler longuement, il tomba à genoux fondant en larmes et disant : "Seigneur, grâce et miséricorde !"

Les funérailles eurent lieu presque furtivement. L'heure en fut avancée par la police qui craignait des troubles. Six personnes suivaient le corbillard, dont la force armée écartait la foule.

Le cercueil fut descendu dans une de ces longues, hideuses tranchées, où l'on enterre le peuple. Lorsqu'il fut recouvert de terre le fossoyeur demanda :—"Y a-t-il une croix ?" Il fut répondu : Non ! et les amis partirent.

Ainsi finit ce prêtre qui aurait pu être le Bossuet du dix-neuvième siècle !

VII

..... Dès ma jeunesse

Un génie inconnu m'inspira la sagesse.

Lamartine, *Les médit.* p. 324.

Jusqu'ici nous avons surtout étudié les écrivains comme hommes. Envisageons les maintenant dans l'exercice de leur profession, dans leurs débuts, leurs travaux, leur succès ou insuccès.

Et d'abord faisons place à ce qu'on pourrait appeler les enfants célèbres de la littérature.

Etienne Pasquier nous a tracé dans ses *Recherches de la France* (1) un vrai portrait du génie précoce. Cela vaut la peine d'être lu.

“ En celuy an, mil quatre cens quarante cinq vint vn ieune homme qui n'avoit que vingt ans ou environ, qui sçavoit les sept arts liberaux par le tesmoignage de tous les clerics de l'vniuersité de Paris, et si sçauoit ioïer de tous les instrumens, chanter et deschanter mieux que nul autre, peindre, et enluminer mieux que nul autre qu'on sçeut à Paris ne ailleurs. Item en fait de guerre, nul plus expert, et ioïoit de l'espée à deux mains si merueilleusement, que nul né si comparast, car quand il voyoit son ennemy, il ne falloit (2) point à saillir sur luy vingt ou vingt-quatre pieds à vn sault. Item il est maistre en arts, maistre en medecine, docteur en loix, docteur en decret, docteur en theologie: et vrayement il a disputé à nous au college de Navarre, qui estions plus de cinquante des plus parfaiets clerics de l'vniuersité de Paris, et plus de trois mille autres clerics, et a si hautement respondu à toutes les questions qu'on lui a faites, que c'est vne droicte merueille à croire qui ne l'auroit veu. Item il parle Latin trop subtil, Grec, Hebrieu, Caldaïe, Arabique, et plusieurs autres langages. Item il est cheualier en armes, et vrayement si vn homme pouait viure cent ans sans boire, sans manger, sans dormir, il n'auroit pas les sciences qu'il a du tout par coeur apprises, et pour certain il nous fit très grand freoi: car il ne sçait plus que ne peu sçavoir nature humaine: car il reprend tous les quatre docteurs de saincte eglise: Bref c'est de sa sapiance la nompareille chose du monde....”

N'est-ce pas merueilleux, tout ceci, et n'est-il pas regrettable

1 Page 580 de l'éd. in-fol. de Paris, 1665.

2 Il ne manquait pas.

que le vieux chancelier ait négligé de nous faire connaître le nom de ce prodige vivant ?

Peut-être ne faut-il voir dans cette page de Pasquier qu'un portrait retouché d'un jeune homme qui vivait au sixième siècle et et dont le monde admirait la science prématurée. Celui-là se nomme, il s'appelait Boèce. " Vous daignez, lui écrit Ennodius, louer en moi quelques vertus, vous le plus accompli des hommes, vous qui dès votre adolescence, sans rien perdre des grâces de la jeunesse, avez atteint la perfection des vieillards, vous dont le génie a dévoré tous les obstacles, vous dont les jeux sont la lecture et l'étude, et qui faites vos délices de ce qui coûte aux autres tant de sueurs (1) &c." A l'époque où l'évêque de Paire écrivait cette lettre, dont nous n'avons cité qu'un court extrait, Boèce n'avait guère qu'une vingtaine d'année. Par une merveille de précocité incomparable qui s'est retrouvée plus tard en Pascal, Boèce était réellement tel qu'Ennodius nous le dépeint, c'est-à-dire un prodige. Qu'on en juge par les paroles officielles que lui adressait Cassiodore, au nom de Théodoric son maître :

" Vous avez puisé et surpris le secret des arts à leur source même ; loin des rives du Tibre, vous êtes allé vous asseoir aux écoles d'Athènes, et vous avez porté la toge parmi les rangs pressés des philosophes vêtus du *pallium*, dans le but de conquérir pour Rome les sciences de la Grèce. Vous avez sondé les profondeurs de la philosophie spéculative ; vous avez embrassé les diverses branches de la science pratique ; vous avez rapporté aux descendants de Romulus tout ce qui fut inventé de plus extraordinaire par les fils de Cécrops. Grâce à vos traductions, Pythagore le musicien, Ptolémée l'astronome sont devenus italiens. Le mathématicien Nicomaque, le géomètre Euclide parlent une langue comprise par les enfants de l'Ausonie. Le théologien Platon, le logicien Aristote, discutent dans l'idiome des Quirites. Vous avez rendu aux

I. Ennodius, *Epist. ad Boet.* XIII ; *lib. VII Pat. lat.* † I, XIII, col. 120.

Siciliens leur grand mécanicien Archimède, en le faisant parler latin. Les sciences, les arts que par mille génies la Grâce féconde avait enfantés, Rome en jouit maintenant, et le doit à vous seul. A la lumière de votre génie, la science de tant d'auteurs s'est réduite en pratique : des merveilles que nous aurions jugées impossibles se réalisent sous nos yeux. Nous voyons l'eau s'élançer des entrailles du sol pour retomber en cascades bouillonnantes, le feu courir par un système de pondération (1) ; nous entendons l'orgue résonner sous le souffle qui gonfle les tuyaux, et produire des voix qui lui sont étrangères. Des blocs humides sont jetés dans les profondeurs de la mer et y forment des constructions que l'humidité rend solides. Vous savez le secret de dissoudre les rochers sous-marins par votre art ingénieux. Les métaux mugissent, les gnus d'airain de Diomède sonnent la trompette dans les airs, le serpent d'airain sifle, des oiseaux artificiels voltigent et de leur gosier métallique qui n'a cependant pas de voix sortent les plus mélodieuses cantines. Mais c'est peu pour vous que toutes ces menues merveilles . . . &c., &. (II),”

Il faut nous arrêter si nous voulons garder un peu de place pour d'autres, pour Pie de la Mirandole, par exemple, qui, à l'âge de dix ans, était mis au premier rang des orateurs et des poètes ; pour la Boétie, qui écrivait à seize ans son *Traité de la servitude volontaire* ; pour le cardinal de Retz, qui publiait à dix-huit ans sa *Conjuration de Fiesque* ; pour Fénelon, dont les talents précoces avaient tellement émerveillé les messieurs du collège de Plessis, qu'on hasarda de le faire prêcher, à l'âge de quinze ans, un sermon qui eut un succès extraordinaire.

De même, dès sa quinzième année, Népomucène Lemer cier

I. *Ignem penderibus currere*. Que signifie cette expression malheureusement trop brève, jetée sans commentaire au courant de la plume ? Il y avait peut-être là le germe de l'invention de la vapeur, dont notre siècle est si fier à juste titre.

II. Cassiodore, *Var.*, lib. II, Epist. XLV ; *Patrol lat.*, t. LXXIX, col. 539-540.

avait composé une tragédie plus que passable, *Méléagie*. A dix-sept ans, il donna *Clarisse Harlowe*, drame en vers, qui eut l'honneur de huit représentations. A seize ans, Voltaire commençait sa tragédie d'*Œdipe*. A l'âge de douze ans, madame de Staël composait une comédie en deux actes, intitulée : *Les inconvénients de la vie de Paris* ; cette comédie fut jouée à Saint-Ouen, et Marmontel, qui assistait à la représentation, en fut touché jusqu'aux larmes.

A onze ans, madame Tastu écrivait une idylle ayant pour titre le *Resida*, et recevait les éloges de l'impératrice Joséphine. A quinze ans, madame Louise Colet avait fait assez de vers pour former un volume.

Dès l'âge de sept ans, Soumet écrivait, et ce qui est mieux, parlait en vers. Victor Hugo encore enfant balbutiait lui aussi des strophes, et des strophes telles, "qu'elles faisaient faire silence, a dit quelqu'un, aux vieilles cordes de la poésie de tradition." En 1817, le même Victor Hugo prit part à un concours poétique ouvert par l'académie et envoya à la docte assemblée une pièce de vers dont le sujet était : "Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie." On rapporte que la pièce eût obtenu le prix, si un vers du poète n'eut appris aux académiciens qu'ils allaient couronner un enfant de quinze ans. Ignorant sans doute alors ce que deviendrait ce jeune homme, ils se contentèrent de lui accorder une mention honorable. L'année précédente, c'est-à-dire à l'âge de quatorze ans, Hugo avait composé une tragédie classique sur le retour de Louis XVIII. Les personnages y étaient tous cachés sous des noms égyptiens, et la pièce elle-même s'appelait *Irtamène*. Enfin on se rappelle que de ses deux romans *Bug-Jargal* et *Han d'Islande*, le premier est de sa seizième, le second de sa dix-huitième année.

VIII.

Mais tous les hommes de lettres n'ont pas été des Boèce ou des Victor Hugo. Socrate pour un exerçait depuis assez longtemps la profession de sculpteur quand l'envie le prit de pédagogueiser les gens. Théophraste écrivit ses *Caractères* à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Joinville en a quatre-vingt-dix quand il commence ses chroniques. Boccace est déjà mûr quand il se met à l'étude des belles-lettres. L'Arioste ne cultive que fort tard son talent d'écrivain. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il nous l'apprend lui-même, son père est obligé de le pousser à l'étude, "non avec l'éperon, mais à coups d'épée, de broche et de lance dans les reins." Cet âge passé, le temps et le goût lui manquent pour le travail intellectuel, et il a bien quarante-deux ans quand il publie son *Roland furieux*. Machiavel n'était guère plus pressé, et l'on ne voit pas qu'il ait produit aucune œuvre d'imagination avant l'âge de trente-cinq ou peut-être de quarante ans.

De son côté Dryden ne jouit que dans sa vieillesse de toute la vigueur de son génie, et sa traduction de l'Iliade, l'un de ses chefs-d'œuvre, est de sa soixante-huitième année.

A quatorze ans Molière savait à peine lire, écrire et compter. Il est vrai qu'alors il était encore apprenti-tapissier chez son père. La Fontaine, pour parler comme Boileau, a neuf lustres surchargés de deux ans quand il publie les premiers livres de ses *Fables*.

Il y avait beau jour que Piron grisonnait quand il fit représenter son chef-d'œuvre *La Métromanie*, et c'est bien de lui qu'il veut parler lorsqu'il fait dire à Francaleu, dans la première scène du second acte :—

“ Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.”

Après lui vous voyez le modeste et mélancolique Xavier De Maistre, toujours doutant de lui, et toujours ajournant sa gloire, jusqu'à ce qu'enfin il publie, à un petit nombre d'exemplaires, pour quelques amis de régiment et pour quelques amis de campagne, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, cet autre évangile des infirmes, ce manuel des lits de douleur, “la plus chaude larme, dit Lamartine, qui soit tombée dans la nuit du cœur désespéré et résigné d'un misérable, pour arracher des ruisseaux d'autres larmes sympathiques aux yeux des hommes sensibles dans ce siècle.”

Je ne sais quel âge avait madame de Duras quand elle écrivit son roman de *Ourika*, mais j'imagine qu'elle commençait à vieillir.

En tout cas, je ne me trompe pas en affirmant que de Bonald attendit au moins la quarantaine avant de songer à devenir auteur. Les débuts de Littré ont été aussi tardifs à peu près, et c'est seulement dans sa trente-quatrième année qu'il donna sa mesure.

On sait que le cardinal Gousset s'est fait dès son entrée dans le sacerdoce une réputation de philosophe et de théologien, mais on sait aussi qu'à dix-sept ans il était encore appliqué aux travaux de la campagne, s'occupant fort peu alors d'abstractions métaphysiques.

Enfin, arrêtons-nous, car tout ceci n'est guère amusant. Saluons cependant, avant de finir, notre aimable auteur des *Anciens Canadiens*, M. de Gaspé, retrouvant encore dans sa soixante-dixième année, avec la vivacité du souvenir, la force, l'élégance, la jeunesse d'une plume de vingt-cinq ans.

IX

Et j'ai donné aux hommes la MÉMOIRE,
mère des sciences, âme de la vie,
Eschyle, *Prométhée*.

Il serait temps d'entamer la question du travail. Mais examinons d'abord chez certains hommes une faculté qui l'a singulièrement facilité, je veux dire la mémoire.

L'historien Valère Maxime (*Hist.*, lib. VIII, c. 7) nous apprend que Cyrus appelait par leur nom tous les soldats de son armée, forte de trente-deux mille hommes. De même Pline le Jeune nous raconte que Scipion l'Asiatique savait les noms de tous les citoyens de Rome, et il dit ailleurs à propos d'Adrien que cet empereur répéta un jour mot pour mot un livre qu'il venait de lire (*De Viris illustr.*, c. VII). Sénèque nous cite un jeune homme qui, après avoir entendu un poète lire une nouvelle œuvre de sa composition, prétendit être l'auteur de ce poème, et se mit sur le champ à le réciter d'un bout à l'autre pour prouver son dire. A son tour, un des plus célèbres érudits du seizième siècle, Marc-Antoine Muret, nous parle d'un jeune homme de son temps qui récitait par ordre et d'une manière imperturbable, après quelques instants de réflexion, jusqu'à trente-six mille mots qui lui étaient donnés au hasard, dans plusieurs langues et sans liaison, et chose plus merveilleuse encore, il pouvait les réciter dans le même ordre après un an d'intervalle (1). Enfin, il n'est personne parmi vous qui n'ait entendu parler du fameux polyglotte de notre siècle, le cardinal Guiseppe Mezzofante. Sa mémoire était si heureuse qu'il possédait jusqu'au dernier mot les dictionnaires de cinquante-huit idiomes différents (1).

(1) Var. lect. lib. III, c. I, *De admirabili quorundum memoria*.

Nos écrivains, car je ne veux pas les oublier plus longtemps, nous offrent des exemples non moins saisissants. Pour ce qui est de réciter des mots, Sénèque le philosophe témoigne de lui-même qu'il en pouvait pour sa part répéter deux mille dans quelque ordre qu'on les eût présentés. Phénomène plus prodigieux encore, Pierre de Ravenne, autrement appelé Saint-Pierre Chrysologue, pouvait en répéter cent mille de suite. Je veux croire avec le lecteur qu'il y a là un peu d'exagération et qu'on n'a jamais dû compter jusqu'au bout.

Au reste, ce n'est pas cette mémoire artificielle, plus mécanique et factice que solide, qu'il faut admirer le plus. C'est plutôt celle de Cicéron qui à soixante-trois ans avait assez fidèlement conservé le souvenir des leçons de ses anciens maîtres, pour pouvoir, dans le loisir d'une traversée, sans le secours d'aucun livre, d'aucune note, écrire son traité des *Topiques*. C'est plutôt celle de Saint Thomas d'Aquin, dictant, sans avoir lui non plus aucun livre sous les yeux, toute sa *Catena aurea*, qui n'est qu'un tissu des textes des Pères rapportés aux diverses parties de l'Évangile. C'est plutôt encore la mémoire de Suarez qui ne se servait jamais d'aucun livre en dictant ses traités de théologie. Et notez-le bien, ces traités sont enrichis d'innombrables citations empruntées non-seulement à l'Écriture et aux Saints Pères, mais encore aux théologiens et aux philosophes de tous les âges ! Comment comprendre que le même Suarez ait pu composer en entier son premier volume sur la première partie de Saint Thomas, c'est-à-dire son traité de Dieu, dans un voyage de Coïmbe à Rome, réfléchissant pendant la journée et dictant le soir, en arrivant à l'hôtellerie, le résultat de ses méditations ? Et pourtant, le fait est authentique et parfaitement prouvé.

Un siècle avant Suarez, avait paru dans le monde un homme dont le nom est à jamais immortel et que l'on cite encore après quatre cents ans comme le type du génie précoce. J'ai nommé

Pie de la Mirandole. Dieu en avait fait une créature d'élite. Outre les dons extérieurs qui charmaient les regards, il avait une imagination orientale, une parole colorée, une âme d'artiste qui se laissait emporter à toutes les émotions de la peinture, de la musique et de l'éloquence ; une sensibilité exquise et par-dessus tout une mémoire qui tenait du prodige et de l'incroyable. Encore tout enfant, il répétait en changeant l'ordre des vers les pages d'Homère ou de tel autre écrivain qu'on lui lisait. Quelques mois lui suffisaient pour posséder le dictionnaire entier d'un idiome, et c'est ainsi qu'à dix-huit ans, il savait vingt-deux langues. Un peu plus tard nous le voyons parcourir les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, où il soulève partout des applaudissements. Puis il revient à Rome, où il publie une liste de neuf cents thèses sur tous les points de la science humaine, *de omni re scivili*, thèses qu'il s'engage à soutenir contre tous les savants d'Europe. Il avait alors vingt-trois ans !

Nous ne trouvons rien d'aussi merveilleux dans les siècles suivants, et si j'avais mieux compris l'art des énumérations, j'aurais gardé ce dernier trait pour la fin. Ce chapitre y eût gagné sans doute. Toutefois, avançons quand même et saluons tout d'abord au seizième siècle le célèbre Juste-Lipse. Telle était la passion de cet écrivain pour Tacite qu'il l'avait appris tout entier par cœur. *Par cœur* ici n'a pas le sens qu'on lui donne parfois dans les collèges ; *par cœur* veut dire ici mot à mot, points et virgules, et la preuve, c'est que Juste-Lipse offrait de réciter de l'historien romain tel passage que l'on voudrait, un poignard sur le cœur, avec permission de l'enfoncer si sa mémoire le trahissait.

Vous vous rappelez que Bossuet avait appris l'*Iliade* et l'*Odyssée* du commencement à la fin, et ce qui est aussi admirable, c'est qu'il n'en oublia ni une page ni une demi-page, et qu'après bien des années, il en rêvait encore, récitant parfois pendant son sommeil de longs passages du divin poète.

Châteaubriand nous dit merveille de son enfance, et qu'il ait exagéré l'excellence de sa mémoire, c'est ce que nous ne jugeons pas. En tout cas, voici ce que nous lisons dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : "Après la prière du soir que l'on disait en commun à la chapelle du collège, le principal faisait une lecture. Un des enfants pris au hasard était obligé d'en rendre compte. Nous arrivions fatigués de jouer et mourant de sommeil à la prière ; nous nous jetions sur les bancs, tâchant de nous enfoncer dans un coin obscur, pour n'être pas aperçus et conséquemment interrogés.—Il y avait surtout un confessionnal que nous nous disputions comme une retraite assurée. Un soir j'avais eu le bonheur de gagner ce port, et je m'y croyais en sûreté contre le principal ; malheureusement il signala ma manœuvre et résolut de faire un exemple. Il lut donc lentement et longuement le second point d'un sermon ; chacun s'endormit. Je ne sais par quel hasard je restai éveillé dans mon confessionnal. Le principal, qui ne me voyait que le bout des pieds, crut que je dormais comme les autres, et tout à coup m'apostrophant, il me demanda ce qu'il avait lu.—Le second point du sermon contenait une énumération des diverses manières dont on peut offenser Dieu. Non-seulement je dis le fond de la chose, mais je repris les divisions dans leur ordre, et répétai presque mot à mot plusieurs pages d'une prose mystique, inintelligible pour un enfant. Un murmure d'applaudissements s'éleva dans la chapelle : le principal m'appela, me donna un petit coup sur la joue et me permit en récompense de ne me lever le lendemain qu'à l'heure du déjeuner." Et Châteaubriand continue de la sorte, citant d'autres faits non moins étonnants.

Tout ceci vous ennuie peut-être, et vous me demandez de passer à autre chose. Patience, encore deux noms, et j'ai fini.

Le premier, c'est celui de Villemain. Vers l'âge de douze ans, dans le pensionnat tenu par M. Planche, l'hilléeniste alors le plus

distingué de Paris, Villemain jouait la tragédie en grec, pendant les exercices de la fin de l'année. Vingt ans plus tard il se souviendra comme au premier jour, du théâtre de Sophocle appris ainsi par récréation, et circonstance que n'ont point oubliée ses biographes, à l'un de ses diners de ministre, il pourra réciter, sans en perdre un mot, devant les convives étonnés, son ancien rôle d'Ulysse dans *Philoctète*. Un autre jour, il entre chez Victor Hugo, au moment où le poète, comme cela lui arrivait souvent, examine les *devoirs* de ses fils. Il est question d'un passage de Tacite, non de ces passages que l'on apprend d'ordinaire, mais au contraire, d'un passage obscur et ignoré. M. Villemain le reconnut par un mot, et en récita deux cents lignes de suite sans hésiter une seule fois.

Mon second et dernier homme, c'est le Père Ventura. "Je l'ai vu, dit l'abbé Chantame, écrire plusieurs de ses homélies pour être envoyées à l'impression. On sait qu'elles sont un tissu de textes tirés de tous les saints pères, textes expliquant les divines paroles, et venant à l'appel du Père Ventura se ranger comme des pierres dociles pour construire un édifice intellectuel sous la direction de l'orateur architecte. Or, je le voyais écrire avec une extrême rapidité ses homélies, vraies mosaïques de patrologie, sans consulter les auteurs, sans chercher dans sa mémoire, et quand nous collationnions avec les originaux, nous trouvions à peine quelques rectifications à faire dans les nombreuses citations."

X

"L'homme naît pour le travailler comme l'oiseau pour voler," dit la Sainte Bible. Nul encore n'a échappé à cette loi, nul surtout de ceux qui ont voulu conserver, augmenter et fortifier les talents dont la Providence les avait enrichis. Il y a, je le sais, de doctrines complaisantes qui attribuent tout à l'inspiration.

Attendez qu'elle souffle, dit-on, et avec elle tout vous sera donné sans efforts. Oui, mais comme l'observe si bien Ozanam, "ce souffle divin ne s'arrête que dans les âmes qui la retiennent par force ; l'inspiration ne sait point se passer de la volonté ; ce sont les deux moitiés du génie. Et si nous étudions ses ouvrages, nous verrons que la perfection est laborieuse et que les choses valent ce qu'elles coûtent."

Ouvrons donc l'histoire, entrons un peu dans l'intimité des hommes de lettres, des écrivains, et voyons si M. Ozanam dit vrai.

D'abord, je ne vous rappellerai pas ce qu'il en coûta au fils digne et timide d'un forgeron athénien pour devenir Démosthènes. Vous savez toute cette histoire de cailloux, de souterains et de miroirs, rapportée par Plutarque ; vous savez aussi que le futur orateur consacrait à l'étude une partie de ses nuits et que pour former son style il copia jusqu'à dix fois la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide.

Venons à des hommes plus rapprochés de nous.

Bossuet, dès l'âge de six ans, s'enferme dans la bibliothèque de son oncle, et plus tard, il apprend par cœur d'un bout à l'autre l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Racine, à dix-huit ans, occupe ses loisirs à traduire le *Banquet de Platon*, à faire des extraits de saint Basile, à charger de notes une modeste édition de Sophocle et d'Euripide, qu'il sait presque entièrement par cœur. J'ai dit modeste, car Racine n'était pas riche, et les grandes éditions, les éditions de luxe lui étant interdites, il faisait ses commentaires lui-même.

Joseph de Maistre, jeune homme, met au travail une ardeur exceptionnelle. Il consacre chaque jour quinze heures aux études

sérieuses (j'ai dit *quinze* heures), à la jurisprudence, aux mathématiques, aux langues anciennes et modernes. On ne s'étonne plus après cela de le voir à vingt ans prendre tous ses degrés à l'université de Turin, et entrer l'année suivante au sénat de Savoie.

Au collège d'Eton, Shelley apprend le français et l'allemand, et en même temps qu'il lit les poètes et les philosophes, il se plonge avec passion dans l'étude des sciences naturelles. Plus tard, un de ses compatriotes, qui deviendra le P. Faber, se renferme dès son enfance dans l'isolement et donne tout son temps à l'étude, le mesurant avec l'inquiétude de l'avarice.

Franklin, lui aussi, estime à sa valeur le prix d'un moment. Il n'est que pauvre typographe dans une imprimerie et il lui faut tout le jour travailler des mains. Mais tandis que ses compagnons sont hors de l'imprimerie pour prendre leur repas, il fait vite le sien qu'il prépare frugalement de ses mains, et il lit ou étudie le reste du temps.

De même fait Ozanam dans ce bureau de notaire où le retient l'obéissance filiale. Tous ses moments libres sont consacrés à l'étude de l'histoire et des langues. Aussi, à peine a-t-il atteint sa vingtième année, qu'il écrit et parle déjà facilement l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, voire même un peu l'hébreu et le sanscrit.

Mais voici venir le modèle de la jeunesse studieuse. Montalembert nous a dit comment il avait senti sa vocation d'orateur, et comment aussi, tout jeune encore, il essayait ses forces. "Souvent, au milieu d'un bois, écrit-il, je commençais une improvisation fougueuse contre le ministère, puis avec ma vue basse, je tombais nez à nez sur quelque bûcheron ou quelque

paysan qui me regardait d'un air ébahi, me croyant sans doute échappé d'une maison de fous. Moi, couvert de honte, je me sauvais à toute jambes, et puis je recommençais à gesticuler et à déclamer." (*Lettres à un ami de collège.*)

Mais tout cela n'est rien encore. Ce n'est qu'amusement. Veut-on savoir l'emploi que Montalembert faisait de son temps au collège Sainte Barbe, en 1828 ? Ecoutez.—Lever à quatre heures. A quatre heures et demie, étude alternée de la philosophie grecque dans Xénophon et de l'histoire d'Allemagne dans Pfeffel. De six à sept heures et demie, après un court instant accordé aux poètes, il faisait son devoir de mathématiques. A sept heures et demie, déjeuner puis récréation d'un quart d'heure avec son ami Léon Cornudet. De huit à dix, classe de mathématiques. De dix et demie à midi un quart, étude et classe de physique, puis diner. A midi trois quarts, répétition de chimie deux fois par semaine ; les autres jours, récréation avec un ami. De deux heures à quatre heures un quart, classe de philosophie. De cinq à six, lecture d'ouvrages philosophiques ; de six à sept heures et demie, devoir sur cette science. A sept heures et demie, récréation, souper et prière. De neuf à dix, lecture d'un poète ou d'un historien grec ; de dix à onze, étude de l'histoire d'Allemagne dans Pfeffel ou dans Schiller, sauf le dimanche, où il y a répétition de grec et lecture de Platon. Voilà ce que Charles de Montalembert faisait de son temps durant son année scolaire de philosophie. L'année précédente, en prenant cinq minutes par jour sur l'heure du lever, il avait traduit du grec tout Epictète.

* * *
Voilà des travaux de jeunesse, des travaux de préparation, d'acheminement. Admirons maintenant les travaux de l'âge mur.

Voyez d'abord Aristote, léguant à ses successeurs cent quarante-deux traités scientifiques ou philosophiques ; voyez Térentius Varron dont saint Augustin disait : " Il a tant lu qu'on s'étonne qu'il ait eu le loisir d'écrire."

Voyez surtout les prodigieux labours des pères de l'Eglise. Ces hommes baptisent, confessent, instruisent, administrent l'Eglise, la gouvernent, luttent pour ses intérêts contre les princes et les magistrats, visitent les malades, assistent les mourants, enterrent les morts, rachètent les captifs, nourrissent les pauvres, les veuves, les orphelins, bâtissent des églises et des hôpitaux, enfin ils sont tirillés en tous sens par les exigences du dehors et il semble qu'il ne leur reste plus de temps pour les travaux de l'intelligence. Et cependant Origène, pour un, " écrit à lui seul plus d'ouvrages qu'un autre n'en pourrait lire." C'est encore un mot de saint Augustin. Et Origène, notez-le bien, n'est ni un reclus, ni un moine, ni un solitaire. Sa vie est mêlée à toutes les affaires ; de tous côtés on vient le consulter, et de plus il doit consacrer à l'instruction de ses disciples la meilleure partie de sa journée. Il lui reste pour ressource de passer ses nuits dans les veilles studieuses, et de réduire sa nourriture à la quantité que peut représenter six centins de notre monnaie, à se faire des *entrailles d'airain* pour pouvoir résister à de telles fatigues.

Faut-il encore citer d'autres noms ? Faut-il parler d'un saint Ephrem composant TROIS MILLIONS de vers et DEUX MILLE ouvrages en prose ; d'un saint Jean Chrysostome qui trouve le moyen de nous laisser douze énormes in-folio ; d'un saint Jérôme qui sans cesse sur la brèche, toujours plein d'ardeur pour la défense de la vérité, compose ses traités tout d'une haleine, en une nuit par exemple ; d'un saint Augustin qui commence si tard et qui embrasse cependant toute la science chrétienne ; d'un saint Columba qui transcrit jusqu'à trois cents fois les psaumes et les évangiles ? Les commentaires sont ici inutiles.

Après les pères de l'Eglise, les moines du moyen âge, les grand docteurs ; Albert le Grand dont la science sembla plus qu'humaine ; saint Thomas d'Aquin, laissant à la science après une vie relativement courte dix-sept volumes in-folio, où sont traités toutes les questions les plus abstraites de la philosophie et de la théologie, et regrettant de ne pouvoir remplacer par des traités plus étendus et plus complets ce qu'il appelait des esquisses et des manuels. Et comment ne pas saluer à la même époque ces quarante mille étudiants venus de toutes les extrémités de l'Europe, pour écouter les leçons des maîtres de la science ; comment aussi ne pas remercier d'un cœur attendri ces moines infatigables qui du matin au soir transcrivent pour nous les manuscrits de l'antiquité, apportant à ce travail une ardeur toujours nouvelle et jamais ralentie !

A quelques siècles de distance, Bossuet est un autre père de l'Eglise, un autre moine. Il a tout étudié, tout appris, écrit sur tout ; il pourrait se reposer. Eh ! bien, je le vois encore à l'âge de soixante-trois ans, interrompre le sommeil de ses nuits, se lever régulièrement à deux heures du matin, et après avoir récité, tête nue, l'office nocturne, reprendre la plume victorieuse qui écrit l'*Histoire des Variations*.

Avant lui, c'est Hardy écrivant huit cents drames, dont six cents en vers ; c'est le poète *Caldéron*, auteur de quinze cents ouvrages dramatiques ; c'est Lope de Véga qui remplit dans sa vie trente-trois mille feuilles de papier ; c'est Macedo, cordelier Portugais, trouvant le temps de composer trente-deux oraisons funèbres, cinquante-trois panégyriques, soixante discours latins, sept cent lettres, cent trente-deux élégies, quarante-huit poèmes épiques, deux mille six cents poèmes héroïques, trois mille épigrammes, &c.

Plus tard, c'est Du Cange dont l'incompréhensible fécondité

donne le vertige ; c'est Mabillon, le plus illustre des moines modernes, laissant trente volumes, la plupart in-folio : c'est Montfaucon expliquant l'antiquité en quinze énormes volumes ; c'est Buffon, travaillant quatorze heures par jour ; c'est d'Aguesseau qui possède parfaitement huit langues, qui se repose de ses fatigues de jurisconsulte en ouvrant un livre d'algèbre, ou en faisant des vers aux moments perdus ; C'est Daru et Montalivet que trente-six heures d'une application continue ne peuvent cependant lasser ; c'est le savant Humboldt, arrivé à l'âge de quatre-vingt-un ans, et se levant encore comme dans sa jeunesse, à quatre heures du matin après s'être couché à minuit ; c'est Boissonnade étudiant le grec dans tous ses âges, tous ses dialectes et toutes ses nuances ; c'est Ventura se mettant à une longue et solitaire étude qui commençait à quatre heures du matin et s'interrompait à onze heures pour être reprise ensuite le soir ; c'est Ozanam désespéré du mal qui le dévore et qui dit adieu dans une page immortelle, à la vie et à ses études tant aimées ; c'est Bonnetty entassant articles sur articles et se trouvant à la fin de sa carrière en présence de quatre-vingts ou cent volumes ; c'est l'abbé Migne imprimant avec ses trois cents ouvriers typographes à peu près trois mille volumes in-^o4° ; c'est, de nos jours, Léon Gautier, qui, tout en remplissant les devoirs de sa charge aux archives de France, en préparant et faisant ses cours à l'École des Chartes, publie vingt-cinq à trente volumes, écrit dans le journal le *Monde* sept à huit cents articles, collabore assidûment à la *Revue du Monde Catholique*, à la *Revue des questions historiques*, à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, au *Croisé*, au *Foyer*, sans cesser pour cela de s'occuper des œuvres ouvrières, des conférences de la propagande, en un mot de tous les intérêts catholiques."

On n'en finirait pas si l'on voulait continuer cette énumération. Mais laissez-moi nommer encore Charles Nodier, dont le bagage littéraire est si énorme que lui-même s'égarait dans le nombre et dans les titres des productions que sa plume infatigable

enfant pendant quarante ans ; Jules Janin, dont les innombrables feuilletons mis à la suite les uns des autres formeraient peut-être cent cinquante volumes ; Littré, qui éteignait sa lampe quand le jour paraissait ; Alexandre du Sommerard, l'auteur des *Arts au moyen âge*, dont un travail trop assidu ruina la santé ; le romancier Balzac, qui écrivait à la comtesse Hanska : “ Travailler, c'est me lever tous les jours à minuit, écrire jusqu'à huit heures, déjeûner en un quart d'heure, travailler jusqu'à cinq heures, dîner, me coucher, et puis recommencer le lendemain.” Enfin, il n'y a pas jusqu'à l'épicurien Sainte-Beuve qui ne soit ici un beau modèle à citer. De neuf heures du matin à midi, et de sept à neuf heures du soir, il lisait ou faisait faire des lectures à haute voix ou des recherches à son secrétaire. Depuis le dîner à midi jusqu'au souper à six heures, après un peu de sieste, il poursuivait sa tâche, et ne s'interrompait que pour aller à l'Institut et aux bibliothèques, recevoir ou faire les visites nécessaires au sujet de ses articles. Dans la rue il lisait ; partout, à la maison et à la ville, il avait un crayon et du papier pour prendre des notes. Qu'il fût à sa chambre ou dans son jardin, il ne cessait ou de lire ou d'écrire, sans fatigue comme sans fin. “ Jamais, nous dit M. Louis Nicolardot, un de ses habitués, je ne l'ai surpris à l'état de repos.”

XI

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Après le travail, la persévérance.

Vous avez lu souvent que le *Panégyrique d'Athènes* coûta dix années de travail à Socrate ; que Virgile consacra trois ans à ses *Bucoliques*, sept à ses *Géorgiques*, et onze à son *Enéide*, qu'il jugeait cependant encore imparfaite ; que Dion Cassius employa douze ans à la composition de son histoire et Diodore de Sicile trente ans.

Mais voici qui est plus étonnant, et aussi plus admirable. Je veux parler de la *Concordance de la Bible*, et ici je vais citer M. Philarète Chasles, afin qu'on ne m'accuse pas d'inventer à plaisir. Je reviens, dit-il dans ses *Etudes sur l'Antiquité* (Paris 1847, p. 196), à la Concordance de la Bible et aux cinq cents moines de saint-Benoît, qui, prenant la plume quand tintait la cloche à la Tour saint-Jacques, *achevaient* rapidement, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-cinq années, les petites concordances d'abord, puis les grandes, les premières n'ayant pas semblé suffisantes. L'esprit d'association et de discipline inspirait ce courage et donnait ces résultats." J'ai souligné en passant le mot *achevaient*, parceque de fait, ces pieux moines n'ont fait pendant ces vingt-cinq années que continuer et terminer une œuvre depuis longtemps commencée. Au reste, voici ce que M. Chasles ajoute, et ce que nous offrons à vos réflexions : Ce travail (des concordances, tel que nous l'avons) à coûté, dit-il, SIX CENTS ANNÉES à plus de TROIS MILLE moines de toutes les nations avant de se parfaire." (p. 197 *ibid.*)

Revenons, après cette digression, aux œuvres individuelles. La *Divine Comédie* a demandé vingt ans de travail. Froissart nous apprend lui-même comment il compose son histoire. Il interrogeait sans cesse les hommes éminents ou politiques, se faisait raconter par eux les événements où ils avaient eu part, entreprenait, dans un temps où il n'y avait certes ni chemins de fer ni bateaux à vapeur de longs et pénibles voyages pour se livrer à ces recherches qu'il appelle des *enquestes*, et ce n'est qu'après bien des années de pareilles fatigues qu'il achève sa *chronique*.

Une intervalle de onze années s'écoule depuis la dernière comédie de Cervantés jusqu'à la publication de la première partie de Don Quichotte, et il ne paraît pas que ce temps ait été consacré par l'auteur à d'autres occupations littéraires—Pasquier n'a fait qu'un livre, ses *Recherches de la France*, et ce livre est le

travail d'une existence presque séculaire. Malherbe disait qu'après avoir composé un poème de cent vers, il avait acquis le droit de se reposer dix ans, tant cela lui coûtait de temps et de peine. Vaugelas met trente ans à sa traduction de Quinte-Curce. Il faut à Pascal au moins vingt jours pour la composition d'une provinciale, et il est telle de ses lettres, qu'il a recommencé jusqu'à huit fois. La Bruyère voue toute sa vie à un livre de peu d'étendue, les *Caractères*; La Fontaine commence à publier ses fables en 1668 et finit en 1694; Fénelon laisse dix-huit manuscrits du *Télémaque*, tout chargés de ratures; Champfort ne peut terminer sa tragédie de *Mustapha et Zéangis* qu'après quinze ans de travail; Barthélemy, son voyage d'Anacharsis qu'après trente années bien comptées. *L'esprit des Loix* fit blanchir les cheveux de Montesquieu, et comme il le dit, "pensa le tuer;" Gibbon se retire et se recueille dix années à Lausanne pour y penser son histoire à l'abri de toute distraction.

Savez-vous combien de temps il a fallu à Goethe pour composer son *Faust*, pour lui donner sa forme dernière? Il lui a fallu soixante ans! "Oui, écrit à ce propos M. Emmanuel de Saint-Albin (*Le Contemporain*, 1883, t. II, p. 987), Goethe a vécu pendant un demi-siècle dans l'intimité de ces deux personnages de Faust et de Méphistophélès, les observant sans cesse et les méditant en lui-même et chez les autres. Dans le cours de ces calmes années toutes vouées au culte des lettres et des sciences, il a longuement expérimenté, avec la passion ardente et la froide sagacité de sa double nature de poète et de savant, les phénomènes psychiques qu'il décrit, et il a déposé peu à peu dans le cadre mobile de son œuvre favorite, comme dans une cassette toujours ouverte, les souvenirs de sa jeunesse et les convictions de sa maturité, les aspirations d'une foi hésitante et les ricanements de la négation absolue, des fantaisies charmantes et des énigmes bizarres, le meilleur et le pire d'une âme de génie."

Et si nous abordons les écrivains de nos jours que voyons-

nous? Bon nombre écrivent à toute vapeur, cela est vrai : Jules Janin, par exemple, que nous avons vu tout à l'heure collaborer à nombre de journaux et publier tant d'ouvrages qu'on ne put songer à en donner la liste ; Dumas père, qui imprime en la seule année 1845, soixante volumes ; Charles Nodier, Scribe, Balzac, Lamartine, Victor Hugo, Capefigue, Louis Veillot. Mais il n'en est pas de même pour tous. Chateaubriand a composé *Atala* avec une sage lenteur, il l'a publié, et avant d'en donner une seconde édition, il passe encore quatre ans à revoir cet épisode ; ses *Martyrs* ne reçoivent leur dernier poli qu'après sept ans de travaux préliminaires ; ses brochures politiques, il l'assure lui-même, "ces opuscules d'un jour," comme il les appelle, lui coûtent plus, proportion gardée, que les plus longs ouvrages sortis de sa plume. Ravignan ne peut faire une bonne conférence s'il n'y met trois semaines ; Lacordaire après des années d'études préparatoires, ne monte dans la chaire de Notre-Dame qu'après de longues méditations ; Rio, pour son ouvrage sur Shakespeare, fouille pendant sept ans les bibliothèques et les dépôts d'archives de la Grande-Bretagne ; Beauchesne ne peut donner son *Louis XVII* qu'après vingt ans de recherches et de travaux ; Littré met vingt-cinq ans à préparer et à produire sa publication des *Œuvres d'Hippocrate* ; Edmond About emploie dix-huit mois à la facture du moindre volume ; Flaubert, l'immonde romancier, perd cinq années sur *Salamambo* ; Feydeau n'en finit plus avec son livre de *Fanny* ; enfin, car je ne veux pas vous lasser, Jasmin, le fameux poète provençal, celui qui reçut de Mgr Tibour devant tout le clergé de Paris et en présence du nonce du pape, un rameau fleuri portant ces mots : "Au plus grand des troubadours passés, présents et futurs ;" Jasmin n'a à son crédit que cinq poèmes, soit deux mille quatre cents vers, et ils lui ont coûté, si nous voulons l'en croire, douze années de travail assidu. (Voir les *Papillotes*, préface p. xx. C'est vous dire assez quel soin ce poète mettait à la forme, quelle passion il avait pour le beau littéraire.

XII

Ce culte de la phrase,—et soit dit par parenthèse, le mot est pris ici dans son sens favorable,—nous le retrouvons dans tous les grands écrivains, et en vous indiquant tout à l'heure le nombre d'années que quelques-uns d'entre eux ont employés à la composition de leurs ouvrages, je ne faisais que montrer leur délicatesse et leur sévérité en fait de style. Toutefois poussons encore un peu plus loin cette étude.

Tout le monde n'a pas l'extrême facilité de Rohou, de Massillon, de Delille ou de Lamartine, de Lamartine qui ne corrigeait jamais ou qui du moins laissait ce soin à sa femme. Les manuscrits du Tasse sont illisibles tant ils portent de ratures. *L'Homère* de Pope ne valait guère mieux comme lecture courante. Pétrarque dans les notes latines qu'il traçait en tête d'un de ses sonnets nous fait bien voir la part qu'il faisait au style. “Commencé par ordre de monseigneur, le 10 septembre, à l'aube du jour, après mes prières du matin. 9 octobre, trois heures avant midi. Il faut refaire ces deux vers en les chantant, et les changer de place. 30 octobre, dix heures du matin. Ceci me plaît. 20 décembre au soir. Non, ceci ne me plaît pas, il faudra y revenir, on m'appelle à souper. 18 février vers midi. C'est bien maintenant ; il faut cependant y regarder encore.” Comptez, et vous trouvez six mois dépensés sur un sonnet.

Le vieux Balzac n'était jamais content de sa première expression, ni de la seconde, et il passait toute une semaine sur une seule page. Malherbe lui, emploie une demi-rame de papier à corriger une seule stance. Un jour il prend résolution d'adresser une ode

au président de Verdun pour le consoler de la mort de sa femme. Il y travaille trois ans, et quand enfin il va porter ses condoléances, grande est sa surprise de voir que le président est remarié et conséquemment tout consolé.

Du Bartas ne s'épargne aucune fatigue pour arriver au naturel. A-t-il à donner une description du cheval ? " Il s'enferme dans sa chambre," c'est Gabriel Naudé qui parle (*Coups d'Etat*), " et se mettant à quatre pattes, il souffle, hennit, gambade, tire des ruades, va l'amble, le trot, le galop, à courbette et tâche par toutes sortes de moyens de bien contrefaire le noble animal."

Madame Dacier fait une version d'Homère, et elle en traduit différents passages de sept ou huit manières : encore après tant de zèle n'est-elle guère satisfaite. Boileau s'en va chercher au coin d'un bois le mot qui le fuit ; La Fontaine, pour méditer plus à l'aise, va s'asseoir au pied d'un arbre et y passe la journée sans s'apercevoir qu'il pleut par torrents et qu'il est trempé jusqu'aux os ; Corneille, le grand Corneille loge à côté de son frère Thomas dont la plume est plus facile. Il se tourmente, il ne trouve pas la rime, il demande secours à son frère, et à travers le guichet, Thomas lui jette le bienheureux mot, le bienheureux vers tant cherché.

Ecoutez maintenant Jean Jacques Rousseau. " Il n'y a pas un de mes manuscrits, dit-il, qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse ... Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête, avant qu'elle fut en état d'être mise sur le papier."

Buffon ne va guère plus vite, et encore il a besoin d'aide. M. Flaurens a montré dans son *Histoire des manuscrits de Buffon*, le mode de collaboration que le grand naturaliste avait

adopté. "Bexon fait une première rédaction et l'envoie à Buffon ; Buffon corrige et renvoie à Bexon. Bexon recopie, Buffon recorrige, et cela se renouvelle jusqu'à trois, quatre et cinq fois de suite." M. Flaurens ne dit pas assez. Buffon a avoué lui-même à l'abbé Maury que, avant de pouvoir se contenter lui-même, il avait transcrit vingt fois tous ses ouvrages.

L'historien anglais Hume ne pouvait jamais se contenter lui-même, et toutes ses éditions portent des variantes.

Au moins dira-t-on aujourd'hui, dans un siècle pressé comme le nôtre, on se hâte un peu plus.—J'ai nommé tout-à-l'heure Jasmin, je pourrais maintenant citer Henri Murgër qui met à polir une phrase le temps qu'un lapidaire met à polir un diamant ; Flaubert, qui comme autrefois Milton, soigne jusqu'aux virgules, poursuit les mots répétés à trente et quarante lignes de distance, se donne un mal infini pour éviter les consonnances fâcheuses, les redoublements de syllabes offrant quelque dureté, les rimes, les retours de fin de phrases apportant le même son.

Béranger lui aussi besogne beaucoup, et comme il l'avoue lui-même, il y a tel de ses couplets qui lui a coûté des semaines de réflexion. La plume de Veillot semble toujours avoir la bride sur le cou, et pourtant il est certain qu'elle s'use bien souvent aux ratures et aux corrections de tout genre. Augustin Thierry peut à peine dicter quinze à vingt lignes par jour, tant il lui faut de temps et de labeurs pour fondre le tout, pondérer les parties, et construire un ensemble harmonieux. Honoré de Balzac, ce romancier si fécond dont on pourrait prendre toutes les compositions pour des premiers jets, visait à une perfection presque chimérique. Ses remaniements, ses corrections innombrables faisaient le désespoir des imprimeurs et éditeurs. Sa *Pierrette*, par exemple, ne fut définitivement arrêtée qu'après vingt-sept épreuves. Selon Théophile Gautier, une phrase occupait toute une veillée de Balzac. Elle

était prise, reprise, tordue, pétrie, martelée, allongée, raccourcie, écrite de cent façons différentes, et chose bizarre, la forme nécessaire, absolue, ne se présentait à lui qu'après l'épuisement des formes approximatives.

XIII

Sans cela, je ne puis rien.

Terminons ce chapitre du travail en indiquant les moyens pris par quelques écrivains pour faciliter la composition. Je ne vous parlerai pas de cet auteur, qui se tenait, dit-on, les pieds dans un seau de mélasse tout le temps qu'il écrivait. C'est peut-être là une fable, et d'autant plus facile à inventer qu'on ne nomme pas ce singulier écrivain. Mais à défaut de mélasse, il est historique que Schiller se tenait longtemps les pieds dans de la glace avant d'écrire quoi que ce fût.

Le jurisconsulte Cujas, comme de nos jours l'abbé Rohrbacher, ne travaillait bien que lorsqu'il pouvait s'étendre tout de son long par terre, et il travailla ainsi tant d'années qu'il finit par user de ses genoux le plancher de sa chambre.

Bossuet se tenait dans une chambre froide et la tête chaudement enveloppée.

L'historien Mézeray ne travaillait qu'à la chandelle, même en plein jour et en plein été. On ajoute qu'il ne manquait jamais de reconduire jusqu'à la rue, le flambeau à la main, les personnes qui lui rendaient visite.

Crébillon fils est un autre exemple de cette singularité. Ne lui demandez pas de rien faire à la lumière du soleil. Pour que

son imagination s'échauffe, que son talent se déploie, il faut que les volets soient fermés, et qu'il n'y ait pour éclairer l'obscurité de sa chambre, qu'une pauvre bougie, lueur funèbre devant laquelle Crébillon croyait voir danser des spectres.

Nous citerions un exemple à peu près analogue si on voulait nous permettre une petite digression. C'est celui du peintre Girodet. Girodet n'aimait pas à travailler pendant le jour, et on le devine bien à la couleur blafarde de sa peinture. La nuit, quand l'inspiration lui venait, il se levait, faisait allumer des lustres, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et ainsi affublé, ce mamamouchi peignait ses grands cabas diluviens.

Exemple du contraire dans le père Hermann. Cet illustre musicien poète se trouvait un jour à Annecy aux approches de la fête de saint François de Sales. De bonnes religieuses dont il visitait le couvent, lui demandent un cantique pour la circonstance. "Je ne le puis à la maison que j'habite, répondit le père, il y fait trop noir. Cependant, je ne refuse pas si vous pouvez me donner pour quelques heures une chambre bien pleine de soleil."

Il n'y a pas que la chambre et le soleil qui puissent inspirer le génie. Vous savez tous que Buffon faisait grande toilette pour écrire, et ses manchettes de dentelles sont restées aussi célèbres que lui-même. Alexandre Dumas, lui, moins précieux, ne pouvait écrire qu'en chemise. Diderot se plaisait dans sa robe de chambre, et dans sa plus vieille, entendez-vous ? Il faut voir les adieux qu'il lui fait quand il est obligé de s'en séparer. Cela vaut la peine d'être écouté. "Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle ! Elle moulait tous les plis de mon corps sans me gêner ; j'étais pittoresque et beau ! L'autre, raide, empesée, me *mannequine*... Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est

presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière ? Un de ses pans servait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume ? Elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus ! Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. . . . A présent j'ai l'air d'un fainéant ; on ne sait qui je suis. Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne ; ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre, je suis devenu l'esclave de la nouvelle. Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe. . . . etc., " et Diderot continue ainsi encore longtemps, mais c'en est assez sur celui-là.

Pourquoi, je vous le demande, cette pantoufle en or clouée sur le bureau de Beaumarchais ? Je vois qu'avant de travailler notre homme la baise avec tendresse, disant que cela l'inspire. Sottise, me direz-vous, et hontense si elle n'était ridicule.

Je vois plus loin le grand orateur Pitt prendre un peu de vin de porte et une cueillerée de quinquina toutes les fois qu'il a une affaire importante à discuter. Addison parle d'un célèbre avocat qui ne plaidait jamais sans avoir dans la main un bout de ficelle dont il serrait fortement un de ses pouces pendant tout le temps que durait son plaidoyer ; les plaisants disaient que c'était le fil de son discours.

Si Pitt prenait du vin, Turgot de son côté ne travaillait bien que quand il avait bien diné. Chez l'abbé Martinet, c'est le contraire que nous trouvons. Dans ses fièvres de composition, le docte écrivain se retire dans son cabinet, loin du bruit, apportant avec lui un panier de pommes et ne prend pas d'autre nourriture tant que dure son travail. Balzac, lui, ingurgite à tout moment une tasse de café noir, ou plutôt verdâtre, extrêmement fort, et il vide ainsi non pas de ces pots mesquins dont nous servons nous autres, mais d'amples soupières.

Le café noir joue aussi un grand rôle dans la vie littéraire de Lamennais. Quand ce prêtre déchu veut rager comme il faut, donner du ton à ses déclamations révolutionnaires, il ôte ses souliers, met ses pieds nus sur un bloc de marbre placé sous sa table, boit du café très chaud et très fort, et le sang lui montant à la tête, il écrit, disons mieux, il délire.

Eugène Sue ne prend pas tous ces violents moyens, mais il ne savait rien faire sans ses fameux gants jaunes. Chaque fois qu'il se remet à ses écritures, il lui en faut de nouveaux, et soit dit en passant, il se les fait présenter sur un plateau d'argent par un domestique en livrée.

Le philosophe Kant, pendant ses cours, tenait ses yeux imperturbablement fixés sur un bouton d'uniforme, et toujours sur le même. Je ne dis pas que ce bouton fût son dieu inspirateur, mais ce qui est sûr, c'est que le bouton ayant disparu un jour, soit par accident, soit parce que le porteur était absent, le professeur ne put que bégayer sa leçon sans pouvoir échapper à un misérable terre à terre.

Je ne garantis pas cette histoire, quoiqu'elle nous ait été rapportée par un écrivain consciencieux. Elle n'est peut-être que la variante de cette autre plus authentique, citée par M. Eugène Pelletan. Suivant l'auteur de la *Nouvelle Babylone*, le même philosophe Kant avait un peuplier devant la fenêtre de son cabinet. C'était son point de mire habituel, son ami, nous dirions presque son compagnon de travail. Une main profane abattit un jour l'arbre rêveur, et du coup le philosophe perdit le fil de sa pensée.

Assez de ce passage.

XIV

Donnez-vous du repos ;
 Vous n'aurez tantôt plus que la peau sur les os.

Les Plaideurs.

“L'arc ne doit pas être toujours tendu,” dit le proverbe. Ainsi en est-il pour l'esprit. Il a besoin lui aussi qu'on lui lâche la corde de temps en temps.

Quelques écrivains se reposent en laissant trotter leur plume dans des compositions légères. Ainsi Homère imagine une grande bataille entre les rats et les grenouilles et fait là-dessus tout un poème, la *Batrachomyomachie* ; Sénèque écrit une narration burlesque de la mort de Claudien ; Erasme entreprend pour s'amuser un éloge de la folie. D'autres s'exercent à des compositions capricieuses ou à de vrais tours de force littéraires. Ainsi Tryphiodore, (vous ne le connaissez guère, et je ne le connais pas du tout), fait une *Odyssée* dans le premier chant de laquelle il n'y a pas d'*a*. Dans le second il n'y a pas de *b* et ainsi de suite. Fulgence a un ouvrage en prose absolument dans le même genre. On trouve aussi le même caprice dans cinq nouvelles de Lope de Véga. Pindare lui même, dit-on, s'était amusé à pareille chose, et une de ses odes, aujourd'hui perdue, ne contenait pas d'*s*. Mais ceci n'est que bagatelle à côté de l'ouvrage d'Hugbald le moine, sur la calvitie. Tous les mots, sans en excepter un seul, y commencent par un *e*.

C'est dit sans vouloir provoquer l'admiration.

Voici d'autres passe-temps plus naturels et moins fatiguants. Quand Pythagore a consumé de longues heures en spéculations

philosophiques, il sort de sa demeure, entre dans la première forge venue, et prête l'oreille au bruit cadencé des marteaux ; Démotènes, après ou avant ses veilles studieuses, s'en va sur la place publique se mêler à la foule et écouter les orateurs. Virgile se promène au bord de la mer, sur le rivage de cette baie de Naples si bien faite pour inspirer et pour reposer doucement les poètes.

Petavius est à sa table de travail depuis deux heures et il écrit ses *Dogmata Theologica*. Tout à coup il se lève, saisit sa chaise et la fait tourner sur un de ses pieds pendant cinq minutes, puis il se rassied. Ou bien encore, il prend sa plume du bout des doigts, une plume barbue, la lance en l'air et tâche de la saisir dans sa chute ; la reprend, la lance de nouveau et la ressaisit de suite. Tout cela dure quelques instants. Deux heures se passent encore et la même expérience se répète. C'est la seule récréation que s'accorde le savant théologien.

Richelieu, qu'on peut ranger parmi les écrivains, aimait des exercices plus violents. On le suprit plus d'une fois sautant avec un des pages de la cour, tout fier quand il pouvait atteindre plus haut que son antagoniste. On rapporte à ce propos que le courtisan de Grammont, quoique plus agile que le cardinal, ne pouvait jamais se résoudre à sauter plus haut que lui.

Boileau faisait une partie de quilles bien volontiers. Racine jouait à la procession avec les enfants. " Mes sœurs, nous dit Racine le fils, étaient le clergé, moi le curé, et l'auteur d'*Athalie* chantait avec nous et portait la croix."

Je ne sais quels étaient les passe-temps de Voltaire. Mais je sais que l'impératrice de Russie lui ayant envoyé une boîte d'ivoire qu'elle avait faite au tour, Voltaire y trouva l'idée d'une plaisanterie. Il prit donc de la soie et des broches, et après avoir reçu quelques leçons de sa nièce, madame Denis, il envoya à Catherine

en retour de son cadeau, le commencement d'une paire de bas de soie blancs tricotés de sa main.

Madame du Deffand, elle, se reposait dans son lit, et n'était jamais debout avant six heures du soir.

A sa maison de campagne, Chateaubriand s'amusa parfois à jeter des pelotes de pain à un chat pour le faire gambader sur l'herbe.

Byron aimait la mer autant que la poésie. Rien ne le reposait de ses travaux de composition comme un bain ou une promenade sur l'eau. Il faut ajouter qu'il était excellent nageur. A Venise, par exemple, il avait parié qu'il traverserait un bras de mer à la nage et en tenant une bougie allumée; plusieurs fois il renouvela l'expérience et cette folie tourna la tête à bon nombre d'élégants. La tempête même ne l'effrayait pas, bien au contraire; pendant son séjour en Suisse il attendait qu'elle s'élevât pour naviguer, puis du bord de sa balancelle, il se jetait à l'eau et allait au milieu du vent aborder le rivage.

A la Chesnaie, aux heures de récréation, Lamennais jouait au colin-maillard avec des amis et disciples. Ou bien il grimpeait avec l'agilité d'un chat jusqu'au sommet des arbres, contrefaisait l'Anglais ou l'homme dont la raison commence à se dissiper dans les fumées du vin, jouait des scènes bouffones avec son ami Eloi Jourdain ou d'autres, &c.

XV

Quelles sont tes ressources ?

Nous reviens-tu chargé du précieux métal ?

P. Lemay.

Il est naturel que les écrivains, après avoir bien travaillé, soient récompensés. Vous allez voir comme quelques-uns l'ont

été magnifiquement. Je n'examine pas s'il faut ou non les en louer. Ne parlons pas des anciens. Le seul fait que leurs œuvres nous soient parvenues prouve suffisamment la persévérance de leurs succès. Contentons-nous de signaler les trente mille éditions d'Homère, que M. de Maistre comptait déjà au commencement de ce siècle ; et cette liste longue de cent quarante-trois pages où sont nommés dans l'édition Lemaire les principaux traducteurs d'Horace.

Arrivons de suite à Voltaire. Là, je n'ai pas besoin d'avertir que mon ambition n'est pas d'exalter ce triste sire. Je raconte, je ne fais pas d'apologie. Au dix-huitième siècle, l'admiration pour le patriarche de Ferney touchait pour beaucoup de gens au culte et à l'adoration. Voltaire était vraiment traité en dieu : c'était le dieu de ceux qui ne reconnaissaient pas celui du catholicisme. Sans cesse ses autels étaient surchargés d'offrandes. Il y avait émulation, à lui adresser, qui des livres pour sa bibliothèque, qui des bustes d'ivoire, qui des portraits, qui des tableaux, qui des pastels, qui des tapisseries pour son ameublement, qui des écritaires pour son secrétaire, qui des fourrures précieuses pour ses vêtements, qui des services de porcelaine pour sa table, qui des fromages, qui des pâtés, qui des truffes, qui des melons, qui des perdrix, qui des faisans, qui des saucissons, qui des perdrix rouges, qui des colombes, qui des œufs, qui du lait, qui des fleurs et des fruits pour ses buffets, qui des bouteilles de vin de champagne, qui des tonneaux de vin de Hongrie pour sa cave, qui des pruniers, qui des cerisiers, qui des ceps de vigne, qui des oignons, des plantes et de beaux arbres pour son jardin ; qui un beau cheval pour son écurie. On lui adressait tant de vers qu'il prit le parti de les laisser de côté, ou de n'ouvrir que trois ou quatre enveloppes au hasard. Il était encore plus assiégé de visites que de vers. Pour s'y soustraire, il se cachait soigneusement, ou du moins ne se livrait qu'avec les personnes de son choix. Cela n'empêcha rien cependant et les pèlerinages à Ferney restèrent jusqu'au bout

à la mode. Il est avéré qu'on volait à Ferney de tous les coins de l'Europe ; il n'est pas moins certain qu'on s'y rendait avec l'empressement et le recueillement qu'apportent les catholiques devant les autels privilégiés de certains saints, et qu'on assimilait cet engouement aux dévotions. Tant il est vrai que, même au dix-huitième siècle, on avait besoin de s'agenouiller devant quelqu'un et d'adorer.

Je n'appuierai pas longtemps sur les écrivains de notre temps. Qui ne sait que Royer-Collard a été en son temps l'homme monarchique le plus populaire de France ; qu'au moment où sept collègues électoraux se disputaient l'honneur de lui confier leur mandat (1827), les femmes de la halle portaient sa cuisinière en triomphe, la presse française retentissait de ses louanges et la presse étrangère faisait chorus ? Qui ne sait qu'à un moment de sa vie, Chateaubriand a disposé des trônes ; que Lamartine a été pendant trente ans l'idole de la France, que Victor Hugo a laissé à sa mort plusieurs millions, produit de ses œuvres ; que le poète Jasmin, plus riche encore de vrai succès, a allumé partout sur son passage, dans ses courses à travers le midi de la France, un enthousiasme dont notre temps n'avait plus l'idée ? Je voudrais ici m'arrêter, contempler un moment ce poète débitant ses vers, et les débitant comme personne n'aurait pu le faire, ni les grands orateurs, ni Lamartine, ni Berryer, ni Lacordaire, ni les plus grands acteurs, ni Mademoiselle Rachel, ni Frédérick-Lemaître, ni même Delsarte dans ses plus beaux moments. Je voudrais le voir dans ses marches triomphales, levant des impôts comme un souverain, plaidant pour les pauvres ses amis, et versant plus d'un million dans leurs mains, sans toucher la moindre parcelle de cet or pour lui-même ; mais tout cela serait quasi hors-d'œuvre, et je passe.

Je demande grâce pour ce qu'il me reste à dire. Je n'ai plus à vous offrir que des chiffres, et c'est pauvrement finir. Cependant vous aimerez peut-être à vous rappeler que Byron reçut pour le

seul quatrième chant de *Child Harold* deux mille livres sterling, et Moore trois mille pour le poème de *Lalla Rookh* ; que Bulwer-Lytton obtint pour l'édition complète de ses œuvres deux cent mille piastres de notre monnaie, qu'un libraire acheta de Macaulay quelques éditions de son *Histoire* au prix de vingt mille livres sterling ; que lorsque Chateaubriand voulut publier ses *Mémoires d'outre-tombe*, un éditeur lui en offrit cinquante mille francs de rente viagère pour lui et vingt-cinq mille pour madame de Chateaubriand après lui.

Si vous prenez goût aux chiffres, nous pouvons en fournir encore. Voici d'abord Honoré de Balzac et Jules Janin qui touchent chacun un revenu de trente à quarante mille francs par année ; Eugène Scribe qui s'est fait une rente de cent mille francs ; Alexandre Dumas riche de quelques millions, après avoir gagné par an cent soixante-quatre mille francs brut. Victor Hugo que je nommais tout-à-l'heure trouva un éditeur pour ses *Chansons des rues et des bois*, au prix de quarante mille francs, et vendit cent soixante mille francs ses *Travailleurs de la mer* ; le poète anglais Tennyson, payé pendant de longues années au taux de dix livres sterling le vers, retira de son *Sea-dreams*, poème de trois cent treize vers, quinze mille six cents piastres, et cinquante mille de *Enoch Arden*. Voici parmi les poètes américains, Whittier, le plus pauvre de tous ses rivaux, et valant trente mille dollars ; Longfellow possédant deux cent mille piastres ; Holmes, cent mille ; enfin Bryant gagnant avec ses articles et ses poèmes cinq cent mille piastres.

On se rappelle ici le fameux couplet :

A ce prix si la muse emmanche
Proprement au bout d'un quatrain
Quatre rimes, elle a du pain
Pour plus d'un grand mois sur la planche !

Au reste cette cherté des vers n'est pas sans exemple dans l'histoire. Appien accepta, dit-on, de Caracalla, un écu d'or pour chacun des vers qui composent ses poèmes de la *Pêche* et de la *Chasse*. Un roi de France ne pouvait être en reste avec un empereur romain sur l'article de la libéralité, et nous voyons Henri IV donner trente mille livres à Desportes pour son sonnet de *Diane et Hippolyte*. Richelieu, qui n'est que ministre ne poussera pas aussi loin, et se contentera de payer trois mille livres le sonnet d'Achellini sur la prise de la Rochelle.

Et Milton, lui, vendait à grand peine son *Paradis perdu* cinq livres sterling !

Mais n'allons pas tomber dans le lyrisme, d'autant que nous avons à faire encore un peu d'arithmétique. Abréçons cependant pour finir. Eh bien, vingt-quatre mille exemplaires de *Jocelyn* vendus en vingt-six jours, neuf mille du *Fond de Giboyer* en quatorze jours, vingt-deux mille des *Coulevres* en quelques semaines ; quinze mille des *Causeries du lundi* dès le commencement, et le premier jour, le jour de son apparition, cinquante-cinq mille du roman orduraliste *L'Assommoir*. Et notez que les auteurs de ces divers ouvrages n'ont pas eu pour écouler leurs œuvres la même ressource que le vicomte d'Arincourt. Le vicomte, lui, a une femme qui est très riche, et qui par piété matrimoniale, achète dès leur apparition et jusqu'au dernier exemplaire, les ouvrages de son mari. Elle en fait un grand feu en cachette, et de suite l'heureux publiciste se voit obligé de faire une seconde édition. N'ajoutons plus qu'un trait à ce tableau ; ce sera le succès d'argent poursuivant les écrivains jusqu'après leur mort. Par exemple l'édition princeps des *Pensées* de Pascal se vendra de nos jours six cents francs, celle des *Caractères* six cents vingt ; la traduction de Plutarque par Amyot deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs ; les premières éditions des *Essais* de Montaigne mille, quatorze cent-vingt, quatorze cent-vingt-cinq, dix-sept cent cin-

quante et trois mille six cents francs. L'*Oraison funèbre de Me Nicolas Cornet*, publiée comme on sait, sans l'aveu de Bossuet, montera à dix-neuf cents francs ; celle de la *Princesse de Clèves*, moins rare, à neuf cent vingt ; les *Discours sur l'histoire universelle*, édition originale, à deux mille six cents francs. Molière sera payé six cent cinquante, sept cent quatre-vingt, douze cent cinquante et jusqu'à quinze mille six cents francs, suivant l'édition.

Mais qu'aperçois-je à côté de ces précieux volumes ? La perruque de Kant, ni plus ni moins ! A la mort du philosophe l'acheteur en a donné trente mille florins, douze mille piastres ! Toutefois il faut ajouter qu'à l'une des dernières foires de Leïpsick, elle n'a plus été payée que douze cents écus, ce qui indiquait peut-être que le système de Kant a perdu de la vogue, tout comme la perruque.

XVI

Allez, homme libre ! houspillez Racine

Boileau, Vaugelas....

L. Veuillot.

Maintenant si vous le voulez bien, nous allons voir le revers de la médaille.

Un jour les fils de Sophocle septuagénaire voulurent le faire interdire comme fou. Mais l'on sait ce qui arriva. L'illustre vieillard ne voulut être défendu par aucun orateur ; il ne daigna pas même parler lui-même pour repousser par des arguments et des discours, cette accusation insolente. Il se borna à tirer ses tablettes cachées sous sa robe et à lire devant l'Aréopage le dernier chef-d'œuvre qu'il venait d'écrire et qu'Athènes ignorait encore : *Œdipe à Colone* ! Des acclamations frénétiques du peuple

et des magistrats jugèrent l'étrange procès, et le poète fut porté en triomphe.

A Ferrare, le Tasse est méconnu et méprisé des courtisans, outragé par les domestiques. Il se plaint, selon son droit, et Alphonse II le fait enfermer dans une maison d'aliénés, à l'hôpital Sainte Anne. Quand il a publié sa *Jérusalem*, l'Académie de la Crusca déclare solennellement que c'est "une froide et lourde compilation, d'un style obscur et inégal, pleine de vers ridicules, ne rachetant par aucune beauté ses innombrables défauts.

Après le Tasse, il faut voir comme Pierre Corneille, harcelé à son début pour sa merveille du *Cid*, se débat sous Mairet, Claveret, d'Aubignac et Scudéry, ces fiers douaniers de la pensée ! Il faut voir comme on lui dit, et nous citons d'après Victor Hugo, (1.) des textes du temps : "Jeune homme, il faut apprendre avant que d'enseigner, et à moins que d'être un Souléger ou un Heinsius, cela n'est pas supportable !" Le *jeune homme*, comme on l'appelle, ose résister. Alors Scudéry revient à la charge ; il appelle à son secours l'*Académie éminente* : "Prononcez, ô MES TOGES, un arrest digne de vous, et qui fasse savoir à toute l'Europe que le *Cid* n'est point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais ouy bien la moins indécieuse pièce de M. Corneille mesme. Vous le devez, et pour votre gloire en particulier, et pour celle de nostre nation en général, qui s'y trouve intéressée : veu que les étrangers qui pourraient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des Tasses et des Guarinis, croyraient que nos plus grands maîtres ne sont que des apprentifs."

N'y a-t-il pas dans ce peu de lignes instructives toute la tactique éternelle de la routine envieuse contre le talent naissant,

(1) Préface de *Cromwell*, p. 38.

celle qui s'est suivie encore de nos jours, et qui a attaché, par exemple, une si curieuse page aux jeunes essais de lord Byron ? Scudéry nous donne cette page en quintessence.

Au moins vous pensez qu'après le triomphe du *Cid*,—car les sottises de Scudéry et compères ne prévalurent pas contre le goût public,—vous pensez que le génie de Corneille mérite confiance et créance. Vous faites erreur. Corneille lit son *Polyceute* à l'hôtel de Rambouillet, et, vous ne voudrez pas le croire,—les assistants lui conseillent à l'unanimité de ne pas donner sa pièce au théâtre !

Dites maintenant que le génie est toujours acclamé et festoyé ! Tenez, laissez-moi vous raconter ici un anecdote au sujet de Voltaire. Vous y verrez que ce monsieur avait lui aussi ses moments d'ennui, au milieu même de ses triomphes.

Voltaire venait donc de composer sa belle tragédie de *Tancrède*. Madame de ***, qu'il connaissait particulièrement, obtint à force d'instances qu'on ferait chez elle la lecture du précieux manuscrit. Peu de personnes devaient assister à cette réunion. On se rassemble, la porte est fermée à tout profane, le cercle se forme, la lecture commence. Au moment le plus pathétique, et lorsque chacun essuyait ses larmes, le valet de chambre de madame de *** entre doucement sur la pointe des pieds pour poser une bûche sur le feu. “ Botard, dit la maîtresse de la maison, préoccupée sans doute de l'idée de son dîner, j'espère qu'on n'a pas oublié la moutarde.” “ Ah ! madame ! ” s'écrie Voltaire, en levant ses deux bras au-dessus de sa tête, puis s'élançant au milieu de la chambre, il la parcourt à grands pas, sort et disparaît.

Il y avait de la bonté de cœur au moins dans madame des Trois-Etoiles et Voltaire n'aurait pas dû se fâcher pour une distraction qui faisait honneur à son appétit. Qu'aurait-il fait si on

lui eût adressé des quatrains ou des distiques comme ceux que l'on envoyait à ce pauvre Baour-Lormian ?

Rien n'est si lent, si lourd

Que monsieur Lormian-Balourd ;

Rien n'est si lourd, si lent

Que monsieur Ballourd-Lormian.

Et encore :

Ci-dessous gît Baour, le Tasse de Toulouse ;

Il mourut in-quarto, il remourut in-douze.

Qu'eût-il fait encore si l'on eût répété sur son compte les mots que l'on faisait circuler partout contre Marmontel ? Citons-en un entre autres. Marmontel s'était fait peindre. Le peintre auquel il s'était adressé lui avait fait de si gros yeux, que Marmontel se fâcha sérieusement et refusa le portrait. " De quoi se plaint-il ? dit quelqu'un à qui l'on racontait l'aventure. Il a voulu qu'on lui fît les yeux du génie ; ne fallait-il pas les lui faire hors de la tête ? "

Les écrivains de notre temps n'ont guère été plus heureux. Après Byron que nous citions tout à l'heure, nommons-en encore deux ou trois. Cela suffira pour un article où nous ne visons nullement au complet. Rappelons les débuts d'Eugène Scribe, débuts tels que Scribe disait un jour à son collaborateur Germain Delavigne : " Encore deux ou trois pièces aussi bien réussies que les *Derviches* et je renonce tout à fait au théâtre. " Mentionnons la première comédie de Victorien Sardou, la *Caverne des Etudiants*, outrageusement huée, malgré ses mérites, par la jeunesse des écoles ; aussi la première publication d'Alexandre Dumas père, les *Nouvelles contemporaines*, dont il se vendit QUATRE exemplaires.

Encore si les malheureux auteurs pouvaient toujours prendre gaiement leur parti de la critique et des persécutions. Mais voyez Lucien, ce philosophe de profession, cet homme d'esprit, ce beau diseur, qui perd la tête parce qu'un pédant s'est avisé de lui reprocher un mot comme n'étant pas d'une bonne grécité. Ne voilà-t-il pas que Lucien appelle son critique voleur, fripon, bandit, parricide et le reste. Voyez Racine plus sensible à un mot de critique qu'à tous les éloges réunis ; Newton prêt à publier un *Traité d'optique* et retirant son ouvrage de la presse à cause de certaines objections qu'on lui a faites ; Montesquieu, dont la mort est avancée de plusieurs années par toutes ces piquûres en réalité innocentes, mais pour lui venimeuses, qu'il a reçues.

Tout cela n'est-il pas pitoyable ?

XVII

Oui, je le sais, la faim est une porte basse ;
Et par nécessité lorsqu'il faut qu'on y passe,
Le plus grand est celui qui se courbe le plus.

V. Htgo. *Ruy Blas*.

Si les écrivains n'étaient que persécutés, ce serait un demi-malheur. Mais voyez ce qui arrive.

Homère est réduit à mendier dans les villes de la Grèce, échangeant contre un morceau de pain les accents de sa lyre. Plante gagne sa vie à travailler au moulin. Dante exilé n'est pas assez riche pour payer son bonnet de docteur à l'université de Paris. Le Tasse, pour faire un voyage, met en gage ses vêtements et ses meubles. Camoëns est jeté en prison pour une misérable réclamation de quarante piastres. Il en sort mais pour rester toujours pauvre. Enfin, il publie ses *Lusiades*, il espère,

il fait hommage au roi de son poème, et le roi dom Sébastien, comblé des trésors de l'Asie, lui témoigne sa reconnaissance par l'octroi d'une pension annuelle équivalente à vingt piastres. Et encore la malice de ses ennemis fit-elle que le poète n'en toucha jamais rien. Et pendant ce temps-là, un noir javanais, fidèle serviteur dont l'histoire a conservé le nom, Antonio, quête sur la place publique de Lisbonne pour recueillir les aumônes qui serviront à nourrir son maître !

Le Tasse et Camoëns ! Quoi de plus touchant que leur commune misère ! Arrêtons nous ici encore un instant. Ce spectacle fait du bien. — Quand le Tasse gémissait dans sa prison, Camoëns terminait sa vie dans un hospice de Lisbonne, et se consolait sur son grabat en lisant les vers du prisonnier de Ferrare. De son côté, l'auteur captif de la *Jérusalem* admirant l'auteur mendiant des *Lusiades*, écrivait à Vasco de Liama : “ Réjouis-toi d'être chanté par le poète qui tant déploya son vol glorieux, que tes vaisseaux rapides n'allèrent pas aussi loin.” Ainsi retentissait, dit dans son admirable langage Chateaubriand, ainsi retentissait la voix de l'Eridan au bord du Tage, ainsi à travers les mers se félicitaient d'un hôpital à l'autre, deux illustres patients de même génie et de même destinée.”

La prison de Tasse nous rappelle celle où Cervantès écrivit les premières pages de son *Don Quichotte*. Cervantès était devenu assez familier avec cette espèce de gîte où ses dettes le conduisirent plus d'une fois, et nous n'avons pas de peine à croire qu'il en ait fait une fois son cabinet de travail.

L'Arioste n'est guère plus chargé de la fortune. Il loge dans une pauvre maison mal meublée qu'il doit à la compassion de quelques protecteurs. Otway, l'auteur de *Venise sauvée*, un chef-d'œuvre, vit dans la misère. Du Ryer vend ses vers à la centaine, quatre francs le cent les grands vers, et deux francs les petits. A

peu près vers le même temps, Hardy brocante aussi ses drames et les laisse aller pour un écu la pièce.

Plus tard, le poète anglais Shelley vivra d'emprunts, d'expédients, de privations, escomptant l'avenir, faisant des dettes; c'est pour lui chaque jour un nouvel usurier à trouver, un nouveau créancier à éconduire. Voulez-vous entendre le cri le plus déchirant qui soit jamais sorti de la poitrine d'un poète dévoré par la faim? Ecoutez :—

Viens ! sois heureuse auprès de moi,
O misère ! d'ombre vêtue ;
Pauvre fiancée éperdue
Sous ton voile pleurant d'effroi :
Du désespoir pâle statue.

.....
Nous nous sommes déjà connus,
Comme une sœur et comme un frère,
Sous le même toit solitaire
Autrefois ! .. Ils sont revenus
Ces jours de tendresse, ô misère !

Viens ! ensemble nous marcherons
Gaiement dans cette triste voie.
Si l'amour survit quand la joie
Est morte, nous nous aimerons
Jusqu'à ce qu'au ciel je me croie.

.....
Etreins-moi bien fort ; que mon cœur
Et le tien ne forment qu'une ombre.....

.....
Viens ! je veux dans un long sommeil
Te contempler d'un œil avide,
Toi dont plus d'un homme décide
D'aller implorer le conseil :
Salut ! ange du suicide !

Est-il assez triste ce chant de détresse et de rage, de volupté étrange et d'affreux désespoir ?

Pendant que Shelley écrit ce lugubre épithalame, à côté de lui peut-être, un jeune homme aussi grand que lui déjà par le génie, est en proie à la misère et à la souffrance ; c'est Chateaubriand réduit, pour vivre dans son exil de Londres, à donner des leçons et à travailler pour les journaux.

Plus tard Béranger sera confondu, après le désastre de son frère, avec ceux qui souffrent de la vie dans les misères d'une capitale, et c'est l'adversité qui lui fera contracter ces opinions républicaines et démocratiques si opposées à celles de sa famille.

Plus malheureux encore, Lamartine à vingt ans logera dans un grenier, et après quelques années de prospérité il écrira, sous le coup de nouvelles infortunes, ces lignes qui arrachent des larmes : " Et moi, comme un ouvrier levé avant le jour pour gagner le salaire quotidien de ceux qu'il doit nourrir par son travail, écrasé d'angoisses et d'humiliations par la justice ou par l'injustice de ma patrie, je cherche en vain quelqu'un qui veuille mettre un prix à mes dépouilles, et j'écris ceci avec ma sueur, non pour la gloire, mais pour le pain." (*Souvenirs...*, t. I, p. 278.)

A son tour Raymond Brucker, l'incomparable conférencier populaire, s'écriera devant ses amis : " Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir faim dans l'estomac de ses enfants ! " et un ambassadeur d'Espagne qui manque de chemises, Donoso Cortès, fera l'aumône à cet homme qui manque de pain.

Melchior du Lac, comte de Montvert, collaborateur du premier journal catholique de France, vivra dans des cellules ou des chambres d'hospitalité, et mourra après un demi-siècle de labeur dans une case d'hôtellerie. Les derniers moments d'Adolphe Des-

champs se passeront dans une cabane de pêcheur, sur un lit d'emprunt, dans la misère de l'abandon.

Faut-il pousser plus loin cette énumération? Frédéric Hebbel, l'auteur de cette *Judith* dont le succès a été un vrai délire en 1840 dans toute l'Allemagne, manquait absolument de ressources, et il nous dit lui-même que pour sortir de la gêne, il fut souvent tenté de s'attacher à des comédiens et de courir le monde avec eux. Bien plus, ajoute-t-il, " je me serais engagé dans une troupe de brigands, s'il y avait eu des brigands chez les Dithmarses."

Henri Conscience ne souffrit pas longtemps de l'indigence, mais il eut lui aussi à lutter contre elle dans sa jeunesse. Pauvre et sans espoir de secours étrangers, Henri voulut d'abord se faire instituteur. Peines inutiles, vaines démarches. Il cherche une place de commis, n'importe laquelle; tout ce qu'il demande, c'est un peu de pain. Cet humble désir n'est pas même exaucé et le jeune homme va frapper vainement à toutes les portes. C'est au milieu de ces angoisses de l'indigence, c'est en mangeant ce pain de la jeunesse si souvent trempé de larmes, que le romancier flamand fit ses débuts. On sait le reste.

Un autre romancier, un Français celui-là, passa à son tour par les tortures du froid et de la faim avant d'arriver à la fortune. J'ai nommé Paul Féval. Paul Féval, après avoir renoncé à la profession d'avocat qu'il avait exercée quelque temps, essaya de divers moyens de gagner sa vie, mais chacun d'eux ne le conduisait qu'à mourir de faim. Un jour, il entra chez lui l'âme brisée, l'esprit découragé, le corps fatigué par les plus pénibles privations. Il monta chancelant à la mansarde qu'il occupait, rue de la Cérisaie, aux environs de la Bastille. Le lendemain on ne le vit pas descendre. On craignait un suicide. Une personne charitable grimpe l'escalier, elle écoute à la porte et n'entend aucun bruit. Enfin, elle pénètre dans la misérable retraite et elle voit Féval

gisant, inanimé, un livre dans les mains. Ce livre était l'Imitation de Jésus-Christ, seul et dernier bien que le pauvre n'eût pas vendu. On court chercher un médecin, et le médecin déclare que le jeune homme se meurt d'inanition. Encore ici le reste se devine, puisque Paul Féval est encore en vie.

Voulez-vous encore un autre exemple de pénibles débuts ! M. Sardou n'a pas toujours été l'heureux dramaturge dont les pièces rapportent leur pesant d'or à chaque représentation. Son père était instituteur, et Victorien pour ne pas augmenter les charges de la famille, donnait des répétitions, répétitions de grec, de latin, de droit, de médecine. Il travaillait de plus pour les encyclopédies à raison d'un sou la ligne de vingt-quatre lettres. Le soir venu, le jeune homme, pour se reposer, s'enfermait dans sa chambrette, sous les toits, et rimait des vers qu'accompagnaient le miaulement des chats sous les gouttières et le bruit du vent dans les espaces.

Pour finir, donnons un échantillon de pauvreté ingénieuse. On sait que l'abbé Gorini était curé d'une pauvre paroisse où il recevait pour tout traitement une valeur de cent soixante piastres, pas davantage. On comprend que les besoins de tous les jours rognent fort ce pécune, si bien qu'à la fin il ne restait plus rien pour les livres. Or, l'abbé avait une soif d'étude que rien ne pouvait éteindre. Que faire ? Il n'est rien de plus touchant, dans la vie de Gorini, que son industrie à se procurer des livres. Par d'adroites informations, raconte Mgr Fèvre, il tâchait de découvrir, dans les bibliothèques privées, ceux qu'il désirait lire ou consulter. On les lui prêtait volontiers parce qu'il les lisait et savait les rendre. Dans ses visites chez un libraire de Bourg, il avait manifesté un si vif désir de pouvoir se procurer les ouvrages en vente, que le libraire connaissant sa pauvreté, lui permit de les lire en ne coupant qu'à demi les feuillets. Enfin il y avait à la bibliothèque de Bourg assez bon nombre de vieux in-

folio. Or, chaque semaine Gorini se rendait à sa ville natale, passait à la bibliothèque un jour ou deux, puis s'en revenait portant d'une main un paquet de bouquins liés avec des courroies, tenant de l'autre un sac où il avait placé huit ou dix autres volumes. Parfois, il lui arrivait de rencontrer sur le chemin une charrette rurale, et alors le savant, avec ses livres, prenait place à côté des sacs d'orge. Ce bonheur ne lui venait pas tous les jours. Le plus souvent, il fallait faire la route à pied, par des chemins détestables, et le nouveau Comestor y gagna une hernie. Le cœur s'émeut en pensant à ses choses.

Ajoutons que l'abbé Gorini, si habile à s'instruire, à trouver des matériaux pour ses savants ouvrages, ne sut cependant ou ne voulut jamais, comme on dit, *faire de l'argent*, et qu'il mourut sans laisser de quoi se faire enterrer. Heureusement, il ne fut pas réduit comme Vaugelas à ordonner qu'après sa mort on vendît son corps aux chirurgiens pour payer les créanciers.

XVIII

Le génie court les rues en sabots.

J. DE MAISTRE.

Pour compléter ce qui précède, il faut dire un mot de certaines naissances et conditions.

Eschyle était fils d'un pauvre maître d'école; Horace, d'un affranchi; Virgile, d'un ouvrier en poterie, suivant les uns, et suivant les autres, d'un domestique de muletier. Epictète, infirme, boiteux, indigent, ne fut délivré que bien tard de ses lieux d'esclave. Térence était esclave, Phèdre le fut aussi. Burns, le poète écossais, n'était qu'un modeste laboureur. Shakespeare commença par saigner des veaux chez son père; venu à Londres, il se vit

réduit à garder les chevaux à la porte des théâtres. Les parents de Cervantès n'étaient pas fortunés, et lui-même fut souvent emprisonné pour ses dettes. Le père de Franklin fabriquait de la chandelle et du savon. Celui de J.-B. Rousseau tirait le ligneul, et, disons-le en passant, c'est une honte indélébile pour le poète d'avoir rougi de l'obscurité de sa naissance. Jasmin, comme il l'a chanté lui-même, naquit d'une mère boiteuse et d'un père bossu, au recoin d'une vieille rue, dans une maison qui offrait asile à plus d'un rat. Il nous a dit aussi comment, devenu barbier, il *papillottait* les vers, tout en manipulant le rasoir et le peigne. Augustin Thierry avait pour père un simple artisan, chantre d'une des paroisses de Blois. Reboul était boulanger. Monseigneur Mermillod appartient à une famille pauvre. Mistral, le gracieux auteur de *Mireille*, n'est qu'un modeste laboureur de Provence. Le fameux Fourier, qui fit tant de tapage avec ses grandes théories sociales, demeura jusqu'à soixante ans commis aux écritures chez un négociant.

XIX

Il faut ruser pour avoir cette proie ;

Rusons donc.....

LaFontaine.

Les hommes de lettres ou ceux qui ont la prétention de le devenir, ont le génie inventif comme vous allez voir et quelques-uns sont passés maîtres en fait de tromperie.

Je ne parle pas de Louis Ulbach qui s'adressait à lui-même des lettres signées d'un soi-disant ouvrier et auxquelles il répondait dans son journal. De pareilles supercheres sont fort innocentes. Ce qui l'est moins peut-être, c'est ce qui va suivre.

L'obscurité dans laquelle vivait Cervantès nuisait beaucoup

au succès de son *Don Quichotte*. On se moquait du titre et personne n'en voulait lire d'avantage. Pour sortir de l'oubli, don Miguel s'avisa d'un expédient assez extraordinaire. Il fit un pamphlet de quelques pages qu'il intitula *el Buscapie*, l'énigme, dans lequel, tout en faisant l'éloge du nouveau roman, il insinuait avec adresse qu'on y trouverait de piquantes allusions à certains grands personnages, mais il se garda bien de donner la clef. La curiosité une fois excitée de cette manière, *Don Quichotte* fut lu avec avidité, chacun voulant à toute force trouver le mot de l'énigme. Il va s'en dire que personne n'y réussit, puisqu'on en est encore à deviner.

Pascal avait le titre d'historiographe du roi, et pour ne pas perdre sa pension, il annonçait de temps en temps, comme en voie de préparation, quelque grand ouvrage historique. A l'entendre, la publication ne devait pas tarder; on attendit donc, et longtemps. A sa mort on découvrit qu'il n'avait pas écrit plus de six pages d'histoire.

XIX

Montesquieu désirait remplacer à l'Académie française, en 1728, Louis de Sacy, mais le cardinal Fleury auquel on avait signalé des passages significatifs des *Lettres persanes*, publiées depuis peu, fit opposition à son élection. Prévenu à temps, Montesquieu fit faire une édition antidatée de son premier volume, où il supprima les passages les plus compromettants, en modifia d'autres, et il alla présenter cette édition au cardinal en se plaignant des libraires, qui falsifiaient son œuvre, disait-il. Le cardinal fut ou voulut paraître dupe de cette supercherie. Montesquieu fut élu, et s'empressa, comme on le devine, de rétablir les passages supprimés.

On connaît Chatterton, le héros d'une tragédie d'Alfred de Vigny. Eh bien, Chatterton a débuté dans les lettres par une ruse qu'il vaut la peine de mentionner. Il se fit d'abord connaître

par de prétendus fragments de poèmes anciens qu'il attribuait à un vieux poète nommé Noroley. Malheureusement, ce n'était pas assez pour lui de vendre les poèmes imprimés, il vendait aussi les manuscrits comme authentiques. A un hobereau, il passait, moyennant finances, bien entendu, un poème où il était question de ses ancêtres—à lui hobereau ; à un menuisier, il faisait prendre un chant qu'il attribuait à quelqu'un de ses aïeux. Par accident, son ambition ne sut pas se borner, et il envoya quelques-uns de ses faux à Horace Walpole. Cette fois c'est le trompeur qui fut trompé. Horace flaira du Chatterton en tout cela, mais il ne se fâcha pas et se contenta d'avertir le jeune escroc de se tenir tranquille.

On a beaucoup parlé depuis vingt-cinq ou trente ans de Hroswitha, cette religieuse allemande du dixième siècle, qui dans son convent, dit-on, occupait ses loisirs à la composition de pièces dramatiques imitées de Térence. M. Charles Magnin en 1845, donna la première traduction française de ce théâtre, et la fit précéder d'une magnifique introduction. Bruce Whyte dans son *Histoire des langues romanes* (t. I, p. 395, t. II p. 346) ; Cyprien Robert, dans l'*Université catholique* ; Villemain dans sa *Littérature au moyen-âge* ; Philarète Chasles, dans la *Revue des Deux-Mondes* ; Rosenwald dans la *Nouvelle biographie générale*, enfin nombre de littérateurs écrivirent de remarquables articles et nul ne se permit le moindre doute sur l'authenticité des écrits attribués à la religieuse de Gandersheim. Tout à coup se présente en 1847, un érudit autrichien, J. Aschbach, qui contredit toutes les affirmations jusque là en vigueur. Dans un in-octavo publié à Vienne sous le titre de *Hroswitha*, et dans les procès-verbaux des séances de la classe de philosophie et d'histoire de l'Académie de Vienne, il prouva que toutes les poésies publiées sous le nom de Hroswitha avaient été forgées par Conrad Celtes et par divers membres de la *Société Rhénane* fondée en 1491 ; que la légende de *Saint-Gungolf*, le drame *Sapientia*, et les comédies *Abraham* et *Calphurnius* appartiennent au dit Celtes ; que les comédies

Gallicanus, *Dulcidius* et *Callimachus*, reviennent à Reuchlin ; que le surplus a pour auteurs Hartman d'Eslingen, J. Tunsel de Silberberg, Judæus Stirlinus, Théodore Ulsenius et Janus Tolophus de Ratisbonne.

Lecteur, si vous avez sous main les *Questions d'histoire littéraire*, veuillez donc faire une correction à la page 247.

Veuillez donc aussi, aux pages 355 et 410 du même livre et peut-être aussi ailleurs, substituer au nom de madame de Créquy que vous y trouvez, celui de M. le comte de Courchamps. Il n'est rien resté de madame de Créquy, d'abord parce qu'elle avait ordonné dans son testament de brûler ses "lettres, extraits de livres et petites réflexions, etc.," et ensuite parce que tout cela en effet a été brûlé par l'un de ses exécuteurs testamentaires, M. Percheron. De plus, ce M. Percheron déclare qu'il n'a donné connaissance de ces manuscrits, ni à la famille de madame de Créquy, ni à qui que ce soit, ce que, ajoute-t-il, j'affirme sur l'honneur. L'auteur, le seul auteur des *Souvenirs*, est M. Cousin, comte de Courchamps, et il n'y a pas dans ses dix volumes un seul mot de la marquise.

Longtemps avant M. Cousin, le marquis de Surville avait essayé d'une supercherie analogue. Il n'est pas donné à tout le monde de réussir du premier coup dans les lettres, et le marquis le comprit dès ses débuts. Seulement, comme il ambitionnait un peu de gloriole, il imagina de publier dans le vieux style des poésies qu'il attribuait à une sienne arrière-bisaïeule du quinzième siècle. Le malheur fut que la bisaïeule se montrait beaucoup plus savante que son temps, qu'elle parlait des satellites de Saturne avant même leur découverte, et ainsi de suite. Les confidants du marquis eurent beau défendre leur homme, prétexter des retouches qu'ils avouaient maladroitement, rien n'y fit comme bien on pense.

De nos jours, Prosper Mérimée a été plus heureux, et il faut avouer que ses ruses étaient aussi plus ingénieuses. Quand il parut, la sève romantique, comme chacun le sait, commençait à bouillonner. On goûtait fort les littératures étrangères, les ballades écossaises et les romanceros espagnols. Mérimée se rangea du côté de la vogue. Dans une première publication, il attribuait à un personnage de pure fantaisie, Clara Gazul—une bohémienne née en Espagne sous un oranger, sur le bord d'une grande route—des comédies qu'il avait composées lui-même. Le jeune écrivain fit précéder ses pièces d'une notice biographique très détaillée sur cette célèbre comédienne de son invention, et signa le tout, œuvre et préface, du nom de Joseph l'Estrange. Ce n'est pas tout. Pour rendre complète la supercherie, un ami du *traducteur* avait dessiné le portrait de Clara *d'après nature*. Tout le monde fut victime de cette mystification, excepté de Jouy. Les raffinés poussèrent la confiance jusqu'à distinguer à travers la traduction les nuances des patois andalou, castillan et aragonais.

A propos de traduction, ou hors de propos, peu importe, je vous présente Sir John Hill, littérateur anglais d'un certain nom, du moins en son temps. Un jour donc, Sir John contracte l'obligation de traduire un livre hollandais, moyennant la somme de cinquante guinées. Le marché conclu, il se souvient tout à coup qu'il ne sait pas un traître mot de cette langue. Le voilà qui cherche une traduction toute faite, mais peine inutile. Que faire ? Il lui est impossible de manquer à ses engagements, et si l'on a vent de l'affaire on se moquera de lui ! Par bonheur il trouve un beau matin un littérateur avec qui il s'arrange confidentiellement, et qui promet de traduire pour vingt-cinq guinées. Or, notez-le bien, ce littérateur ne savait pas lui non plus un seul mot de hollandais, et force lui fut de chercher comme Hill un homme qui le tirât d'embarras. Enfin, après bien des recherches, il mit la main sur un pauvre diable, qui, lui, savait la langue et qui consentit à faire la traduction pour douze guinées.

XX

Me, me, adsum qui feci !

VIRGILE

C'est moi qui ai fait cela !

Buffon abandonné à lui-même, eût été un romancier, un grand romancier si l'on veut, mais non pas un savant. Il eut l'art de trouver des collaborateurs, de découvrir en chacun ce qu'il était susceptible de donner, et de lui faire produire tout ce qu'il pouvait produire. Prenez garde de lui attribuer tel ou tel chapitre, telle ou telle page, docte, savante et savantifiante, car vous entendriez Daubenton, Guéneau de Montbelliard, l'abbé Bexon, Dombey, Michaux, le médecin Arthur et les autres vous crier tour à tour : C'est moi, moi, vous dis-je, qui ai fait cela !

Raynal vous présente ses quatre gros in-octavo, soit son *Histoire philosophique des deux Indes*, et Diderot est là qui en réclame le tiers comme sien, et cinq ou six autres littérateurs le tiers comme leur.

Frédéric II, roi de Prusse, nous lègue avant de trépasser ses *Dernières pensées*, écrites de sa main, et quand il est mort, maître Samuel Constant de Rebecque vient chuchoter à l'oreille des gens : Ce n'est pas lui, c'est moi qui ai fait cela.

Un éditeur vous vend les œuvres de Mirabeau et il a oublié de mettre en notes que les *Lettres* du comte à ses commettants appartiennent à du Roveray ; l'*Adresse* aux mêmes commettants à Salaville, ainsi que la *Théorie de la royauté* ; l'*Histoire de*

l'Etat de Liège à Germain Léonard ; le *Partage de la Pologne* à Gérard de Rayneval ; la *Monarchie prussienne* (8 vols in-8°) à Mauvillon et Ch. Laveaux ; les discours sur la *Constitution civile du clergé* et sur l'*Egalité des partages*, à l'abbé Lamourette et à Reybas.

De même on vous trompe quand on vous donne pour du Grimm certaine *Correspondance littéraire*. Tout cela est de Diderot, de madame d'Épinay et de leurs faiseurs.

Il y a un joli roman intitulé *Valérie* que madame de Krüdner a cru devoir signer. Ce n'est qu'un contre-seing. La vraie signature est indéchiffrable, mais les armes qui l'accompagnent indiquent assez la noble maison de Montmorency.

Signer n'est pas une affaire, et cela vous bâtit une renommée à peu de frais. Du moins c'est ce que pensait Dulaure quand il mettait son nom à l'*Histoire de Paris* (4-in 4°) de M. T. Dinocourt, ou encore à l'*Histoire de la Révolution française* de MM. Flotard, L'Héritier et de Montrol.

M. de Jouy ne se gênait pas davantage. Des quatorze volumes de l'*Hermite en Province* un seul chapitre lui appartient : c'est la *Conclusion*. Son *Hermite en Suisse* est d'Alexandre Martin, et son *Hermite en Italie* de Villemarest. De même l'auteur de la *Morale appliquée à la politique* n'est autre qu'Antoine Année, et l'auteur de *Cécile*, Philarète Chasles. Enfin qui dira le nombre de pages écrites par M. Merle pour l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, et *Guillaume le Franc-Parleur* ? De Jouy, comme bien on pense, ne réussit pas à tromper tout le monde. On l'accusa, on le convainquit de fraude, et chose incroyable, telle fut son audace, qu'en pleine défaite littéraire, il osa publier en vingt-sept volumes in-8o ce qu'il appelait ses *Œuvres complètes*.

Le dossier de M. de Genoude n'est pas aussi bien garni, mais encore est-il qu'on y trouve une bonne pièce à conviction contre lui. Ainsi de Genoude n'a traduit que les prophéties d'Isaïe, Job, les psaumes et les petits prophètes, et il se garde bien de nous faire cet aveu quand il nous présente sa traduction de la Bible.

Mais qu'est-ce que M. de Genoude et même M. de Jouy en comparaison d'Alexandre Dumas père ? Dire que celui-là tenait boutique de littérature, c'est répéter ce que tout le monde sait ; répétons quand même, et comme il faut de quelque manière appuyer nos dires, nommons les principaux collaborateurs du fécond dramaturge et romancier. D'abord à la tête de l'escouade saluons M. Auguste Maquet qui a revendiqué au moins pour moitié la propriété des produits les plus achalandés de la compagnie. Après lui viennent à la file, et la file est passablement longue, MM. Anicet Bourgeois, Théaulon, Jaime, Fr. de Courcy, Gérard la Brunie, Théodore Nezel, Cordellier Delanoue, Charles Lafont, A. de Ribbing, Léon Lhérie, Eugène Bourgeois, Eugène Philippe, Emile Souvestre, Félix Boudin, Goubaux, Durrien, Gaillardet, Hostein, Paul Meurice, Fiorentino, Hippolyte Auger, Couailbac, Dazats, Arnould, Fournier, Mallefille, Alexandre Dumas fils, etc.

En vérité, si chacun de ces messieurs venait réclamer son bien dans le bagage de Dumas, que resterait-il pour sa part ?

XXI

Mon cher, ne vous gênez pas.

BÉRANGER.

Passé encore que l'on se fasse aider, mais que l'on copie sans vergogne, je veux dire sans guillemets, voilà qui est trop fort. Et

pourtant c'est ce qui s'est pratiqué de temps immémorial. Le plagiat est le mal des littérateurs ; c'est, s'il y en a un, le mal nécessaire. Il a commencé au moins avec Homère, et nul ne sait quand il finira.

Oui, Homère, Hésiode, Sophocle, Euripide, Ménandre, Platon, Hérodote, Eschine, Démosthènes, Isocrate, Aristophane et cent autres chez les Grecs, ont plus ou moins emprunté, soit à leurs contemporains, soit à leurs devanciers. Déjà même, en ce temps-là, on volait des livres entiers. Un nommé Eugamon mettait son nom à un livre de musée, et un certain Pisander Camireus en faisait autant pour un autre ouvrage.

Clément d'Alexandrie a là-dessus des chapitres intéressants auxquels nous renvoyons le lecteur. (*Patrologie grecque* de l'abbé Migne, t. IX, surtout col. 1364, 1367, 1369.) Je veux croire cependant que les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine, à part quelques rapines légères, se sont bornés à l'imitation, et de ceci il ne faut pas leur faire un reproche. Tout génie, si grand qu'il soit, a besoin de s'inspirer quelque part, et lui refuser ce droit serait à peu près comme si l'on voulait que tout homme qui professe un art ou une science en eût deviné graduellement les principes de lui-même, par sa propre intuition : ce qui est déraisonnable.

Aussi n'est-ce pas contre l'imitation maintenue dans les justes limites que tout à l'heure nous fulminions l'anathème. Au fond, n'était-ce pas bien de l'honneur, par exemple, au pauvre Ennius qu'un Virgile daignât prendre la peine de polir, d'enchâsser et de faire étinceler aux yeux du monde les bijoux bruts enfouis dans sa mine ? Où seraient le *Cid* de Corneille, l'*Athalie* de Racine, le *Faust* de Goethe, si l'imitation était chose prohibée ? Ririez-vous d'aussi bon cœur, si Molière, dans les *Fourberies de Scapin*, eût supprimé la scène de la galère, sous prétexte que Cyrano de

Bergerac en avait fait une semblable dans son *Pédant joué*? Et Shakespeare est-il moins grand, moins vraiment théâtral, depuis la fameuse découverte de Malone, c'est-à-dire depuis qu'on lui accorde en propre dix-neuf cents vers seulement sur six mille quarante-trois?

Non, ne soyons pas trop sévères pour ce que l'on appelle les génies, et laissons leur comme à tout le monde le droit de ne rien inventer : c'est un droit qu'on achète en entrant dans la vie. Admettons que le style et le caractère sont au bout du compte les seules choses qui constituent le grand artiste, n'importe qui pouvant trouver un incident ou une idée politique, mais bien peu de gens étant en état de la réaliser et de la rendre de façon à se faire comprendre des autres.

Toutefois si nous sommes tenus à l'indulgence envers les imitateurs, nous n'en devons pas aux voleurs et plagiaires. Musset a dit que

Le dernier des hommes est celui qui cheville.

C'est *vole* ou *plagie* qu'il aurait fallu mettre. Mais ne nous emportons pas, et froidement, voyons à l'œuvre quelques-uns de nos contemporains. Pour les siècles passés, nous n'y touchons pas. A quoi servirait? L'homme n'a-t-il pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui?

Eh bien donc, nous parlions tout à l'heure de Dumas et vous nous laisserez finir ce que nous avons à dire sur son compte. Comment Dumas s'y prenait-il pour composer un drame par exemple? Il tâchait d'abord de trouver une fable curieuse, rapide, intéressante, et il la distribuait en compartiments. Puis il feuilletait, selon le besoin, les romans ou théâtres étrangers, cherchait des situations analogues, les découpait, les enchâs-

sait, remplissait les lacunes et tout était dit. De tout un drame, Dumas père faisait donc la charpente, quand il la faisait, c'est-à-dire quand il ne la trouvait pas toute faite ou ébauchée dans un livre ou dans la poche de ses amis. Pour les idées, les passions, le style, il cherchait, et il prenait. Si nous pouvions compter sur votre patience nous vous citerions les principaux écrivains que M. Dumas a mis ainsi à contribution. Il va sans dire que nous ne parlons pas de ses collaborateurs attitrés, officiels. Ceux-là, nous les avons nommés il n'y a qu'un moment. En voici d'autres, collaborateurs d'occasion ceux-là, et tout à fait à leur insu pour la plupart. Anquetil, Boccace, Chartier, moine de Saint-Denis, Chateaubriand, Fenimore Cooper, Dangeau, Alexandre Duval, Pierre de l'Etoile, Goethe, Grisier, Hoffman, Hostein, Victor Hugo, Jules Janin, Marivaux, Marsollier, Mazères et Empis, Prosper Mérimée, Pascal, Racine, Saint-Simon, Schiller, W. Scott, Tallemant des Réaux, Augustin Thierry, Vanderburch, Lope de Véga, et une vingtaine d'autres entremêlés à ceux-ci.

Un respectable confrère de Dumas, Eugène Scribe, lisait beaucoup lui aussi et découpait encore davantage.

Lamartine, le grand Lamartine, dont la plume était pourtant si facile et si exercée, n'est pas ici à l'abri de tout reproche. Pour son *Histoire de la Restauration*, il s'empara tout bonnement d'un ouvrage analogue de Lubis, et sans se donner la peine de transcrire, il marqua simplement d'un trait de plume les passages qu'il avait à emprunter. "J'ai entre les mains, dit Sainte-Beuve, cet exemplaire de M. Lubis, avec les passages indiqués, et le mot *fin* ou *finir là* écrit de la main du rapide historien."

Sainte-Beuve lui-même ne copiait pas, je veux bien le croire, mais je me demande pourquoi une bibliothèque si bien garnie, si l'on ne doit pas s'en servir. Notez que sur le seizième siècle seulement, il y avait là-dedans pour douze mille francs d'ouvrages. A sa mort, le tout fut vendu au rabais quarante mille francs.

Monseigneur Dupanloup ne copiait pas lui non plus, j'espère ; mais encore ici je m'explique mal pourquoi ces centaines de cases qui couvrent les murs de son cabinet de travail, et dans lesquelles j'aperçois tant de bouts de papier.

On a dit beaucoup de bien d'Arsène Houssaye et de son *Histoire de la peinture flamande*. Il faudrait avertir cependant que ses planches sont celles de la *Galerie* des peintres flamands, hollandais et allemands de Lebrun, et que son texte est emprunté partie à la *Vie des peintres* de Decamps, et partie à un ouvrage semblable d'Alfred Michiels.

Quand M. Cousin donnait comme sienne une traduction des Œuvres de Platon il faussait bien un peu la vérité, puisqu'il n'avait fait que revoir et retoucher des traductions déjà faites.

Le fameux Edmond About, mort si tristement il y a quelques mois, s'était d'abord fait connaître par un plagiat. Le roman de *Tolla* n'était pas autre chose en effet qu'une traduction de l'italien. Pris en flagrant délit, il n'eut garde de se démonter pour si peu, et il dit un jour à M. de Pontmartin qui lui témoignait de la commisération : " Laissez donc, cela me fait une réclame."

Il avait raison, et bon nombre de lettrés n'ont fait parler d'eux que pour avoir agi comme lui. Qui est-ce qui connaîtrait aujourd'hui le baron de Reiffenberg s'il n'avait pris à M. Ernst une *Histoire du Limbourg*, au P. Stephani, un travail sur les *Comtes de Duras*, à Edmond de Buscher, des études sur les *Loges de Raphaël*, à celui-ci ses vers, à celui-là sa prose?—Personne assurément, quoique M. le baron ait été en son temps le mortel le plus décoré de la Belgique ; conservateur en chef de la bibliothèque royale de Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences, des belles-lettres et des beaux-arts de Belgique, de l'Institut de France, de l'Académie royale de Turin, des sociétés

des antiquaires de Londres, de France, de Normandie et de Morinie, l'un des vingt-neuf de la société des bibliophiles français, de celle des bibliophiles du Hainaut, de la société de l'Histoire de France, de l'Institut historique, des académies de Rouen et de Lyon, de la société de statistique universelle, des sociétés asiatique, polytechnique et philotechnique de Paris, de la société historique grand'ducale de Fribourg, de la société grand'ducale d'Iéna, de celles de Batavia et de Rhode-Island, de la société maritime d'Angleterre, des sociétés académiques de Leyde, Utrecht, Toulon, Evreux, Douai, Boulogne-sur-mer, Cambrai, Valenciennes, Anvers, Liège, Gand, Bruxelles, etc., etc.

Il y a une édition des classiques anciens qui porte le nom de Panckoucke, et dans cette édition une traduction, la *Germanie* de Tacite, que le même Panckoucke a signée. Or vous allez voir ce que vaut cette signature. Ce détail fera connaître l'homme dont la vanité était proverbiale, et qui rêvait entre autres choses la pose d'un chemin de fer aux abords de sa maison. La traduction de la *Germanie* est l'œuvre d'un M. Miger. Mais Miger était pauvre, et il avait un pressant besoin d'argent. Après avoir frappé à la porte de bien des éditeurs, il vint donc trouver Panckoucke. La question d'acquisition du manuscrit fut débattue à peu près comme il suit : Vous avez besoin de 2,400 francs, je ne puis vous offrir que 1,200 de votre manuscrit. Un moyen pourtant pourrait me permettre de vous être utile : il ne me convient guère d'insérer dans ma traduction de Tacite une partie qui devra porter votre nom ; si vous consentiez à l'omission de votre nom, et de plus, si vous me promettiez de garder le secret sur toute cette affaire, j'arriverais à la somme dont vous avez besoin.—Miger devait être dépossédé s'il ne payait prochainement les 2,400 francs. Le marché fut conclu et Miger, en honnête homme, garda le secret. Mais l'histoire, elle, ne l'a pas gardée, et voilà comment on sait aujourd'hui que Panckoucke n'a été qu'un brocanteur.

Encore trois noms, trois noms illustres malheureusement, et j'aurai fini ce maussade chapitre.

Vous ne vous attendiez pas à trouver ici Victor Hugo ; pourtant c'est bien lui que la *Revue Critique* du 4 avril 1874 a accusé de plagiat, tout comme s'il se fut agi du premier venu. Elle a prouvé, mathématiquement prouvé que le prétendu patois breton que Victor Hugo place sur les lèvres de ses héros dans *quatre-vingt treize*, a été servilement emprunté par lui à un *Glossaire du patois guernésiais* qu'il n'a pas même cité.

Qui donc échappera à l'œil pénétrant des chercheurs et des inquisiteurs littéraires si M. Hugo n'y échappe pas lui-même ?

Ce ne sera certes pas M. Frs Coppée, *vestra vènià dicane*. On a accusé en effet M. Coppée d'avoir copié dans son premier succès, le *Passant*, une scène du *Gui de Chêne* de M. Alexandre Ducros, poète nîmois. M. Coppée n'a pas assez répondu à cette accusation en disant que M. Ducros avait lui-même volé cette scène à un petit conte d'Hégésippe Moreau.

Ce ne sera pas non plus Jules Janin. Aussi bien monsieur Jules ne cache pas assez son jeu et ne se gêne pas assez. Parmi ses *Contes fantastiques*, il insère un beau jour une anecdote intitulée *Rosette*. Tout le monde admire la vérité des couleurs qui règne dans ce petit tableau de mœurs, le papillotage du style tout musqué, tout parfumé d'ambre. "Comme c'est boudoir, dit-on partout, comme c'est dix-huitième siècle !" Et voilà qu'à l'heure du triomphe nos inquisiteurs arrivent à vous, criant à tout venant : "C'est trop dix-huitième siècle, messieurs, car cela est pris *mot pour mot*, dans un petit roman publié vers 1750 sous le titre de *Thémidore*. Niez si vous le pouvez !"

Tout ceci nous rappelle un trait assez piquant par lequel nous terminerons. Un ministre protestant prêchait. Il avait à peine prononcé sa troisième phrase qu'un vieillard se lève dans l'auditoire et dit d'un ton assez haut pour être entendu : " Ceci, c'est de Sherlock." Le prédicateur un peu décontenancé se ravise cependant et continue. Il n'a pas dit vingt-cinq paroles que le vieillard s'écrie de nouveau : " ceci, c'est de Tillotson." Embarras dans la chaire. Que voulez-vous cependant ? il faut bien poursuivre. Le ministre poursuit donc et le voilà même lancé dans un beau mouvement oratoire, quand le malheureux vieillard se lève encore une fois et dit : " Ça, c'est de Blais." Le prédicateur n'y tient plus, il se penche sur le bord de la chaire, et s'exclame, avec une indignation chauffée à plusieurs atmosphères : " Vous taisez-vous enfin, impertinent et faudra-t-il qu'on vous fasse mettre à la porte ? " Le vieux a gardé tout son sang froid, lui, et levant son œil narquois sur le ministre, il lui dit avec un sourire et une assurance perpendiculaires : " Ah ! ça, par exemple, c'est bien de vous ! "

XXII.

Rien de nouveau sous le soleil.

Comme corollaire au chapitre précédent, il faut rappeler le vieux *Nil sub sole novi*, et l'illustrer de quelques preuves. Rassurez-vous, ce ne sera pas long. Dites ce que vous voudrez : cent autres ont dit la même chose avant vous.

La Fontaine est bien sûr d'avoir trouvé ce vers :

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Et on lui remet en mémoire qu'un vieil écrivain de son pays

avait dit déjà : " Ce n'est tout l'avantage de courir bien tost, mais bien de courir de bonne heure."

De même vous trouvez dans *Philémon et Baucis* :

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Et un siècle anparavant Voiture a dit exactement la même chose, et avant Voiture, Montaigne, et avant Montaigne le vieux poète Epicharme.

Vous rencontrez dans *Polyceute* un vers que vite vous insérez au cahier de notes, tant il est beau :

Et comme elle a l'éclat du verre, bien c'est exemple,
Elle en a la fragilité.

XXX

Mais il faudrait avant de l'attribuer à Corneille songer à Godeau qui avait dit cela aussi dans son ode à Louis XIII, songer de plus à Publius Syrus qui écrivait dans ses *Mimes* :

Fortuna vitria est ; tum cum splendit, frangitur.

La fortune est de verre ; plus elle brille, plus elle est fragile.

Voici qui est bien de Delille, ou du moins Delille le pense :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

Delille se trompe. Il y a beau jour que Théophile de Viau a dit, dans sa tragédie de *Pyrame* :

On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre.

Et ainsi de suite. Tant y a qu'on ne saurait plus rien faire de neuf et "qu'il n'y a de nouveau que ce qui est oublié."

Ainsi, comme dernier exemple voyez les romantiques français de la première moitié de notre siècle. Ils sont fatigués du vieux, et ils veulent essayer d'autres choses. Ils essayent d'abord de l'enjambement, et voilà qu'on leur oppose ces vers d'une tragédie de Garnier :

Accordates-vous donc ce qu'il vous demanda ?

Je l'accordai, mon fils à ta recommandation, sois donc en paix.

Désaugiers se permet ce qui suit dans son histoire d'un fiacre :

Je vais vous faire ici ma gé-
Néalogie entière :
De quatorze ans je suis âgé,
etc., etc.

Or, on trouve mieux dans une romance beaucoup plus vieille :

Que ne suis-je l'heureux camphre
Dans ton palais prisonnier !
Oh ! je tressaillerais quand fre-
Donnerait ton doux gosier !

Le même Désaugiers goûtait fort ce sien petit couplet :

Je voudrais une femme qui
Veillât aux soins de mon ménage,
Gouvernât ma maison sans y
Causer le plus léger dommage.

Qu'est-ce que cela pourtant à côté de ces deux vers tirés d'un vieux récit dramatique :

Nous ne passâmes point par la fenêtre. Car
La porte était ouverte et nous passâmes par !

Bref, les romantiques crurent toucher à l'originalité en commentant des vers de treize ou quatorze syllabes. Ils n'imaginaient pas sans doute qu'on pût leur opposer l'un de leurs prédécesseurs en bonne poésie, un distique tel que le suivant :

La nature envers vous, moins mère que marâtre,
Vous a fait don d'un caractère extraordinairement opiniâtre.

XXIII

Comment vous nommez-vous ?

RACINE.

Nous nous faisons peut-être illusion, mais il nous semble que l'usage du pseudonyme est aussi ancien que celui du plagiat.

Vous savez le grec sans doute, et parce que vous savez le grec, ne vous semble-t-il pas en effet que la plupart des noms grecs ne sont que des noms de plume ? Comment expliquer autrement l'analogie qui existe entre la signification de ces noms, et le caractère, le génie, la manière, l'état, la vie, les écrits des hommes qui les ont portés ?

Voici un des plus vieux poètes de la Grèce, Eumolpe. Vous recourez à Lancelot, et il vous traduit Eumolpe par *chant suave, doux chanteur*, etc., et dès lors vous vous imaginez, ce qui est très raisonnable, que le poète a pris ce nom parce qu'il était en même temps musicien, comme du reste tous les poètes de son époque.

Vous passez à Musée, et sans chercher, vous voyez de suite qu'il faut être chéri des muses pour porter un pareil nom. Alcée est pour vous synonyme de force, de valeur militaire, et vous vous souvenez qu'un poète de ce nom a chanté les combats avec beaucoup de vigueur et d'éclat.

Vous ne pouvez songer à Sophocle sans éveiller chez vous l'idée d'un homme sage, d'un auteur dramatique dont l'influence a été de toutes la plus salutaire en même temps que la plus puissante sur l'esprit des spectateurs.

De même il vous suffit d'entendre les noms d'Eschyle et d'Euripide et vous en savez aussi long sur leur genre et leur manière, que si vous les aviez lus. L'un, dites-vous, a dû mettre en scène la force, la valeur, l'héroïsme ; l'autre les passions, ces terribles agitations du cœur humain, comparables par leur perpétuité et leur violence aux flots tourmentés de l'Europe.

S'il en va de la sorte pour les tragiques, comment s'appellera le roi des comiques, sinon Aristophane ?

Un quidam lit Hérodote et dès les premiers chapitres il se sent pris d'admiration pour les héros qu'il voit en scène. Pouvait-il en être autrement ?

On vous parle d'un orateur passionné pour les intérêts de la

Grèce, toujours prêt à défendre ses concitoyens contre les empiètements de Philippe le Macédonien, et vous vous dites : cet homme devait s'appeler Démosthènes. On vous dit qu'Eschine, son rival, était fils d'une misérable sorcière, que la bassesse de son origine lui était reprochée comme une ignominie, et vous aviez déjà deviné tout cela rien qu'à entendre prononcer ce singulier nom.

De plus, sans même recourir à l'histoire, à l'aide de Lancelot uniquement, vous jugez qu'Isocrate et Isée ont pu se mesurer avantageusement avec les meilleurs orateurs de leur temps ; que Hypéride a été la force et la lumière de ses concitoyens ; que Démade devait charmer et enchanter ses auditeurs ; que Démarque, dans sa lutte contre le gouvernement démocratique, a dû faire face à bien des tempêtes, et l'histoire confirme vos jugements.

Aristote, pensez-vous encore, devait s'estimer le maître des philosophes, puisqu'il osait prendre sur ses épaules le poids d'un pareil nom ; Thalès devait être brillant de toute manière, comme le fut plus tard Lucien, par exemple ; Théophraste sans nul doute parlait comme un dieu de l'Olympe ; Démocrite devait passer son temps à juger les autres et à se moquer ; Epictète a dû être *esclave* ou la chose de quelqu'un avant de devenir philosophe ; Plutarque enfin, cela vous paraît clair, a dû être gouverneur quelque part, et chargé comme tel de présider au trésor public.

Il peut n'y avoir en tout ceci que des conjectures et nous serions fort en peine de nommer un écrivain qui nous offrit en cette matière le secours de son autorité. Et de ce que nous venons de dire le lecteur prendra donc ce qu'il voudra. Mais on n'est pas libre toutefois de contester l'influence de la signature, le prestige qu'elle exerce parfois, l'illusion extraordinaire qu'elle produit.

Tenez, croyez-vous que si de la Borgne n'eût converti son nom en celui de Strabo, de Charpentier en celui de Fabricius, Disnemandi en celui de Dorat, (1) Hertz Schwartz en celui de Melanchton, et de nos jours, de Valblette, Eugène Mouton, Marie Renard en ceux de Roselly de Lorgues, Mérinos et Marie Jenna, croyez-vous, dis-je, que tous ces littérateurs eussent obtenu le succès dont ils ont joui ?

Je poursuis. En toute franchise Alphonse de Lamartine ne sonne-t-il pas mieux à l'oreille que Alphonse Prat. D'Acheri mieux que R. P. Cahier, Eugène de Mirecourt mieux que Ch.-Jean-Baptiste Jacquot, le sieur de Balzac mieux que Jean-Louis Guez, Anc-Onyme, Onissime mieux que Collé, Voltaire enfin mieux que Arouet.

A propos, il n'y a pas, et il n'y a pas eu d'homme en ce monde qui ait fait un plus fréquent usage de pseudonyme que Voltaire. Nous avons pris la peine de compter les noms, les qualifications sous lesquels ce gentil sire s'est tour à tour déguisé et nous sommes arrivés au chiffre de cent trente-sept ? Citons pour les A seulement : F. Abouzit, Jacques Aimon, le docteur Akakia, le rabbin Akib, Irénée Alethès, Ivan Aléthof, l'humble évêque d'Alétopolés, Alexis, archevêque de Novogorod, Amabed, des Amateurs, l'Archevêque de Cantorbery, l'abbé d'Arty, plusieurs aumoniers, l'auteur du Compère Mathieu, le sieur Aveline, George Avenger.

A propos encore, on croit généralement que Voltaire est un vrai nom propre, le nom d'un petit bien de famille qui appartenait à la mère de l'auteur de la *Henriade*. C'est une erreur. Le fait est, ainsi que l'a fait remarquer l'auteur des *Critical Essays by an octogenerian* (Cork, 1851) que le mot Voltaire est l'anogramme d'Arouet l. j. (le jeune).

(1) Disnemandi, en patois breton, veut dire *qui ne mange qu'une fois le jour*.

1 2 3 4 5 6 7 8 4 3 7 6 1 8 2 5
 A R O U E T, l. j. V (n) O L T A I (j) R E.

Cet anogramme en a fait découvrir un autre et l'auteur de la découverte, M. Montaland-Bougleux, a cru devoir en donner communication à la société des sciences morales de Seine et Oise, le 23 avril 1847.

1 2 3 4 5 6 7 8

V O L T A I R E

1 5 3 8 4 7 2 6

V A L E T - R O I.

Quelques noms encore et j'aurai fini. Au lieu de Caballero, dites toujours sans crainte de vous tromper Cecilia Boehl de Arron ; au lieu de Cham, dites Amédée de Noé ; au lieu de vicomte de Launay, Mme Emile de Girardin ; au lieu de Currer Bell, Charlotte Bronté ; au lieu de César Ducoudray, A. de Saint-Priest ; au lieu de Timon, Cormenin ; au lieu de Mlle Aïssé, Madame Guénard, baronne Brossin de Méré ; au lieu de Jean Landier, Madame Ernest Hello ; au lieu de Raoul de Navery, Madame Marie David ; au lieu de Bernadille, Victor Fournel. Et si l'on vous demande qui jadis signait Cotonnet, répondez que c'était Alfred de Musset ; qui signait Ego, dites que c'était Charles Triarte ; qui se cachait sous le nom de lord R'Avone, affirmez imperturbablement que c'était Honoré de Balzac. Enfin si l'un veut savoir pourquoi Washington Irving s'appelait Geoffrey Crayon, — Charles Lamb, Elia, — Jules Janin, Eraste, — Paul Féval, Jean Diable, — répondez modestement, que vous n'en savez rien.

XXIV

Quousque eadem.

Jusqu'à quand la même chose ?

Jusqu'à la troisième ou quatrième page après celle-ci. Il vous tarde de voir la fin de toutes ces bagatelles et il ne nous tarde pas moins à nous de finir.

Seulement, voilà bien ici et là quelques épis qui sont tombés de nos gerbes sur la route, et ce nous serait vraiment un regret de les laisser se perdre sans retour.

Recommençons donc à glaner, au risque de ne pas trouver de quoi emplir la main, et de n'avoir rien d'acceptable à vous offrir.

D'abord je relève d'un coup trois ou quatre épis, je veux dire trois ou quatre bévues de M. Janin. M. Janin fait assister aux croisades Charlemagne et ses hauts barons ; accuse Louis XI d'avoir persécuté Abeylard ; et aussi fort en géographie qu'en histoire, il fait de Smyrne une île, de Rodez la capitale de l'Auvergne, du Rhône un fleuve qui traverse Marseille.

Il n'y a eu là, je veux le croire, que distraction, et en tout cas un peu d'ignorance vaut mieux que trop de naïveté. Car ils étaient naïfs ces messieurs de l'antiquité, Socrate, Aristote, Ovide, Propertius et consorts, eux tous qui regardaient l'éternité non seulement comme sacré mais comme un dieu.

V. Hugo ne l'était pas moins dans un autre genre, quand

rappelant l'œuvre du Christ sur la terre (dans son discours du 30 mai 1878, sur le *Centenaire* de Voltaire), il présente Arouet comme le véritable continuateur de l'œuvre évangélique.

Je ne sais pourquoi je me rappelle ici qu'en hébreu le même mot exprime à la fois intelligence et folie. Je ne sais non plus pourquoi il faut ici qu'on se souvienne du mot d'Aristote : " Il n'y a pas un grand esprit qui ne soit sans un grain de folie." Cette parole terrible, vous sentirez comme elle est vraie surtout quand vous examinerez les œuvres de nos grands talents contemporains, mis au service d'une mauvaise littérature. Vous trouverez mêlé à des facultés puissantes ce grain de folie dont parle le philosophe et grossissant à mesure qu'on avance en âge, comme ces verrues qui sont une grâce sur les jeunes visages et une difformité sur les vieilles figures. Evidemment chez M. Eugène Sue, à certains moments; chez M. de Balzac presque toujours, chez le Victor Hugo non-seulement du *Centenaire* mais des *Contemplations* et de la *Légende des siècles*, chez Michelet, le Michelet de l'*Amour* en particulier, cette épidémie morale existe, et il ne faut pas un coup d'œil bien pénétrant pour le constater.

Mais passons. Aussi bien tout ceci n'est qu'un pot-pourri.

Prudhon proclamait un jour Béranger le plus grand poète du dix-neuvième siècle, et le lendemain s'écriait : " Aucune qualité ne le distingue, si ce n'est peut-être la fatigue et l'obscurité fréquente de ses vers." Il faut supposer que le lendemain il n'était pas de bonne humeur. C'est ce qui arrivait fort souvent à Voltaire comme nous l'avons vu, mais ici il y a des circonstances atténuantes. Depuis sa naissance la constitution de Voltaire était dévolue aux vers intestinaux, c'est-à-dire à tous ces agacements et à ces mille piqûres qui font du laboratoire de la digestion un enfer.

A propos de circonstances atténuantes, il faut dire un mot ici des soupers au saucisson de Sainte-Beuve. Un de nos écrivains canadiens en a parlé, des écrivains français en ont parlé, tout le monde en a parlé, et avec indignation. C'est fort bien et nous nous indignons comme tout le monde. Mais il ne faudrait pas exagérer, l'exagération étant un mensonge—le mensonge des honnêtes gens, dit-on. Moins impie que Musset qui faisait chaque année du mercredi des cendres et du vendredi saint des jours de noces et de débauche, Sainte-Beuve ne donna de souper gras le vendredi saint qu'une fois, et voici en quelle occasion. Le prince Napoléon avait accepté de lui une invitation à souper. Sainte-Beuve le pressa vivement de prendre jour. Son Altesse impériale n'était pas libre de ses soirées, et on ne put disposer que du vendredi suivant. Sainte-Beuve observa que ce vendredi était le vendredi saint. Le prince n'y vit pas d'inconvénient. Sainte-Beuve qui observait ce jour comme tous les autres vendredis, je le sais, ne retira pas son invitation, et comme il devait recevoir un prince, il se crut obligé de convier des personnages. Jamais en France, souper ne fit plus de bruit. Sainte-Beuve ne fut pas fâché de la notoriété publique donnée à ses relations avec un cousin de Sa Majesté l'empereur ; mais il est impossible qu'il n'ait point regretté d'avoir bravé toutes les bienséances de la société. Un de ses intimes nous assure qu'il ne recommença pas, et que le vendredi-saint de l'année suivante, il s'astreignit au maigre, contrairement à ses habitudes.

Puisque nous sommes en frais de vérifications, parlons donc de Bourdaloue. Est-elle assez vieille, assez souvent répétée sur les tons la fable de Bourdaloue prêchant les yeux fermés, avec très peu de gestes, son cahier toujours humblement placé à côté de lui sur le siège de la chaire ?—Est-ce bien ainsi qu'il faut se représenter l'homme dont le grand siècle avait fait l'idéal du prédicateur ? Je ne le pense pas. En tout cas l'histoire des *yeux fermés* n'a pas d'autre origine que le choix du portrait adopté pour orner le frontispice de la première édition authentique des

œuvres de Bourdaloue, publiées en 1707. La préface a soin de nous en prévenir : "Comme on n'a tiré le P. Bourdaloue qu'après sa mort, on a été obligé de lui laisser les yeux fermés. . . ." Quant au cahier placé à côté du prédicateur, Maury est le seul qui en parle et c'est trop peu. D'ailleurs j'ose demander, en cette occasion, en quoi la réputation de Bourdaloue peut avoir à souffrir d'une précaution si raisonnable. Etrange préjugé qui défend à l'orateur sacré ce qu'on permet tous les jours à l'avocat !

Mais ne nous emportons point, et puisqu'il est question d'orateur et de cahier nommons un homme qui était l'un et qui n'avait pas besoin de l'autre. C'est notre abbé Maury de tout à l'heure. On le vit bien des fois, à l'assemblée nationale, averti par un simple mot de sujet en question, traverser la salle, monter à la tribune et y remporter un de ses triomphes. Quel effet plus grand encore il eût produit s'il avait eu la voix de Brydaine, qui pouvait se faire entendre aussi aisément de quinze mille personnes en plein air que s'il eût parlé sous la voûte du temple le plus sonore !

Brydaine fait penser au vieux Caius Gracchus de l'histoire romaine. Encore une voix éclatante celle-là, et tellement qu'un esclave était obligé de se tenir derrière l'orateur pendant ses harangues, et de le ramener de temps en temps à la modération en jouant de la flûte.

Ravignan avait d'autres moyens d'agir sur les masses. Il avait d'abord son signe de croix, et ce signe de croix était si beau, si solennel, si chrétien, qu'il convertissait à lui seul mieux que les plus touchants discours. Il avait de plus ce que nous appellerions ses extases, ses ravissements sublimes, où joignant les mains, il regardait le ciel, absorbé un moment dans une céleste contemplation !

Ravignan en chaire, c'était la vertu prêchant la vérité. Hélas, on le sait, bien autre était Lamennais, ce malheureux que l'orgueil avait perdu et qui mit un jour le chapeau rouge, vous savez lequel, sur sa tonsure, parcequ'il désespérait d'arriver par des voies ordinaires et permises au cardinalat.

Triste apostasie celle-là, lamentable reproduction des abdications de Jouffroy ! Jouffroy a raconté lui-même en des pages publiées après sa mort, cette crise morale de sa vingtième année et cette affreuse soirée de décembre où, retiré dans une chambre étroite et nue, le voile qui lui dérobait à lui-même sa propre incrédule fut déchiré, où ses plus chères croyances tombèrent les unes après les autres !

Lamartine, lui, malgré le doute qui l'obsède parfois, malgré ses éminents succès, malgré sa gloire, restera religieux dans le sens de Chateaubriand si vous voulez, mais sincère et convaincu. Moins ferme dans sa foi, et surtout moins noble et moins digne dans son langage Honoré de Balzac ne reviendra à Dieu que par moments, aux heures de solitude par exemple ou de bonheur. Avec Jules Janin, on descend encore l'échelle, mais il faut dire à sa décharge qu'il n'était pas impie, et que si la mort ne l'eût pas surpris il aurait fait appeler un prêtre à son côté. Madame Sand est morte sans avoir reçu les derniers sacrements, mais aussi sans les avoir formellement refusés. Plus heureux, Augustin Thierry n'avait pas attendu la dernière heure pour reconquérir son ancienne foi. " Dès qu'il fut devenu aveugle, dit Paul Féval, dans ses *Etapas d'une conversion*, il vit la lumière," et cette lumière l'éclaira jusqu'à la fin. Qu'il y a loin cependant de ces hommes à Dante, à Dante, revêtu du froc des franciscains, à Dante dont l'adolescence avait été conservée pure pour l'amour de Dieu et aussi—pourquoi ne le dirions-nous pas ! — par la pensée de Béatrice.

C'est bien tout, il n'y a plus rien à glaner?—Pardon, j'aperçois quelque chose là-bas.

Je vois d'abord que Timothée Trim (Léo Lespés) a débuté dans la vie littéraire en faisant des sermons pour une revue. Je vois ensuite que Victor Hugo n'a pas rappelé un seul fait de la vie de *Marion Delorme* dans la pièce qui porte ce nom. Je vois encore que madame Ackermann ne s'est mise à écrire que pour se consoler d'un immense chagrin, que Gibbon ne songeait guère à se faire auteur quand il entendit des moines chanter les litanies sur l'emplacement du temple de Jupiter, ce qui lui inspira soudain la pensée de son *Histoire de la Décadence de l'empire romain*. Je vois de plus que Xavier de Maistre ne se proposait nullement d'écrire, lorsqu'il fut mis aux arrêts à la suite d'un duel, mais que forcé de passer quarante-deux jours dans sa chambre, il eut l'idée d'y faire un voyage.

Après cela, j'ai beau mettre mes lunettes, je ne vois plus rien.

VICTOR CHARLAND.

Lévis, 1885.

LA REINE D'ITALIE A MONZA

HUMBLE VŒU

Dans un paysage paisible
sans espérance et un sommeil sans rêves se dressa le château de
Monza.

Le sentier de la gloire est difficile et rude,
Courageux qui le tente, heureux qui le gravit,
Et qui doué du ciel et formé par l'étude
Au-delà du tombeau dans ses œuvres survit.

Autour de son grand nom jamais la solitude
Morne ne planera. Dans la mémoire il vit
Plus longtemps que le marbre où de la multitude
L'égoïste rumeur toujours s'évanouit.

Moi, je n'ai pas la gloire et pourtant je veux vivre !
Jamais par un exploit, jamais par un beau livre
Aux siècles à venir, hélas ! je n'attendrai !

Toi seul, ô mon enfant, toi seul dois me survivre.
Et vainqueur de la mort qui des maux nous délivre,
Ayant vécu pour toi, par toi je revivrai !

M. J. A. POISSON.

Arthabaska ville, Décembre 1885.

LA REINE D'ITALIE A MONZA

Dans un paysage plat, sans horizon, monotone comme une vie sans espérance et un sommeil sans rêves, se dresse le château de Monza.

Le site est étrange, d'une intense mélancolie ; on ne sait pas au juste sous quel ciel on se trouve : ce n'est plus la brume d'Allemagne, ce n'est pas l'azur d'Italie.

Les antiques murailles de la ville enveloppent de leur tristesse séculaire la royale résidence.

C'est une page de vieux romantisme que cette ville, rouge comme si les murs avaient gardé des traces de sang, cette ville où les souvenirs ne parlent que d'incendies, de meurtres, de batailles et de pendaisons.

Ici, Barberousse, le terrible empereur, debout au balcon de la tour gothique, fit pendre et poignarder des centaines de prisonniers ; là, dans l'église, on garde le cadavre desséché d'Hector Visconti, retrouvé tout armé dans une muraille. L'impérissable couronne de fer des rois lombards repose dans le trésor de la cathédrale—relique du Martyr divin,—puisqu'elle fut faite avec les clous de la passion ; elle n'eût dû parler aux hommes que de clémence et de dévouement. Pour la conquérir, quarante-cinq puissants empereurs ont passé, presque tous, par dessus des monceaux de cadavres. L'avant dernier fut Napoléon I, entrant tout fumant dans Milan vaincue. On sait que la couronne lui fut apportée sous les voûtes du Dôme, et que lui-même la posa sur son front.

Avant de livrer la relique à la curiosité des visiteurs, on commence par réciter des prières, encenser la chapelle où elle est renfermée, puis un prêtre, gravissant une échelle, ouvre une armoire de fer derrière laquelle de doubles portes ciselées défendent le joyau contre toute atteinte. On transporte sur l'autel un immense reliquaire en cristal. La couronne apparaît alors. C'est un épais cercle d'or pur, où sont incrustées d'énormes pierres en cabochons. Le métal provenant des clous sacrés forme une étroite lame de fer à l'intérieur du diadème.

Ce cercle étroit se plaçait sur le devant de la tête et s'attachait par des bandelettes, à la manière antique.

Le trésor de Monza renferme encore des présents de la reine Théodelinde, la plus illustre figure féminine de la Lombardie.

C'est à sa foi ardente qu'on doit la conversion des Lombards et la construction de la cathédrale.

L'art byzantin a représenté Théodelinde sous la forme emblématique d'une poule d'or émaillé, entourée de six poussins qui sont les six provinces soumises à son sceptre.

L'éventail de la reine, enfermé dans une lourde gaine d'or incrusté, ferait les délices d'un collectionneur, et voilà peut-être le seul objet qui n'arrête pas la pensée sur un souvenir ensanglanté.

Le château de Monza est une vaste construction du siècle dernier, sans caractère et sans style, couvert de ces affreuses tuiles italiennes, tachées, bossuées et malpropres, comme le feu-tre d'un mendiant.

Des pins sombres, de grêles peupliers, des chênes mal venus remplissent le parc de Monza. Malgré l'impétuosité torrentueuse d'une rivière qui descend des glaciers, les arbres aux verdure jaunes semblent manquer de la fraîcheur des crépuscules et de la rosée des aurores.

Le domaine au delà du parc enferme dans un vaste enclos quelques centaines d'arpents, qui ont trouvé le moyen de n'être ni une forêt, ni une prairie, ni une pépinière, ni une sablonnière, ni une ferme, ni une retraite sauvage, ni un terrain cultivé, mais un peu de tout cela à la fois.

Ici un maigre carré de betteraves, là très peu d'acacias rabougris, plus loin un bout de prairie grillée à moins qu'elle ne soit marécageuse ; dans un coin, un trou d'où l'on tire des cailloux sales comme des gravats de démolition,—partout, des mauvaises herbes et des mendiants.

Le parc réservé—et bien peu réservé, puisque la foule peut se promener jusqu'au pied de l'escalier du château,—offre des attrait problématiques :

Une ménagerie, dont le plus bel ornement est une marmotte, des serres et des potagers qu'un riche épicier ne trouverait pas dignes de lui.

Quelques pavillons chinois au tournant des pelouses, à peine des fleurs,—voilà le château où Marguerite de Savoie, reine d'Italie, enferme pendant cinq mois d'été sa grâce royale, sa jeunesse et les rêves qui traversent sa tête blonde.

Il est vrai que le *principino*, comme on appelle au château, l'héritier du trône, ne quitte pas le salon de sa mère, et que par-

tout, en voiture, à la promenade et jusque dans les photographies à côté de cette tête de jeune femme aux traits fiers, aux yeux tendre et au sourire triste, on voit apparaître, dans son costume de marin, cet enfant pâle, maladif et pensif, appuyant sa tête sur l'épaule maternelle. Quant au roi Humbert, il chasse ou il s'occupe de politique. Rarement, il séjourne à Monza. On monte aux voyageurs, cependant, les trois fenêtres de l'appartement intime de la reine, reliées à l'appartement du roi par une construction en vitres où grimpent des plantes. On ne sait pourquoi, on pense que le bonheur aussi a la fragilité du verre.

La cour se compose du service d'honneur et de quelques amis.

Les serviteurs portent des costumes que notre goût français aurait de la peine à approuver. Les gardes habillés de vert, avec un feutre pointu où brille un immense chiffre doré, rappellent les figurants du *Freychutz*. Les domestiques en habits écarlates et en longs pantalons noirs offrent à l'histoire naturelle un nouveau genre, celui du homard à pattes noires.

Les équipages, menés en daumont, sont conduits par des chevaux mal appareillés.

Les uns viennent des anciennes écuries duciales de Parme, les autres arrivent de Florence ou de Naples.

Enfin, l'ensemble de ce château royal fait penser à un parvenu qui ne serait pas arrivé ou à un homme riche, qui serait resté pauvre.

Le voyage de Monza serait une leçon bien salutaire à donner aux jeunes princes avides d'annexion.

Si les mentors représentés par un Bossuet ou un Fénelon étaient encore de ce monde, ils devraient conduire leurs Télémaques respectifs devant cette grande bâtisse. Et là, leur faisant parcourir à pas lents ce parc où pas une allée n'est laissée à la souveraine, où la poussière, la foule et les orties se croient chez elles—ne leur épargnant rien, ni les potagers étiolés, ni la marmotte sous son petit tas de terre, ils leur diraient d'une voix grave ; “ Voyez, mes enfants, où mène l'ambition ? ” Et les jeunes princes resteraient frappés de terreur et l'Europe serait tranquille, et le prince Victor lui-même demanderait à chasser toute sa vie à Villouvette, chez M. Adelon, car Villouvette est un charmant ermitage et Monza une affreuse prison.

ETINCELLE.

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS

Il y a plus de mille ans, sur la mer qui se brise contre les falaises du Tréport, on vit apparaître des centaines de barques sombres et légères, pareilles à de noirs oiseaux inconnus.

Ces barques, qui firent frémir les peuples de Neustrie et pleurer Charlemagne, étaient montées par de hardis guerriers. Il fallut, après de longues luttes, leur céder une part de la terre de France, et Rollon le Danois devint duc de Normandie. Son petit-fils Guillaume bâtit le premier château d'Eu.

Aujourd'hui, après dix siècles écoulés, un prince danois apparaît sur cette même plage. Il n'apporte pas avec lui la terreur et la guerre, il ne demande pas, comme ses lointains aïeux, des domaines et des trésors. De la terre de France, il ne veut qu'une fleur—l'un des derniers lys éclos sur le vieil arbre héraldique de Robert le Fort. Mais, comme Rollon le Danois, il a obtenu ce qu'il souhaitait par droit de conquête.

Le second château d'Eu, bâti par Henri le Balaféré, a vu bien des heures de gloire se lever sur lui, il n'a pas célébré de fête plus brillante et plus touchante que celle du 22 octobre 1885.

Parmi les fleurs qui tracent un chemin printanier aux jeunes époux, au milieu des héroïques souvenirs du passé et des rares merveilles du présent, apparaît la princesse Marie d'Orléans.

Idéale de grâce avec sa longue robe de satin blanc, voilée devant de flots de dentelles d'Angleterre, souvenir de la duchesse

d'Orléans, sa taille aérienne enfermée dans un long et fin corsage de satin rehaussé de dentelles, l'or de ses cheveux caché à demi sous la transparence du voile de vieux point, des traînes de fleurs d'oranger embaumant la jupe, une simple fleur agrafant le corsage, la princesse est l'image même de la Jeunesse et de l'Espérance dans leur éclat le plus radieux.

Il est une heure et demie. On fait la haie dans la grande galerie tendue de tapisseries des Gobelins, sur le passage du cortège royal.

Quelle assemblée ! Les vieilles murailles du château d'Eu n'ont jamais contemplé à la fois tant d'Altesses !

Qu'il y a longtemps que les hymnes et les prières n'ont retenti sous les voûtes d'une chapelle de notre pays en l'honneur d'une petite-fille de France ! Un grand poète a dit en parlant du peuple :

“ Onde qui broie un trône et caresse un berceau.”

Combien de trônes brisés ! et de berceaux, adorés jadis, jetés au vent de l'exil !

Un rayon d'aurore éclaire cette union d'une descendante de Henri IV avec un petit-fils de Christian IV.

Le roi Henri ne voulait-il pas une confédération de royaumes ?

Mgr d'Hulst donne la bénédiction nuptiale après un discours d'une rare élévation.

Dans la galerie des Guises, un déjeuner assis est servi pour cent cinquante personnes. Du haut de leurs cadres, les vieux héros des guerres anciennes contemplant le jeune couple triomphant. Le Passé immortel salue l'Avenir plein de promesses.

La ville du Tréport et la ville d'Eu sont en fête. Les habitants ne savent comment exprimer leur joie respectueuse. Vrais Français, ils comprennent bien que cette union est plus qu'un honneur intime : la patrie doit en prendre sa part.

L'enfant d'hier, sœur de souveraines aujourd'hui, va s'unir au trio de vaillantes protectrices, qui déjà une fois ont éloigné de l'Europe des nuages gros de tempêtes. En Danemark, la princesse Marie sera l'envoyée de la France... On a déjà vu dans la balance des destins politiques une plume d'ange peser plus qu'un boulet de canon.

ETINCELLE.

JETTATURA

Le Léopold, superbe bateau à vapeur toscân qui fait le trajet de Marseille à Naples, venait de doubler la pointe Procida. Les passagers étaient tous sur le pont, guéris du mal de mer par l'aspect de la terre, plus efficace que les bonbons de Malte et autres recettes employées en pareil cas.

Sur le tillac, dans l'enceinte réservée aux premières places, se tenaient des Anglais tâchant de se séparer les uns des autres le plus possible et de tracer autour d'eux un cercle de démarcation infranchissable ; leurs figures splénétiques étaient soigneusement rasées, leurs cravates ne faisaient pas un faux pli, leurs cols de chemise roides et blancs ressemblaient à des angles de papier Bristol ; des gants de peau de Suède tout frais recouvraient leurs mains, et le vernis de lord Elliot miroitait sur leurs chaussures neuves. On eût dit qu'ils sortaient d'un des compartiments de leurs nécessaires ; dans leur tenue correcte, aucun des petits désordres de toilette, conséquence ordinaire du voyage. Il y avait là des lords, des membres de la chambre des Communes, des marchands de la Cité, des tailleurs de Regent's street et des couteliers de Sheffield tous convenables, tous graves, tous immobiles, tous ennuyés. Les femmes ne manquaient pas non plus, car les Anglaises ne sont pas sédentaires comme les femmes des autres pays, et profitent du plus léger prétexte pour quitter leur île. Auprès des ladies et des mistresses, beautés à leur automne, vergetées des couleurs de la couperose, rayonnaient, sous leur voile de gaze bleue, de jeunes misses au teint pétri de crème et de fraises, aux brillantes spirales de cheveux blonds, aux dents longues et blanches rappelant les

types affectionnés par les keepsakes, et justifiant les gravures d'outre-Manche du reproche de mensonge qu'on leur adresse souvent. Ces charmantes personnes modulaient, chacune de son côté, avec le plus délicieux accent britannique, la phrase sacramentelle : "*Vedi Napoli e poi mori,*" consultaient leur Guide de voyage ou prenaient note de leurs impressions sur leur carnet sans faire la moindre attention aux œillades à la don Juan de quelques fats parisiens qui rôdaient autour d'elles, pendant que les mamans irritées murmuraient à demi-voix contre l'impropriété française.

Sur la limite du quartier aristocratique se promenaient, fumant des cigares, trois ou quatre jeunes gens qu'à leur chapeau de paille ou de feutre gris, à leurs paletots-sacs constellés de larges boutons de corne, à leur vaste pantalon de coutil, il était facile de reconnaître pour des artistes, indication que confirmaient d'ailleurs leurs moustache à la Van Dyck, leurs cheveux bouclés à la Rubens ou coupés en brosse à la Paul Véronèse ; ils tâchaient mais dans un tout autre but que les dandies, de saisir quelques profils de ces beautés que leur peu de fortune les empêchait d'approcher de plus près, et cette préoccupation les distrait un peu du magnifique panorama étalé devant leurs yeux.

A la pointe du navire, appuyés au bastingage ou assis sur des paquets de cordages enroulés, étaient groupés les pauvres gens des troisièmes places, achevant les provisions que les nausées leur avaient fait garder intactes, et n'ayant pas un regard pour le plus admirable spectacle du monde, car le sentiment de la nature est le privilège des esprits cultivés que les nécessités matérielles de la vie n'absorbent pas entièrement.

Il faisait beau ; les vagues bleues se déroulaient à large plis, ayant à peine la force d'effacer le sillage du bâtiment ; la fumée du tuyau, qui formait les nuages de ce ciel splen-

dide, s'en allait lentement en légers flocons d'ouate, et les palettes des roues se démenant dans une poussière diamantée où le soleil suspendait des iris, brassaient l'eau avec une activité joyeuse, comme si elles eussent eu la conscience de la proximité du port.

Cette longue ligne de collines qui, de Pausilippe au Vésuve, dessine le golfe merveilleux au fond duquel Naples se repose comme une nymphe marine se séchant sur la rive après le bain, commençait à prononcer ses ondulations violettes, et se détachait en traits plus fermes de l'azur éclatant du ciel; déjà quelques points de blancheur, piquant le fond plus sombre des terres, trahissaient la présence des villas répandues dans la campagne. Des voiles de bateau pêcheurs rentrant au port glissaient sur le bleu uni comme des plumes de cygne promenées par la brise, et montraient l'activité humaine sur la majestueuse solitude de la mer.

Après quelques tours de roue, le château Saint-Elme et le couvent Saint-Martin se profilèrent d'une façon distincte au sommet de la montagne où Naples s'adosse, par-dessus les dômes des églises, les terrasses des hôtels, les toits des maisons, les façades des palais, et les verdure des jardins encore vaguement ébauchés dans une vapeur lumineuse.—Bientôt le château de l'Œuf, accroupi sur son écueil lavé d'écume, sembla s'avancer vers le bateau à vapeur, et le môle avec son phare s'allongea comme un bras tenant un flambeau.

A l'extrémité de la baie, le Vésuve, plus rapproché, changea les teintes bleuâtres dont l'éloignement le revêtait pour des tons plus vigoureux et plus solides; ses flancs se sillonnèrent de ravines et de coulées de laves refroidies, et de son cône tronqué comme des trous d'une cassolette, sortirent très-visiblement de petits jets de fumée blanche qu'un souffle de vent faisait trembler.

On distinguait nettement Chiatamone, Pizzo Falcone, le quai de Santa Lucia, tout bordé d'hôtels, le Palazzo Reale avec ses rangées de balcons, le Palazzo Nuovo flanqué de ses tours à moucharabys, l'Arsenal, et les vaisseaux de toutes nations, entremêlant leurs mâts et leurs espars comme les arbres d'un bois dépouillé de feuilles, lorsque sortit de sa cabine un passager qui ne s'était pas fait voir de toute la traversée, soit que le mal de mer l'eût retenu dans son cadre, soit que par sauvagerie il n'eût pas voulu se mêler au reste des voyageurs, ou bien que ce spectacle, nouveau pour la plupart, lui fût dès longtemps familier et ne lui offrit plus d'intérêt.

C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, ou du moins auquel on était tenté d'attribuer cet âge au premier abord, car lorsqu'on le regardait avec attention on le trouvait ou plus jeune ou plus vieux, tant sa physionomie énigmatique mélangeait la fraîcheur et la fatigue. Ses cheveux d'un blond obscur tiraient sur cette nuance que les anglais appellent *auburn*, et s'incendiaient au soleil de reflets cuivrés et métalliques, tandis que dans l'ombre ils paraissaient presque noirs ; son profil offrait des lignes purement accusées, un front dont un phrénologue eût admiré les protubérances, un nez d'une noble courbe aquiline, des lèvres bien coupées, et un menton dont la rondeur puissante faisait penser aux médailles antiques ; et cependant tous ces traits, beaux en eux-mêmes, ne composaient point un ensemble agréable. Il leur manquait cette mystérieuse harmonie qui adoucit les contours et les fond les uns dans les autres. La légende parle d'un peintre italien qui, voulant représenter l'archange rebelle, lui composa un masque de beautés disparates, et arriva ainsi à un effet de terreur bien plus grand qu'au moyen des cornes, des sourcils circonflexes et de la bouche en rictus. Le visage de l'étranger produisait une impression de ce genre. Ses yeux surtout étaient extraordinaires ; les cils noirs qui les bordaient contrastaient avec la couleur gris pâle des prunelles et le ton châtain brûlé des cheveux. Le peu d'épaisseur des os du nez les faisait paraître plus rapprochés que

les mesures des principes de dessin ne le permettent, et, quant à leur expression, elle était vraiment indéfinissable. Lorsqu'ils ne s'arrêtaient sur rien, une vage mélancholie, une tendresse languissante s'y peignaient dans une lueur humide ; s'ils se fixaient sur quelque personne ou quelque objet, les sourcils se rapprochaient, se crispaient, et modelaient une ride perpendiculaire dans la peau du front : les prunelles, de grises devenaient vertes, se tиграient de points noirs, se striaient de fibrilles jaunes ; le regard en jaillissait aigu, presque blessant ; puis tout reprenait sa placidité première, et le personnage à tournure méphistophélique redevenait un jeune homme du monde—membre du Jockey-Club, si vous voulez—allant passer la saison à Naples, et satisfait de mettre le pied sur un pavé de lave moins mobile que le pont du *Léopold*.

Sa tenue était élégante sans attirer l'œil par aucun détail voyant : une redingote bleu foncé, une cravate noire à pois dont le nœud n'avait rien d'apprêté ni de négligé non plus, un gilet de même dessin que la cravate, un pantalon gris clair, tombant sur une botte fine, composaient sa toilette ; la chaîne qui retenait sa montre était d'or tout uni, et un cordon de soie plate suspendait son pince-nez ; sa main bien gantée agitait une petite canne mince en cep de vigne tordu terminé par un écusson d'argent.

Il fit quelques pas sur le pont, laissant errer vaguement son regard vers la rive qui se rapprochait et sur laquelle on voyait rouler les voitures, fourmiller la population et stationner ces groupes d'oisifs pour qui l'arrivée d'une diligence ou d'un bateau à vapeur est un spectacle toujours intéressant et toujours neuf quoiqu'ils l'aient contemlé mille fois.

Déjà se détachait du quai une escadrille de canots, de chaloupes, qui se préparaient à l'assaut du *Léopold*, chargés d'un équipage de garçons d'hôtel, de domestiques de place, de facchini et autres canailles variées habituées à considérer l'étranger comme

une proie ; chaque barque faisait force de rames pour arriver la première, et les mariniers échangeaient, selon la coutume, des injures, des vociférations capables d'effrayer des gens peu au fait des mœurs de la basse classe napolitaine.

Le jeune homme aux cheveux *auburn* avait, pour mieux saisir les détails du point de vue qui se déroulait devant lui, posé son lorgnon double sur son nez ; mais son attention, détournée du spectacle sublime de la baie par le concert de criailles qui s'élevait de la flottille, se concentra sur les canots ; sans doute le bruit l'importunait, car ses sourcils se contractèrent, la ride de son front se creusa, et le gris de ses prunelles prit une teinte jaune.

Une vague inattendue, venu du large et courant sur la mer, ourlée d'une frange d'écume, passa sous le bateau à vapeur, qu'elle souleva et laissa retomber lourdement, se brisa sur le quai en millions de paillettes, mouilla les promeneurs tout surpris de cette douche subite, et fit, par la violence de son ressac, s'entre-choquer si rudement les embarcations, que trois ou quatre facchini tombèrent à l'eau. L'accident n'était pas grave, car ces drôles nagent tous comme des poissons ou des dieux marins, et quelques secondes après ils reparurent, les cheveux collés aux tempes, crachant l'eau amère par la bouche et les narines, et aussi étonnés, à coup sûr, de ce plongeon, que put l'être Télémaque, fils d'Ulysse, lorsque Minerve, sous la figure du sage Mentor, le lança du haut d'une roche à la mer pour l'arracher à l'amour d'Eucharis.

Derrière le voyageur bizarre, à distance respectueuse, restait debout, auprès d'un entassement de malles, un petit groom, espèce de vieillard de quinze ans, gnome en livrée, ressemblant à ces nains que la patience chinoise élève dans des potiches pour les empêcher de grandir ; sa face plate, où le nez faisait à peine saillie, semblait avoir été comprimée dès l'enfance, et ses yeux à fleur de tête avaient cette douceur que certains naturalistes trouvent à

ceux du crapaud. Aucune gibbosité n'arrondissait ses épaules ni ne bombait sa poitrine ; cependant il faisait naître l'idée d'un bossu, quoiqu'on eût vainement cherché sa bosse. En somme, c'était un groom très-convenable, qui eût pu se présenter sans entraînement aux races d'Ascott ou aux courses de Chantilly ; tout gentleman-rider l'eût accepté sur sa mauvaise mine. Il était déplaisant, mais irréprochable en son genre, comme son maître.

L'on débarqua ; les porteurs, après des échanges d'injures plus qu'homériques, se divisèrent les étrangers et les bagages, et prirent le chemin des différents hôtels dont Naples est abondamment pourvu.

Le voyageur au lorgnon et son groom se dirigèrent vers l'hôtel de Rome, suivis d'une nombreuse phalange de robustes facchini qui faisaient semblant de suer et de haleter sous le poids d'un carton à chapeau ou d'une légère boîte, dans l'espoir naïf d'un plus large pourboire, tandis que quatre ou cinq de leurs camarades, mettant en relief des muscles aussi puissants que ceux de l'Hercule qu'on admire au Studj, poussaient une charrette à bras où ballottaient deux malles de grandeur médiocre et de pesanteur modérée.

Quand on fut arrivé aux portes de l'hôtel et que le *padron di casa* eut désigné au nouveau survenant l'appartement qu'il devait occuper, les porteurs, bien qu'ils eussent reçu environ le triple du prix de leur course, se livrèrent à des gesticulations effrénées et à des discours où les formules suppliantes se mêlaient aux menaces dans la proportion la plus comique ; ils parlaient tous à la fois avec une volubilité effrayante, réclamant un surcroît de paye, et jurant leurs grands dieux qu'ils n'avaient pas été suffisamment récompensés de leur fatigue.—Paddy, resté seul pour leur tenir tête, car son maître, sans s'inquiéter de ce tapage, avait déjà gravi l'escalier, ressemblait à un singe entouré par une meute

de dogues : il essaya, pour calmer cet ouragan de bruit, un petit bout de harangue dans sa langue maternelle, c'est-à-dire en anglais. La harangue obtint peu de succès. Alors, fermant les poings et ramenant ses bras à la hauteur de sa poitrine, il prit une pose de boxe très correcte à la grande hilarité des facchini, et d'un coup droit, digne d'Adams ou de Tom Cribbs, et porté au creux de l'estomac, il envoya le géant de la bande rouler les quatre fers en l'air sur les dalles de lave du pavé.

Cet exploit mit en fuite la troupe ; le colosse se releva lourdement, tout brisé de sa chute ; et sans chercher à tirer vengeance de Paddy, il s'en alla frottant de sa main, avec force contusions, l'empreinte bleuâtre qui commençait à iriser sa peau, persuadé qu'un démon devait être caché sous la jaquette de ce macaque, bon tout au plus à faire de l'équitation sur le dos d'un chien, et qu'il aurait cru pouvoir renverser d'un souffle.

L'étranger, ayant fait appeler le *patron di casa* lui demanda si une lettre à l'adresse de M. Paul d'Aspremont n'avait pas été remise à l'hôtel de Rome ; l'hôtelier répondit qu'une lettre portant cette suscription attendait, en effet, depuis une semaine, dans le cahier des correspondances, et il s'empressa de l'aller chercher.

La lettre, enfermée dans une épaisse enveloppe de papier cream-lead azuré et vergé, scellée d'un cachet de cire aventurine, était écrite de ce caractère penché aux pleins anguleux, aux déliés cursifs, qui dénote une haute éducation aristocratique, et que possèdent, un peu trop uniformément peut-être, les jeunes Anglaises de bonne famille.

Voici ce que contenait ce pli, ouvert par M. d'Aspremont avec une hâte qui n'avait peut-être pas la seule curiosité pour motif.

“ Mon cher monsieur Paul,

“ Nous sommes arrivés à Naples depuis deux mois. Pendant le voyage fait à petite journées mon oncle s'est plaint amèrement de la chaleur, des moustiques, du vin, du beurre, des lits ; il jurait qu'il faut être véritablement fou pour quitter un confortable cottage, à quelques milles de Londres, et se promener sur des routes poussiéreuses bordées d'auberges détestables, où d'honnêtes chiens anglais ne voudraient pas passer une nuit ; mais tout en grognant il m'accompagnait, et je l'aurais mené au bout du monde ; il ne se porte pas plus mal et moi je me porte mieux.—Nous sommes installés sur le bord de la mer, dans une maison blanchie à la chaux et enfouie dans une sorte de forêt vierge d'orangers, de citronniers, de myrtes, de lauriers-roses et autres végétations exotiques.—Du haut de la terrasse on jouit d'une vue merveilleuse, et vous y trouverez tous les soirs une tasse de thé ou une limonade à la neige, à votre choix. Mon oncle, que vous avez fasciné, je ne sais pas comment, sera enchanté de vous serrer la main, Est-il nécessaire d'ajouter que votre servante n'en sera pas fâchée non plus, quoique vous lui ayez coupé les doigts avec votre bague, en lui disant adieu sur la jetée de Folkestone.

“ALICIA W.”

II

Paul d'Aspremont, après s'être fait servir à dîner dans sa chambre, demanda une calèche. Il y en a toujours qui stationnent autour des grands hôtels, n'attendant que la fantaisie des voyageurs ; le désir de Paul fut donc accompli sur-le-champ. Les chevaux de louage napolitains sont maigres à faire paraître Rosinante surchargé d'embonpoint ; leurs têtes décharnées, leurs côtes apparentes comme des cercles de tonneaux, leur échine saillante toujours écorchée, semblent implorer à titre de bienfait le couteau de l'équarrisseur, car donner de la nourriture aux

animaux est regardé comme un soin superflu par l'insouciance méridionale ; les harnais, rompus la plus part du temps, ont des suppléments de corde, et quand le cocher a rassemblé ses guides et fait clapper sa langue pour décider le départ, on croirait que les chevaux vont s'évanouir et la voiture se dissiper en fumée comme le carrosse de Cendrillon lorsqu'elle revient du bal passé minuit, malgré l'ordre de la fée. Il n'en est rien cependant ; les rosses se roidissent sur leurs jambes et, après quelques titubations, prennent un galop qu'elles ne quittent plus : le cocher leur communique son ardeur, et la mèche de son fouet sait faire jaillir la dernière étincelle de vie cachée dans ces carcasses. Cela piaffe, agite la tête, se donne des airs fringants, écarquille l'œil, élargit la narine, et soutient une allure que n'égaleraient pas les plus rapides trotteurs anglais. Comment ce phénomène s'accomplit-il, et quelle puissance fait courir ventre à terre des bêtes mortes ? C'est ce que nous n'expliquerons pas. Toujours est-il que ce miracle a lieu journallement à Naples et que personne n'en témoigne de surprise.

La calèche de M. Paul d'Aspremont volait à travers la foule compacte, rasant les boutiques d'acquajoli aux guirlandes de citrons, les cuisines de fritures ou de macaronis en plein vent, les étalages de fruits de mer et les tas de pastèques disposés sur la voie publique comme les boulets dans les parcs d'artillerie. A peine si les lazzaroni couchés le long des murs, enveloppés de leurs cabans, daignaient retirer leurs jambes pour les soustraire à l'atteinte des attelages ; de temps à autre, un corricolo, filant entre ses grandes roues écarlates, passait encombré d'un monde de moines, de nourrices, de facchini et de polissons, à côté de la calèche dont il frisait l'essieu au milieu d'un nuage de poussière et de bruit. Les corricoli sont proscrits maintenant, et il est défendu d'en créer de nouveaux ; mais on peut ajouter une caisse neuve à des vieilles roues, ou des roues neuves à une vieille caisse ; moyen ingénieux qui permet à ces bizarres véhicules de durer

longtemps encore à la grande satisfaction des amateurs de couleur locale.

Notre voyageur ne prêtait qu'une attention fort distraite à ce spectacle animé et pittoresque qui eût certes absorbé un touriste n'ayant pas trouvé à l'hôtel de Rome un billet à son adresse, signé ALICIA W.

Il regardait vaguement la mer limpide et bleue, où se distinguaient, dans une lumière brillante, et nuancées par le lointain de teintes d'améthyste et de saphir, les belles îles semées en éventail à l'entrée du golfe, Capri, Ischia, Nisida, Procida, dont les noms harmonieux résonnent comme des dactyles grecs, mais son âme n'était pas là; elle volait à tire-d'aile du côté de Sorrente, vers la petite maison blanche enfouie dans la verdure dont parlait la lettre d'Alicia. En ce moment la figure de M. d'Aspremont n'avait pas cette expression indéfinissablement déplaisante qui la caractérisait quand une joie intérieure n'en harmonisait pas les perfections disparates : elle était vraiment belle et sympathique, pour nous servir d'un mot cher aux Italiens ; l'arc de ses sourcils était détendu ; les coins de sa bouche ne s'abaissaient pas dédaigneusement, et une lueur tendre illuminait ses yeux calmes : — on eût parfaitement compris en le voyant alors les sentiments que semblaient indiquer à son endroit les phrases demi-tendres, demi-moqueuses écrites sur le papier cream-lead. Son originalité soutenue de beaucoup de distinction ne saurait déplaire à une jeune miss, librement élevée à la manière anglaise par un vieil oncle très indulgent.

Au train dont le cocher poussait ses bêtes, l'on eût bientôt dépassé Chiaja, la Marinella, et la calèche roula dans la campagne sur cette route remplacée aujourd'hui par un chemin de fer. Une poussière noire, pareille à du charbon pilé, donne un aspect ploutonique à toute cette plage que recouvre un ciel étincelant et que

lèche une mer du plus suave azur ; c'est la suie du Vésuve tamisée par le vent qui saupoudre cette rive, et fait ressembler les maisons de Portici et de Torre del Greco à des usines de Birmingham. M. d'Aspremont ne s'occupa nullement du contraste de la terre d'ébène et du ciel de saphir, il lui tardait d'être arrivé. Les plus beaux chemins sont longs lorsque Miss Alicia vous attend au bout, et qu'on lui a dit adieu il y a six mois sur la jetée de Folkestone : le ciel et la mer de Naples y perdent leur magie.

La calèche quitta la route, prit un chemin de traverse, et s'arrêta devant une porte formée de deux piliers de briques blanches, surmontées d'urnes de terre rouge, où des aloès épanouissaient leurs feuilles pareilles à des lames de fer blanc et pointues comme des poignards. Une claire-voie peinte en vert servait de fermeture. La muraille était remplacé par une haie de cactus, dont les pousses faisaient des coudes difformes et entremêlaient inextricablement leurs raquettes épineuses.

Au-dessus de la haie, trois ou quatre énormes figuiers étalaient par masses compactes leurs larges feuilles d'un vert métallique avec une vigueur de végétation tout africaine ; un grand pin parasol balançait son ombelle, et c'est à peine si, à travers les interstices de ces frondaisons luxuriantes, l'œil pouvait démêler la façade de la maison brillant par plaques blanches derrière ce rideau touffu.

Une servante basanée, aux cheveux crépus, et si épais que le peigne s'y serait brisé, accourut au bruit de la voiture, ouvrit la claire-voie, et précédant M. d'Aspremont dans une allée de lauriers-roses dont les branches lui caressaient la joue avec leurs fleurs, elle le conduisit à la terrasse où Miss Alicia Ward prenait le thé en compagnie de son oncle.

Par un caprice très-convenable chez une jeune fille blasée sur

tous les comforts et toutes les élégances, et peut-être aussi pour contrarier son oncle, dont elle raillait les goûts bourgeois, miss Alicia avait choisi, de préférence à des logis civilisés, cette villa, dont les maîtres voyaient et qui était restée plusieurs années sans habitants. Elle trouvait dans ce jardin abandonné, et presque revenu à l'état de nature, une poésie sauvage qui lui plaisait ; sous l'actif climat de Naples, tout avait poussé avec une activité prodigieuse. Orangers, myrtes, grenadiers, limons, s'en étaient donné à cœur joie, et les branches, n'ayant plus à craindre la serpette de l'émondeur, se donnaient la main d'un bout de l'allée à l'autre, ou pénétraient familièrement dans les chambres par quelque vitre brisée.—Ce n'était pas, comme dans le Nord, la tristesse d'une maison déserte, mais la gaieté folle et la pétulance heureuse de la nature du Midi livrée à elle-même ; en l'absence du maître, les végétaux exubérants se donnaient le plaisir d'une débauche de feuilles, de fleurs, de fruits et de parfums ; ils reprenaient la place que l'homme leur dispute.

Lorsque le commodore—c'est ainsi qu'Alicia appelait familièrement son oncle—vit ce fourré impénétrable et à travers lequel on n'aurait pu s'avancer qu'à l'aide d'un sabre d'abatage, comme dans les forêts d'Amérique, il jeta les hauts cris et prétendit que sa nièce était décidément folle. Mais Alicia lui promit gravement de faire pratiquer de la porte d'entrée au salon et du salon à la terrasse un passage suffisant pour un tonneau de malvoisie—seule concession qu'elle pouvait accorder au positivisme avunculaire.—Le commodore se résigna, car il ne savait pas résister à sa nièce, et en ce moment, assis vis-à-vis d'elle sur la terrasse, il buvait à petits coups, sous prétexte de thé, une grande tasse de rhum.

Cette terrasse, qui avait principalement séduit la jeune miss, était en effet fort pittoresque, et mérite une description particulière, car Paul d'Aspremont y reviendra souvent, et il faut peindre le décor des scènes que l'on raconte.

On montait à cette terrasse, dont les pans à pic dominaient un chemin creux, par un escalier de larges dalles disjointes où prospéraient de vivaces herbes sauvages. Quatre colonnes frustes, tirés de quelque ruine antique et dont les chapiteaux perdus avaient été remplacés par des dèes de pierre, soutenaient un treillage de perches enlacées et plafonnées de vigne. Des gardes-fous tombaient en nappes et en guirlandes les lambruches et les plantes pariétaires. Au pied des murs, le figuer d'Inde, l'aloès, l'arborescier, poussaient dans un désordre charmant, et au delà d'un bois que dépassaient un palmier et trois pins d'Italie, la vue s'étendait sur des ondulations de terrain semées de blanches villas, s'arrêtait sur la silhouette violâtre du Vésuve, ou se perdait sur l'immensité bleue de la mer.

Lorsque M. Paul d'Aspremont parut au sommet de l'escalier, Alicia se leva, poussa un petit cri de joie et fit quelques pas à sa rencontre. Paul lui prit la main à l'anglaise, mais la jeune fille éleva cette main prisonnière à la hauteur des lèvres de son ami avec un mouvement plein de gentillesse enfantine et de coquetterie ingénue.

Le commodore essaya de se dresser sur ses jambes un peu goutteuses, et il y parvint après quelques grimaces de douleur qui contrastaient comiquement avec l'air de jubilation épanoui sur sa large face ; il s'approcha d'un pas assez alerte pour lui du charmant groupe des deux jeunes gens, et tenailla la main de Paul de manière à lui mouler les doigts en creux les uns contre les autres, ce qui est la suprême expression de la vieille cordialité britannique.

Miss Alicia Ward appartenait à cette variété d'anglaises brunes qui réalisent un idéal dont les conditions semblent se contrarier : c'est-à-dire une peau d'une blancheur éblouissante à rendre jaune le lait, la neige, le lis, l'albâtre, la cire vierge, et tout ce

qui sert aux poètes à faire des comparaisons blanches ; des lèvres de cerise, et des cheveux aussi noirs que la nuit sur les ailes d'un corbeau. L'effet de cette opposition est irrésistible et produit une beauté à part dont on ne saurait trouver l'équivalent ailleurs.— Peut-être quelques Circassiennes élevées dès l'enfance au sérail offrent-elles ce teint miraculeux, mais il faut nous en fier là-dessus aux exagérations de la poésie orientale et aux gouaches de Lewis représentant les harems du Caire. Alicia était assurément le type le plus parfait de ce genre de beauté.

L'ovale allongé de sa tête, son teint d'une incomparable pureté, son nez fin, mince, transparent, ses yeux d'un bleu sombre frangés de long cils qui palpaient sur ses joues rosées comme des papillons noirs lorsqu'elle abaissaient ses paupières, ses lèvres colorées d'une pourpre éclatante, ses cheveux tombant en volutes brillantes comme des rubans de satin de chaque côté de ses joues et de son col de cygne, témoignaient en faveur de ces romanesques figures de femmes de Maclise, qui, à l'Exposition universelle, semblaient de charmantes impostures.

Alicia portait une robe de grenadine à volants festonnés et brodées de palmettes rouges, qui s'accordaient à merveille avec les tresses de corail à petits grains composant sa coiffure, son collier et ses bracelets ; cinq pampilles suspendues à une perle de corail à facettes tremblaient au lobe de ses oreilles petites et délicatement enroulées.— Si vous blâmez cette abus du corail, songez que nous sommes à Naples, et que les pêcheurs sortent tout exprès de la mer pour vous présenter ces branches que l'air rougit.

Nous vous devons, après le portrait de miss Alicia Ward, ne fût-ce que pour faire opposition, tout au moins une caricature du commodore, à la manière de Hogarty.

Le commodore, âgé de quelque soixante ans, présentait cette

particularité d'avoir la face d'un cramoisi uniformément enflammé, sur lequel tranchaient des sourcils blancs et des favoris de même couleur, et taillés en côtelettes, ce qui le rendait pareil à un vieux Peau Rouge qui se serait tatoué avec de la craie. Les coups de soleil, inséparables d'un voyage d'Italie, avait ajouté quelques couches de plus à cette ardente coloration, et le commodore faisait involontairement penser à une grosse praline entourée de coton. Il était habillé des pieds à la tête, veste, gilet, pantalon et guêtres, d'une étoffe vigogne d'un gris vineux, et que le tailleur avait dû affirmer, sur son honneur, être la nuance la plus à la mode et la mieux portée, en quoi peut-être ne mentait-il pas. Malgré ce teint enluminé et ce vêtement grotesque, le commodore n'avait nullement l'air commun. Sa propreté rigoureuse, sa tenue irréprochable et ses grandes manières indiquaient le parfait gentleman, quoiqu'il eût plus d'un rapport extérieur avec les Anglais de vaudeville comme les parodient Hoffmann ou Levassor. Son caractère, c'était d'adorer sa nièce et de boire beaucoup de porto et de rhum de la Jamaïque pour entretenir l'humide radical, d'après la méthode du caporal Trimm.

“ Voyez comme je me porte bien maintenant et comme je suis belle ! Regardez mes couleurs ; je n'en ai pas encore autant que mon oncle ; cela ne viendra pas, il faut l'espérer.—Pourtant ici j'ai du rose, du vrai rose, dit Alicia en passant sur sa joue son doigt effilé terminé par un ongle luisant comme l'agate ; j'ai engraisé aussi, et l'on ne sent plus ces pauvres petites salières qui me faisaient tant de peine lorsque j'allais au bal. Dites, faut-il être coquette pour se priver pendant trois mois de la compagnie de son fiancé, afin qu'après l'absence il vous retrouve fraîche et superbe ! ”

Et en débitant cette tirade du ton enjoué et sautillant qui lui était familier, Alicia se tenait debout devant Paul comme pour provoquer et défier son examen.

—“ N'est-ce pas, ajouta le commodore, qu'elle est robuste à présent et superbe comme ces filles de Procida qui portent des amphores grecques sur la tête ?

—Assurément, commodore, répondit Paul ; miss Alicia n'est pas devenue plus belle, c'était impossible, mais elle est visiblement en meilleure santé que lorsque, par coquetterie, à ce qu'elle prétend, elle m'a imposé cette pénible séparation.”

Et son regard s'arrêtait avec une fixité étrange sur la jeune fille posée devant lui.

Soudain les jolies couleurs roses qu'elle se vantait d'avoir conquises disparurent des joues d'Alicia, comme la rougeur du soir quitte les joues de neige de la montagne quand le soleil s'enfonce à l'horizon ; toute tremblante, elle porta la main à son cœur ; sa bouche charmante et pâlie se contracta.

Paul alarmé se leva, ainsi que le commodore ; les vives couleurs d'Alicia avaient reparu ; elle souriait avec un peu d'effort.

—“ Je vous ai promis une tasse de thé ou un sorbet ; quoique Anglaise, je vous conseille le sorbet. La neige vaut mieux que l'eau chaude, dans ce pays voisin de l'Afrique, et où le sirocco arrive en droite ligne.”

Tous les trois prirent place autour de la table de pierre, sous le plafond des pampres ; le soleil s'était plongé dans la mer, et le jour bleu qu'on appelle la nuit à Naples succédait au jour jaune. La lune semait des pièces d'argent sur la terrasse, par les déchiquetures du feuillage ;—la mer bruissait sur la rive comme un baiser, et l'on entendait au loin le frisson de cuivre des tambours de basque accompagnant les tarentelles.

Il fallut se quitter;—Vicè, la fauve servante à chevelure crépue, vint avec un falot pour reconduire Paul à travers les dédales du jardin. Pendant qu'elle servait les sorbets et l'eau de neige, elle avait attaché sur le nouveau venu un regard mélangé de curiosité et de crainte. Sans doute, le résultat de l'examen n'avait pas été favorable pour Paul, car le front de Vicè, jaune déjà comme un cigare, s'était rembruni encore, et, tout en accompagnant l'étranger, elle dirigeait contre lui, de façon à ce qu'il ne put l'apercevoir, le petit doigt et l'index de sa main, tandis que les deux autres doigts, repliés sous la paume, se joignaient au pouce comme pour former un signe cabalistique.

III

L'ami d'Alicia revint à l'hôtel de Rome par le même chemin : la beauté de la soirée était incomparable ; une lune pure et brillante versait sur l'eau d'un azur diaphane une longue traînée de paillettes d'argent dont le fourmillement perpétuel, causé par le clapotis des vagues, multipliait l'éclat. Au large, les barques de pêcheur, portant à la proue un fanal de fer rempli d'étoupes enflammées, piquaient la mer d'étoiles rouges et traînaient après elles des sillages écarlates ; la fumée du Vésuve, blanche le jour, s'était changée en colonne lumineuse et jetait aussi son reflet sur le golfe. En ce moment la baie présentait cet aspect invraisemblable pour des yeux septentrionaux et que lui donnent ces gouaches italiennes encadrées de noir, si répandues il y a quelques années, et plus fidèles qu'on ne pense dans leur exagération crue.

Quelques lazzaroni noctambules vaguaient encore sur la rive, émus, sans le savoir, de ce spectacle magique, et plongaient leurs grands yeux noirs dans l'étendue bleuâtre. D'autres, assis sur le bordage d'une barque échouée, chantaient l'air de *Lucie* ou la

romance populaire alors en vogue : "*Ti voglio ben' assai*," d'une voix qu'auraient enviée bien des ténors payés cent mille francs. Naples se couche tard, comme toutes les villes méridionales ; cependant les fenêtres s'éteignaient peu à peu, et les seuls bureaux de loterie, avec leurs guirlandes de papier de couleur, leurs numéros favoris et leur éclairage scintillant, étaient ouverts encore, prêts à recevoir l'argent des joueurs capricieux que la fantaisie de mettre quelques carlins ou quelques ducats sur un chiffre rêvé pouvait prendre en rentrant chez eux.

Paul se mit au lit, tira sur lui les rideaux de gaze du moustiquaire, et ne tarda pas à s'endormir. Ainsi que cela arrive aux voyageurs après une traversée, sa couche, quoique immobile, lui semblait tanguer et rouler, comme si l'hôtel de Rome eût été le *Léopold*. Cette impression lui fit rêver qu'il était encore en mer et qu'il voyait, sur le môle, Alicia très pâle, à côté de son oncle cramoyi, et qui lui faisait signe de la main de ne pas aborder ; le visage de la jeune fille exprimait une douleur profonde, et en le regardant elle paraissait obéir contre son gré à une fatalité impérieuse.

Ce songe, qui prenait d'images toutes récentes une réalité extrême, chagrina le dormeur au point de l'éveiller, et il fut heureux de se retrouver dans sa chambre où tremblottait, avec un reflet d'opale, une veilleuse illuminant une petite tour de porcelaine qu'assiégeaient les moustiques en bourdonnant. Pour ne pas retomber sous le coup de ce rêve pénible, Paul lutta contre le sommeil et se mit à penser aux commencements de sa liaison avec miss Alicia, reprenant une à une toutes ces scènes puérilement charmantes d'un premier amour.

Il revit la maison de briques roses, tapissée d'églantiers et de chèvrefeuilles, qu'habitait à Richmond miss Alicia avec son oncle, et où l'avait introduit, à son premier voyage en Angleterre, une

de ces lettres de recommandation dont l'effet se borne ordinairement à une invitation à dîner. Il se rappela la robe blanche de mousseline des Indes, ornée d'un simple ruban, qu'Alicia, sortie la veille de pension, portait ce jour-là, et la branche de jasmin qui roulait dans la cascade de ses cheveux comme une fleur de la couronne d'Ophélie, emportée par le courant, et ses yeux d'un bleu de velours, et sa bouche un peu entr'ouverte, laissant entrevoir de petites dents de nacre et son col frêle qui s'allongeait comme celui d'un oiseau attentif, et ses rougeurs soudaines lorsque le regard du jeune gentleman français rencontrait le sien.

Le parloir à boiseries brunes de chasse au renard et de steeple-chases coloriés des tons tranchants de l'enluminure anglaise, se reproduisait dans son cerveau comme dans une chambre noire. Le piano allongeait sa rangée de touches pareilles à des dents de douairière. La cheminée, festonnée d'une brindille de lierre d'Irlande, faisait luire sa coquille de fonte frottée de mine de plomb ; les fauteuils de chêne à pied tournés ouvraient leurs bras garnis de maroquin, le tapis étalait ses rosaces, et miss Alicia, tremblante comme la feuille, chantait de la voix la plus adorablement fausse du monde la romance d'*Anna Bolena* "*deh, non voler costringere*" que Paul, non moins ému, accompagnait à contre-temps, tandis que le commodore, assoupi par une digestion laborieuse et plus cramoisi encore que de coutume, laissait glisser à terre un colossal exemplaire du *Times* avec supplément.

Puis la scène changeait : Paul, devenu plus intime, avait été prié par le commodore de passer quelques jours à son cottage dans le Lincolnshire. . . . Un ancien château féodal, à tours crénelées, à fenêtres gothiques, à demi enveloppé par un immense lierre, mais arrangé intérieurement avec tout le confortable moderne, s'élevait au bout d'une pelouse dont le ray-grass, soigneusement arrosé et foulé, était uni comme du velours ; une allée de sable jaune s'arrondissait autour du gazon et servait de manège à miss Alicia,

montée sur un de ces ponies d'Ecosse à crinière échevelée qu'aime à peindre sir Edward Landseer, et auxquels il donne un regard presque humain. Paul, sur un cheval bai-cerise que lui avait prêté le commodore, accompagnait miss Ward dans sa promenade circulaire, car le médecin, qui l'avait trouvée un peu faible de poitrine, lui ordonnait l'exercice.

Une autre fois un léger canot glissait sur l'étang, déplaçant les lis d'eau et faisant envoler le martin-pêcheur sous le feuillage argenté des saules. C'était Alicia qui ramait et Paul qui tenait le gouvernail ; qu'elle était jolie dans l'auréole d'or que dessinait autour de sa tête son chapeau de paille traversé par un rayon de soleil ! elle se renversait en arrière pour tirer l'aviron ; le bout de sa bottine grise s'appuyait à la planche du banc ; miss Ward n'avait pas un de ces pieds andalous tout courts et ronds comme des fers à repasser que l'on admire en Espagne, mais sa cheville était fine, son cou-de-pied bien cambré, et la semelle de son brodequin, un peu longue peut-être, n'avait pas deux doigts de large.

Le commodore restait *attaché* au rivage, non à cause de sa *grandeur*, mais de son poids qui eût fait sombrer la frêle embarcation ; il attendait sa nièce au débarcadère, et lui jetait avec un soin maternel un mantelet sur les épaules, de peur qu'elle ne se refroidit, — puis la barque rattachée au piquet, on revenait *luncher* au château. C'était plaisir de voir comme Alicia, qui ordinairement mangeait aussi peu qu'un oiseau, coupait à l'emporte-pièce de ses dents perlées une rose tranche de jambon d'York, mince comme une feuille de papier, et grignotait un petit pain sans en laisser une miette pour les poissons dorés du bassin.

Les jours heureux passent si vite ! De semaine en semaine Paul retardait son départ, et les belles masses de verdure du parc commençaient à revêtir des teintes safranées ; des fumées blanches s'élevaient le matin de l'étang. Malgré le râteau sans cesse pro-

mené du jardinier, les feuilles mortes jonchaient le sable de l'allée ; des millions de petites perles gelées scintillaient sur le gazon vert du boulingrin, et le soir on voyait les pies sautiller en se querellant à travers le sommet des arbres chauves.

Alicia pâlisait sous le regard inquiet de Paul et ne conservait de coloré que deux petites taches roses au sommet des pommettes. Souvent elle avait froid, et le feu le plus vif de charbon de terre ne la réchauffait pas. Le docteur avait paru soucieux, et sa dernière ordonnance prescrivait à miss Ward de passer l'hiver à Pise et le printemps à Naples.

Des affaires de famille avaient rappelé Paul en France ; Alicia et le commodore devaient partir pour l'Italie, et la séparation s'était faite à Folkestone. Aucune parole n'avait été prononcée, mais miss Ward regardait Paul comme son fiancé, et le commodore avait serré la main au jeune homme d'une façon significative : on n'écrase ainsi que les doigts d'un gendre.

Paul, ajourné à six mois, aussi longs que six siècles pour son impatience, avait eu le bonheur de trouver Alicia guérie et rayonnante de santé. Ce qui restait encore de l'enfant dans la jeune fille avait disparu ; et il pensait avec ivresse que le commodore n'aurait aucune objection à faire lorsqu'il lui demanderait sa nièce en mariage.

Bercé par ces riantes images, il s'endormit et ne s'éveilla qu'au jour. Naples commençait déjà son vacarme ; les vendeurs d'eau glacée criaient leur marchandise ; les rôtisseurs tendaient aux passants leurs viandes enfilées dans une perche : penchées à leurs fenêtres les ménagères paresseuses descendaient au bout d'une ficelle les paniers de provisions qu'elles remontaient chargés de tomates, de poissons et de grands quartiers de citrouille. Les écrivains publics, en habit noir râpé et la plume derrière l'oreille,

s'asseyaient à leurs échoppes ; les changeurs disposaient en pile sur leurs petites tables, les grani, les carlins et les ducats ; les cochers faisaient galloper leurs haridelles quêtant les pratiques matinales, et les cloches de tous les campaniles carillonnaient joyeusement l'*Angelus*.

Notre voyageur, enveloppé de sa robe de chambre, s'accouda au balcon ; de la fenêtre on apercevait Santa-Lucia, le fort de l'Œuf, et une immense étendue de mer jusqu'au Vésuve et au promontoire bleu où blanchissaient les vastes casini de Castellamare et où pointaient au loin les villas de Sorrente.

Le ciel était pur, seulement un léger nuage blanc s'avancait sur la ville, poussé par une brise nonchalante. Paul fixa sur lui ce regard étrange que nous avons déjà remarqué ; ses sourcils se froncèrent. D'autres vapeurs se joignirent au flocon unique, et bientôt un rideau épais de nuées étendit ses plis noirs au-dessus du château de Saint-Elme. De larges gouttes tombèrent sur le pavé de lave, et en quelques minutes se changèrent en une de ces pluies diluviennes qui font des rues de Naples autant de torrents et entraînent les chiens et même les ânes dans les égouts. La foule surprise se dispersa, cherchant des abris ; les boutiques en plein vent déménagèrent à la hâte, non sans perdre une partie de leurs denrées, et la pluie, maîtresse du champ de bataille, courut en bouffées blanches sur le quai désert de Santa-Lucia.

Le facchino gigantesque à qui Paddy avait appliqué un si beau coup de poing, appuyé contre un mur sous un balcon dont la saillie le protégeait un peu, ne s'était pas laissé emporter par la déroute générale, et il regardait d'un œil profondément méditatif la fenêtre où s'était accoudé M. Paul d'Aspremont.

Son monologue intérieur se résuma dans cette phrase, qu'il grommela d'un air irrité :

“ Le capitaine du *Léopold* aurait bien fait de flanquer ce forestier à la mer ; ” et, passant sa main par l’insterstice de sa grosse chemise de toile, il toucha le paquet d’amulettes suspendu à son col par un cordon.

IV

Le beau temps ne tarda pas à se rétablir, un vif rayon de soleil sécha en quelques minutes les dernières larmes de l’ondée, et la foule recommença à fourmiller joyeusement sur le quai. Mais Timberio, le portefaix, n’en parut pas moins garder son idée à l’endroit du jeune étranger français, et prudemment il transporta ses pénates hors de la vue des fenêtres de l’hôtel ; quelques lazzaroni de sa connaissance lui témoignèrent leur surprise de ce qu’il abandonnait une station excellente pour en choisir une beaucoup moins favorable.

“ Je la donne à qui veut la prendre, répondit-il en hochant la tête d’un air mystérieux ; on sait ce qu’on sait. ”

Paul déjeuna dans sa chambre, car soit timidité, soit dédain, il n’aimait pas à se trouver en public ; puis il s’habilla, et pour attendre l’heure convenable de se rendre chez miss Ward, il visita le musée des Studj : il admira d’un œil distrait la précieuse collection de vases campaniens, les bronzes retirés des fouilles de Pompeï, le casque grec d’airain vert-de-gris contenant encore la tête du soldat qui le portait, le morceau de boue durcie conservant comme un moule l’empreinte d’un charmant torse de jeune femme surprise par l’éruption dans la maison de campagne d’Arrius Diomedès, l’Hercule Farnèse et sa prodigieuse musculature, la Flore, la Minerve archaïque, les deux Balbus, et la magnifique statue d’Aristide, le morceau le plus parfait peut-être que l’antiquité nous ait laissé. Mais un amoureux n’est pas un appréciateur

bien enthousiaste des monuments de l'art ; pour lui le moindre profil de la tête adorée vaut tous les marbres grecs ou romains.

Etant parvenu à user tant bien que mal deux ou trois heures aux Studj, il s'élança dans sa calèche et se dirigea vers la maison de campagne où demeurait miss Ward. Le cocher, avec cette intelligence des passions qui caractérise les natures méridionales, poussait à outrance ses haridelles, et bientôt la voiture s'arrêta devant les piliers surmontés de vases de plantes grasses que nous avons déjà décrits. La même servante vint entr'ouvrir la claire-voie ; ses cheveux s'entortillaient toujours en boucles indomptables ; elle n'avait, comme la première fois, pour tout costume qu'une chemise de grosse toile brodée, aux manches et au col, d'agrémens en fil de couleur et qu'un jupon en étoffe épaisse et bariolée transversalement, comme en portent les femmes de Procida ; ses jambes, nous devons l'avouer, étaient dénuées de bas, et elle posait à nu sur la poussière des pieds qu'eût admirés un sculpteur. Seulement un cordon noir soutenait sur sa poitrine un paquet de petites breloques de forme singulière en corne et en corail, sur lequel, à la visible satisfaction de Vicè, se fixa le regard de Paul.

Miss Alicia était sur la terrasse, le lieu de la maison où elle se tenait de préférence. Un hamac indien de coton rouge et blanc, orné de plumes d'oiseau, accroché à deux des colonnes qui supportaient le plafond de pampres, balançait la nonchalance de la jeune fille, enveloppée d'un léger peignoir de soie écrue de la Chine, dont elle fripait impitoyablement les garnitures tuyautés. Ses pieds dont on apercevait la pointe à travers les mailles du hamac, étaient chaussés de pantoufles en fibres d'aloès, et ses beaux bras nus se recroisaient au-dessus de sa tête, dans l'attitude de la Cléopâtre antique, car, bien qu'on ne fût qu'au commencement de mai, il faisait déjà une chaleur extrême, et des milliers de cigales grinçaient en chœur sous les buissons d'alentour.

Le commodore, en costume de planteur et assis sur un fauteuil de jonc, tirait à temps égaux la corde qui mettait le hamac en mouvement.

Un troisième personnage complétait le groupe : c'était le comte d'Altavilla, jeune élégant Napolitain dont la présence amena sur le front de Paul cette contraction qui donnait à sa physionomie une expression de méchanceté diabolique.

Le comte était, en effet, un de ces hommes qu'on ne voit pas volontiers auprès d'une femme qu'on aime. Sa haute taille avait des proportions parfaites ; des cheveux noirs comme le jais, massés par des touffes abondantes, accompagnaient son front uni et coupé ; une étincelle du soleil de Naples scintillait dans ses yeux, et ses dents larges et fortes, mais pures comme des perles, paraissaient encore avoir plus d'éclat à cause du rouge vif de ses lèvres et de la nuance olivâtre de son teint. La seule critique qu'un goût méticuleux eût pu formuler contre le comte, c'est qu'il était trop beau.

Quant à ses habits, Altavilla les faisait venir de Londres, et le dandy le plus sévère eût approuvé sa tenue ; il n'y avait d'italien dans toute sa toilette que des boutons de chemise d'un trop grand prix. Là le goût bien naturel de l'enfant du Midi pour les joyaux se trahissait. Peut-être aussi que partout ailleurs qu'à Naples on eût remarqué comme d'un goût médiocre le faisceau de branches de corail bifurquées, de mains de lave de Vésuve aux doigts repliés ou brandissant un poignard, de chiens alongés sur leurs pattes, de cornes blanches et noires, et autres menus objets analogues qu'un anneau commun suspendait à la chaîne de sa montre ; mais un tour de promenade dans la rue de Tolède ou à la Villa Reale eût suffi pour démontrer que le comte n'avait rien d'excentrique en portant à son gilet ces breloques bizarres.

Lorsque Paul d'Aspremont se présenta, le comte, sur l'instance prière de miss Ward, chantait une de ces délicieuses mélodies populaires napolitaines, sans nom d'auteur, et dont une seule, recueillie par un musicien, suffirait à faire la fortune d'un opéra. — A ceux qui ne les ont pas entendues, sur la rive de Chiaja ou sur le môle, de la bouche d'un lazzarone, d'un pêcheur ou d'une trovatelle, les charmantes romances de Gordigiani en pourront donner une idée. Cela est fait d'un soupir de brise, d'un rayon de lune, d'un parfum d'oranger et d'un battement de cœur.

Alicia, avec sa jolie voix anglaise un peu fausse, suivait le motif qu'elle voulait retenir, et elle fit, tout en continuant, un petit signe amical à Paul, qui la regardait d'un air assez peu aimable, froissé de la présence de ce beau jeune homme.

Une des corde du hamac se rompit, et miss Ward glissa à terre, mais sans se faire mal ; six mains se tendirent vers elle simultanément. La jeune fille était déjà debout, toute rose de pudeur, car il est *improper* de tomber devant des hommes. Cependant, pas un des chastes plis de sa robe ne s'était dérangé.

“ J'avais pourtant essayé ces cordes moi-même, dit le comodore, et miss Ward ne pèse guère plus qu'un colibri.”

Le comte d'Altavilla hocha la tête d'un air mystérieux : en lui-même évidemment il expliquait la rupture de la corde par une tout autre raison que celle de la pesanteur ; mais, en homme bien élevé, il garda le silence, et se contenta d'agiter la grappe de breloques de son gilet.

Comme tous les hommes qui deviennent maussades et farouches lorsqu'ils se trouvent en présence d'un rival qu'ils jugent redoutable, au lieu de redoubler de grâce et d'amabilité, Paul

d'Aspremont, quoiqu'il eût l'usage du monde, ne parvint pas à cacher sa mauvaise humeur ; il ne répondait que par monosyllabes, laissait tomber la conversation, et en se dirigeant vers Altavilla, son regard prenait son expression sinistre ; les fibrilles jaunes se tortillaient sous la transparence grise de ses prunelles comme des serpents d'eau dans le fond d'une source.

Toutes les fois que Paul le regardait ainsi, le comte, par un geste en apparence machinal, arrachait une fleur d'une jardinière placée près de lui et la jetait de façon à couper l'effluve de l'œillade irritée.

—“ Qu'avez-vous donc à fourrager ainsi ma jardinière ? s'écria miss Alicia Ward, qui s'aperçut de ce manège. Que vous ont fait mes fleurs pour les décapiter ?

—Oh ! rien, miss ; c'est un tic involontaire, répondit Altavilla en coupant de l'ongle une rose superbe qu'il envoya rejoindre les autres.

—Vous m'agacez horriblement, dit Alicia ; et sans le savoir vous choquez une de mes manies. Je n'ai jamais cueilli une fleur. Un bouquet m'inspire une sorte d'épouvante : ce sont des fleurs mortes, des cadavres de roses, de verveines ou de pervenches, dont le parfum a pour moi quelque chose de sépulcral.

—Pour expier les meurtres que je viens de commettre, dit le comte Altavilla en s'inclinant, je vous enverrai cinq corbeilles de fleurs vivantes.”

Paul s'était levé, et d'un air contraint tortillait le bord de son chapeau comme minuant une sortie.

“ Quoi ! vous partez déjà ? dit miss Ward.

— J'ai des lettres à écrire, des lettres importantes.

Oh ! le vilain mot que vous venez de prononcer là ! dit la jeune fille avec une petite moue ; est-ce qu'il y a des lettres importantes quand ce n'est pas à moi que vous écrivez ?

— Restez donc, Paul, dit le commodore, j'avais arrangé dans ma tête un plan de soirée ; sauf l'approbation de ma nièce : nous serions allés d'abord boire un verre d'eau de la fontaine de Santa-Lucia, qui sent les œufs gâtés, mais qui donne l'appétit ; nous aurions mangé une ou deux douzaines d'huîtres, blanches et rouges, à la poissonnerie, dîné sous une treille dans quelque osteria bien napolitaine, bu du falerme et du lacryma-christi, et terminé le divertissement par une visite au seigneur Pulcinella. Le comte nous eût expliqué les finesses du dialecte.”

Ce plan parut peu séduire M. d'Aspremont, et il se retira après avoir salué froidement.

Altavilla resta encore quelques instants ; et comme miss Ward, fâchée du départ de Paul, n'entra pas dans l'idée du commodore, il prit congé.

Deux heures après, miss Alicia recevait une immense quantité de pots de fleurs, des plus rares, et, ce qui la surprit davantage, une monstrueuse paire de cornes de bœuf de Sicile, transparentes comme le jaspe, polies comme l'agate, qui mesuraient bien trois pieds de long et se terminaient par de menaçantes pointes noires. Une magnifique monture de bronze doré permettait de poser les cornes, le piton en l'air, sur une cheminée, une console ou une corniche.



Vicè, qui avait aidé les porteurs à déballer fleurs et cornes, parut comprendre la portée de ce cadeau bizarre.

Elle plaça bien en évidence, sur la table de pierre, les superbes croissants, qu'on aurait pu croire arrachés au front du taureau divin qui portait Europe, et dit : Nous voilà maintenant en bon état de défense.

— Que voulez-vous dire, Vicè ? demanda miss Ward.

— Rien... sinon que le signor français a de bien singuliers yeux.

V

L'heure du repas était passée depuis longtemps, et les feux de charbon qui pendant le jour changeaient en cratère du Vésuve la cuisine de l'hôtel de Rome, s'éteignaient lentement et braisaient sous les étouffoirs de tôle ; les casseroles avaient repris leur place à leurs clous respectifs et brillaient en rang comme les boucliers sur le bordage d'un trième antique ;—une lampe de cuivre jaune, semblable à celles qu'on retire des fouilles de Pompéï et suspendue par une triple chaînette à la maîtresse poutre du plafond, éclairait de ses trois mèches plongeant naïvement dans l'huile le centre de la vaste cuisine dont les angles restaient baignés d'ombre.

Les rayons lumineux tombant de haut modelaient avec des jeux d'ombre et de clair très-pittoresques un groupe de figures caractéristiques réunies autour de l'épaisse table de bois, toute hachée et sillonnée de coups de tranche-lard, qui occupait le milieu de cette grande salle dont la fumée des préparations culinaires

avait glacé les parois de ce bitume si cher aux peintres de l'école de Caravage. Certes, l'Espagnolet ou Salvator Rosa, dans leur robuste amour du vrai, n'eussent pas dédaigné les modèles rassemblés là par le hasard, ou, pour parler plus exactement, par une habitude de tous les soirs.

Il y avait d'abord le chef Virgilio Falsacappa, personnage fort important, d'une stature colossale et d'un embonpoint formidable, qui aurait pu passer pour un des convives de Vitulius si, au lieu d'une veste de basin blanc il eût porté une toge romaine bordée de pourpre : ses traits prodigieusement accentués formaient comme une espèce de caricature sérieuse de certains types des médailles antiques ; d'épais sourcils noirs saillants d'un demi-pouce couronnaient ses yeux, coupés comme ceux des masques de théâtre ; un énorme nez jetait son ombre sur une large bouche qui semblait garnie de trois rangs de dents comme la gueule du requin. Un fanon puissant comme celui du taureau Farnèse unissait le menton, frappé d'une fossette à y fourrer le poing, à un col d'une vigueur athlétique tout sillonné de veines et de muscles. Deux touffes de favoris, dont chacun eût pu fournir une barbe raisonnable à un sapeur, encadraient cette large face martelée de tons violents : des cheveux noirs frisés, luisants, où se mêlaient quelques fils argentés, se tordaient sur son crâne en petites mèches courtes, et sa nuque plissée de trois boursofflures transversales débordait du collet de sa veste ; aux lobes de ses oreilles, relevées par les apophyses de mâchoires capables de broyer un bœuf dans une journée, brillaient des boucles d'argent grandes comme le disque de la lune ; tel était maître Virgilio Falsacappa, que son tablier retroussé sur la hanche et son couteau plongé dans une gaine de bois faisaient ressembler à un vicimaire plus qu'à un cuisinier.

Ensuite apparaissait Timberio le portefaix, que la gymnastique de sa profession et la sobriété de son régime, consistant en une poignée de macaroni demi cru et sapoudré de cacio-cavallo, une tranche de pastèque et un verre d'eau à la neige, maintenait

dans un état de maigreur relative, et qui, bien nourri, eût certes atteint l'embonpoint de Falsacappa, tant sa robuste charpente paraissait faite pour supporter un poids énorme de chair. Il n'avait d'autre costume qu'un caleçon, un long gilet d'étoffe brune et un grossier caban jeté sur l'épaule.

Appuyé sur le bord de la table, Scazziga, le cocher de la calèche de louage dont se servait M. Paul d'Aspremont, présentait aussi une physionomie frappante ; ses traits irréguliers et spirituels étaient empreints d'une astuce naïve ; un sourire de commande errait sur ses lèvres moqueuses, et l'on voyait à l'aménité de ses manières qu'il vivait en relations perpétuelle avec les gens comme il faut ; ses habits achetés à la friperie simulaient une espèce de livrée dont il n'était pas médiocrement fier, et qui, dans son idée, mettait une grande distance sociale entre lui et le sauvage Timberio ; sa conversation s'émaillait de mots anglais et français qui ne cadraient pas toujours heureusement avec le sens de ce qu'il voulait dire, mais qui n'en excitaient pas moins l'admiration des filles de cuisine et des marmitons, étonnés de tant de science.

Un peu en arrière se tenaient deux jeunes servantes dont les traits rappelaient avec moins de noblesse, sans doute, ce type si connu des monnaies syracusaines : front bas, nez tout d'une pièce avec le front, lèvres un peu épaisses, menton empâté et fort ; des bandeaux de cheveux d'un noir bleuâtre allaient se rejoindre derrière leur tête à un pesant chignon traversé d'épingles terminées par des boules de corail ; des colliers de même matière cerclaient à triple rang leurs cols de cariatide, dont l'usage de porter les fardeaux sur la tête avait renforcé les muscles.—Des dandies eussent à coup sûr méprisé ces pauvres filles qui conservaient pur de mélange le sang des belles races de la grande Grèce ; mais tout artiste, à leur aspect, eut tiré son carnet de croquis et taillé son crayon.

Avez-vous vu à la galerie du Maréchal Soult le tableau de Murillo où des chérubins font la cuisine? Si vous l'avez vu, cela nous dispensera de peindre ici les têtes des trois ou quatre marmittons bouclés et frisés qui complétaient le groupe.

Le conciliabule traitait une question grave. Il s'agissait de M. Paul d'Aspremont, le voyageur français arrivé par le dernier vapeur : la cuisine se mêlait de juger l'appartement.

Timberio le portefaix avait la parole, et il faisait des pauses entre chacune de ses phrases, comme un acteur en vogue, pour laisser à son auditoire le temps d'en bien saisir toute la portée, d'y donner son assentiment ou d'élever des objections.

— Suivez bien mon raisonnement, disait l'orateur ; *le Léopold* est un honnête bateau à vapeur toscan, contre lequel il n'y a rien à objecter, sinon qu'il transporte trop d'hérétiques anglais....

— Les hérétiques anglais payent bien, interrompit Scazziga, rendu plus tolérant par les pourboires.

— Sans doute ; c'est bien le moins que lorsqu'un hérétique fait travailler un chrétien, il le récompense généreusement, afin de diminuer l'humiliation.

— Je ne suis pas humilié de conduire un *forestier* dans ma voiture ; je ne fais pas, comme toi, métier de bête de somme, Timberio.

— Est-ce que je ne suis pas baptisé aussi bien que toi ? répliqua le portefaix en fronçant le sourcil et en fermant les poings.

—Laissez parler Timberio, s'écria en chœur l'assemblée, qui craignait de voir cette dissertation intéressante tourner en dispute.

—Vous m'accorderez, reprit l'orateur calmé, qu'il faisait un temps superbe lorsque *le Léopold* est entré dans le port ?

—On vous l'accorde, Timberio, fit le chef avec une majesté condescendante.

—La mer était unie comme une glace, continua le facchino, et pourtant une vague énorme a secoué si rudement la barque de Gennaro qu'il est tombé à l'eau avec deux ou trois de ses camarades.—Est-ce naturel ? Gennaro a le pied marin cependant, et il danserait la tarentelle sans balancier sur une vergue.

—Il avait peut-être bu un fiasco d'Asprino de trop, objecta Scazziga, le rationaliste de l'assemblée.

—Pas même un verre de limonade, poursuivit Timberio ; mais il y avait à bord du bateau à vapeur un monsieur qui le regardait d'une certaine manière,—vous m'entendez !

—Oh ! parfaitement, répondit le chœur en allongeant avec un ensemble admirable, l'index et le petit doigt.

—Et ce monsieur, dit Timberio, n'était autre que M. Paul d'Aspremont.

—Celui qui loge au numéro 3, demanda le chef, et à qui j'envoie son dîner sur un plateau ?

—Précisément, répondit la plus jeune et la plus jolie des

servantes ; je n'ai jamais vu de voyageur plus sauvage, plus désagréable et plus dédaigneux ; il ne m'a adressé ni un regard, ni une parole, et pourtant je vau^x un compliment, disent tous ces messieurs.

— Vous valez mieux que cela, Gelsomina, ma belle, dit galamment Timberio ; mais c'est un bonheur pour vous que cet étranger ne vous ait pas remarquée.

— Tu es aussi par trop superstitieux, objecta le sceptique Scazziga, que ses relations avec les étrangers avaient rendu légèrement voltairien.

— A force de fréquenter les hérétiques tu finiras par ne plus même croire à saint Janvier.

— Si Gennaro s'est laissé tomber à la mer, ce n'est pas une raison, continua Scazziga qui défendait sa pratique, pour que M. Paul d'Aspremont ait l'influence que tu lui attribues.

— Il te faut d'autres preuves : ce matin je l'ai vu à la fenêtre, l'œil fixé sur un nuage pas plus gros que la plume qui s'échappe d'un oreiller dé cousu, et aussitôt des vapeurs noires se sont assemblées, et il est tombé une pluie si forte que les chiens pouvaient boire debout."

Scazziga n'était pas convaincu et hochait la tête d'un air de doute.

" Le groom ne vaut d'ailleurs pas mieux que le maître, continue Timberio, et il faut que ce singe botté ait des intelligence avec le diable pour m'avoir jeté par terre, moi qui le tuerais d'une chiquenaude.

—Je suis de l'avis de Timberio, dit majestueusement le chef de cuisine ; l'étranger mange peu ; il a renvoyé les zuchettes farcies, la friture de poulet et le macaroni aux tomates que j'avais pourtant apprêtés de ma propre main ! Quelque secret étrange se cache sous cette sobriété. Pourquoi un homme riche se priverait-il de mets savoureux et ne prendrait-il qu'un potage aux œufs et une tranche de viande froide ?

—Il a les cheveux roux, dit Gelsomina en passant les doigts dans la noire forêt de ses bandeaux.

—Et les yeux un peu saillants, continua Pepina, l'autre servante.

—Très rapprochés du nez, appuya Timberio.

—Et la ride qui se forme sous ses sourcils se creuse en fer à cheval, dit en terminant l'instruction le formidable Virgilio Falsacappa ; donc il est...

—Ne prononcez pas le mot, c'est inutile, cria le chœur moins Scazziga, toujours incrédule ; nous nous tiendrons sur nos gardes.

—Quand je pense que la police me tourmenterait, dit Timberio, si par hasard je lui laissais tomber une malle de trois cents livres sur la tête, à ce *forestier* de malheur !

—Scazziga est bien hardi de le conduire, dit Gelsomina.

—Je suis sur mon siège, il ne me voit que le dos, et ses regards ne peuvent faire avec les miens l'angle voulu. D'ailleurs, je m'en moque.

—Vous n'avez pas de religion, Scazziga, dit le colossal Palforio, le cuisinier à formes herculéennes ; vous finirez mal."

Pendant que l'on dissertait de la sorte sur son compte à la cuisine de l'hôtel de Rome, Paul, que la présence du comte d'Altavilla chez miss Ward avait mis de mauvaise humeur, était allé se promener à la villa Reale ; et plus d'une fois la ride de son front se creusa, et ses yeux prirent leur regard fixe. Il crut voir Alicia passer en calèche avec le comte et le commodore, et il se précipita vers la portière en posant son lorgnon sur son nez pour être sûr qu'il ne se trompait pas : ce n'était pas Alicia, mais une femme qui lui ressemblait un peu de loin. Seulement, les chevaux de la calèche, effrayés sans doute du mouvement brusque de Paul, s'emportèrent.

Paul prit une glace au café de l'Europe sur le largo du palais : quelques personnes l'examinèrent avec attention, et changèrent de place en faisant un geste singulier.

Il entra au théâtre de Pulcinella, où l'on donnait un spectacle *tutto da ridere*. L'acteur se troubla au milieu de son improvisation bouffonne et resta court ; il se remit pourtant ; mais au beau milieu d'un lazzi, son nez de carton noir se détacha, et il ne put venir à bout de le rajuster, et comme pour s'excuser, d'un signe rapide, il expliqua la cause de ses mésaventures, car le regard de Paul arrêté sur lui, lui ôtait tous ses moyens.

Les spectateurs voisins de Paul s'éclipsèrent un à un ; M. d'Aspremont se leva pour sortir, ne se rendant pas compte de l'effet bizarre qu'il produisait, et dans le couloir il entendait prononcer à voix basse ce mot étrange et dénué de sens pour lui : un jettatore ! un jettatore !

VI

Le lendemain de l'envoi des cornes, le comte Altavilla fit une visite à miss Ward. La jeune Anglaise prenait le thé en compagnie de son oncle, exactement comme si elle eût été à Ramsgate dans une maison de briques jaunes, et non à Naples sur une terrasse blanchie à la chaux et entourée de figuiers, de cactus et d'aloès ; car un des signes caractéristiques de la race saxonne est la persistance de ses habitudes, quelque contraires qu'elles soient au climat. Le commodore rayonnait : au moyen de morceaux de glace fabriquée chimiquement avec un appareil, car on n'apporte que de la neige des montagnes qui s'élèvent derrière Castellamare, il était parvenu à maintenir son beurre à l'état solide, et il en étalait une couche avec une satisfaction visible sur une tranche de pain coupée en sandwich.

Après ces quelques mots vagues qui précèdent toute conversation et ressemblent aux préludes par lesquelles les pianistes tâtent leur clavier avant de commencer leur morceau, Alicia, abandonnant tout à coup les lieux communs d'usage, s'adressa brusquement au jeune comte napolitain :

— Que signifie de bizarre cadeau de cornes dont vous avez accompagné vos fleurs ? Ma servante m'a dit que c'était un préservatif contre le *fascino* ; voilà tout ce que j'ai pu tirer d'elle.

— Vicè a raison, répondit le comte Altavilla en s'inclinant.

— Mais qu'est-ce que le *fascino* ? poursuivit la jeune miss ; je ne suis pas au courant de vos superstitions... africaines, car cela doit se rapporter sans doute à quelque croyance populaire.

— Le *fascino* est l'influence pernicieuse qu'exerce la personne douée, ou plutôt affligée du mauvais œil.

—Je fais semblant de vous comprendre, de peur de vous donner une idée défavorable de mon intelligence, si j'avoue que le sens de vos paroles m'échappe, dit miss Alicia Ward ; vous m'expliquez l'inconnu par l'inconnu : *mauvais œil* traduit mal, pour moi, *fascino* ; comme le personnage de la comédie, je sais le latin, mais faites comme si je ne le savais pas.

—Je vais m'expliquer avec toute la clarté possible, répondit Altavilla ; seulement, dans votre dédain britannique, n'allez pas me prendre pour un sauvage et vous demander si mes habits ne cachent pas une peau tatouée de rouge et de bleu. Je suis un homme civilisé ; j'ai été élevé à Paris, je parle anglais et français ; j'ai lu Voltaire ; je crois aux machines à vapeur, aux chemins de fer, aux deux chambres comme Stendhal ;—je porte le matin des gants de Suède, l'après-midi des gants de couleur, le soir des gants paille.”

L'attention du commodore, qui beurrerait sa deuxième tartine, fut attirée par ce début étrange, et il resta le couteau à la main, fixant sur Altavilla ses prunelles d'un bleu polaire, dont la nuance formait un bizarre contraste avec son teint rouge-brique.

“Voilà des titres rassurants, fit miss Alicia Ward avec un sourire, et après cela je serais bien défiante si je vous soupçonnais de *barbarie*. Mais ce que vous avez à me dire est donc bien terrible ou bien absurde, que vous prenez tant de circonlocutions pour arriver au fait ?

— Oui, bien terrible, bien absurde et même bien ridicule, ce qui est pire, continua le comte ; si j'étais à Londres ou à Paris, peut-être en rirais-je avec vous, mais ici à Naples...

— Vous garderez votre sérieux ; n'est-ce pas cela que vous voulez dire ?

— Précisément.

— Arrivons au *fascino*, dit miss Ward, que la gravité d'Altavilla impressionnait malgré elle.

— Cette croyance remonte à la plus haute antiquité. Il y est fait allusion dans la Bible. Virgile en parle d'un ton convaincu ; les amulettes de bronze trouvées à Pompéï, à Herculanium, à Stabies, les siges préservatifs dessinés sur les murs des maisons déblayées, montrent combien cette superstition était jadis répandue (Altavilla souligna le mot *superstition* avec une intention maligne). L'Orient tout entier y ajoute foi encore aujourd'hui. Des mains rouges ou vertes sont appliquées de chaque côté de l'une des maisons mauresques pour détourner la mauvaise influence. On voit une main sculptée sur le claveau de la porte du Jugement à l'Alhambra ; ce qui prouve que ce *préjugé* est du moins fort ancien s'il n'est pas fondé. Quand des millions d'hommes ont pendant des milliers d'années partagé une opinion, il est probable que cette opinion si généralement reçue s'appuyait sur des faits positifs, sur une longue suite d'observations justifiées par l'événement... J'ai peine à croire, quelque idée avantageuse que j'aie de moi-même, que tant de personnes, dont plusieurs à coup sûr étaient illustres, éclairées et savantes, se soient trompées grossièrement dans une chose où seul je verrais clair...

Votre raisonnement est facile à rétorquer, interrompt miss Alicia Ward : le polythéisme n'a-t-il pas été la religion d'Hésiode, d'Homère, d'Aristote, de Platon, de Socrate même, qui a sacrifié un coq à Esculape, et d'une foule d'autres personnages d'un génie incontestable ?

— Sans doute, mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui sacrifie des bœufs à Jupiter.

—Il vaut bien mieux en faire des beefsteaks et des rumpsteaks, dit sentencieusement le commodore, que l'usage de brûler les cuisses grasses des victimes sur les charbons avait toujours choqué dans Homère.

—On n'offre plus de colombes à Vénus, ni de paons à Junon, ni de boucs à Bacchus ; le christianisme a remplacé ces rêves de marbre blanc dont la Grèce avait peuplé son Olympe ; le vérité a fait évanouir l'erreur, et une infinité de gens redoutent encore les effets du *fascino*, ou, pour lui donner son nom populaire, de la *jettatura*.

—Que le peuple ignorant s'inquiète de pareilles influences, je le conçois, dit miss Ward ; mais qu'un homme de votre naissance et de votre éducation partage cette croyance, voilà ce qui m'étonne.

—Plus d'un qui fait l'esprit fort, répondit le comte, suspend à sa fenêtre une corne, cloue un massacre au dessus de sa porte, et ne marche que couvert d'amulettes ; moi, je suis franc, et j'avoue sans honte que lorsque je rencontre un *jettatore*, je prends volontiers l'autre côté de la rue, et que si je ne puis éviter son regard, je le conjure de mon mieux par le geste consacré. Je n'y mets pas plus de façon qu'un lazzarone, et je m'en trouve bien. Des mésaventures nombreuses m'ont appris à ne pas dédaigner ces précautions."

Miss Alicia Ward était une protestante, élevée avec une grande liberté d'esprit philosophique, qui n'admettait rien qu'après examen, et dont la raison droite répugnait à tout ce qui ne pouvait s'expliquer mathématiquement. Les discours du comte la surprenaient. Elle voulut d'abord n'y voir qu'un simple jeu d'esprit ; mais le ton calme et convaincu d'Altavilla lui fit changer d'idée sans la persuader en aucune façon.

— Je vous accorde, dit-elle, que ce préjugé existe, qu'il est fort répandu, que vous êtes sincère dans votre crainte du mauvais œil, et ne cherchez pas à vous jouer de la simplicité d'une pauvre étrangère ; mais donnez-moi quelque raison physique de cette idée superstitieuse, car, fussiez-vous me juger comme un être entièrement dénué de poésie, je suis très incrédule ; le fantastique, le mystérieux, l'occulte, l'inexplicable ont fort peu de prise sur moi.

— Vous ne niez pas, miss Alicia, reprit le comte, la puissance de l'œil humain ; la lumière du ciel s'y combine avec le reflet de l'âme ; la prunelle est une lentille qui concentre les rayons de la vie, et l'électricité intellectuelle jaillit par cette étroite ouverture : le regard d'une femme ne traverse-t-il pas le cœur le plus dur ? Le regard d'un héros n'aimante-t-il pas toute une armée ? Le regard du médecin ne dompte-t-il pas le fou comme une douche froide ? Le regard d'une mère ne fait-il pas reculer les lions ?

— Vous plaidez votre cause avec éloquence, répondit miss Ward, en secouant sa jolie tête ; pardonnez-moi s'il me reste des doutes.

— Et l'oiseau qui, palpitant d'horreur et poussant des cris lamentables, descend du haut d'un arbre, d'où il pourrait s'envoler, pour se jeter dans la gueule du serpent qui le fascine, obéit-il à un préjugé ? A-t-il entendu dans les nids des commères emplumées raconter des histoires de jettatura ?— Beaucoup d'effets n'ont-ils pas eu lieu par des causes inappréciables pour nos organes ? Les miasmes de la fièvre paludéenne, de la peste, du choléra, sont-ils visibles. Nul œil n'aperçoit le fluide électrique sur la broche du paratonnerre, et pourtant la foudre est soutirée ! Qu'y a-t-il d'absurde à supposer qu'il se dégage de ce disque noir, bleu ou gris, un rayon propice ou fatal ? Pourquoi cette effluve

ne serait-elle pas heureuse ou malheureuse d'après le mode d'émission et l'angle sous lequel l'objet la reçoit ?

— Il me semble, dit le commodore, que la théorie du comte a quelque chose de spécieux ; je n'ai jamais pu, moi, regarder les yeux d'or d'un crapaud sans me sentir à l'estomac une chaleur intolérable, comme si j'avais pris de l'émétique : et pourtant le pauvre reptile avait plus de raison de craindre que moi qui pouvais l'écraser d'un coup de talon.

— Ah ! mon oncle ! si vous vous mettez avec M. d'Altavilla, fit miss Ward, je vais être battue. Je ne suis pas de force à lutter. Quoique j'eusse peut-être bien des choses à objecter contre cette électricité oculaire dont aucun physicien n'a parlé, je veux bien admettre son existence pour un instant, mais quelle efficacité peuvent avoir pour se préserver de leurs funestes effets les immenses cornes dont vous m'avez gratifiée ?

— De même que le paratonnerre avec sa pointe soutire la foudre, répondit Altavilla, ainsi les pitons aigus de ces cornes sur lesquelles se fixe le regard du jettatore détournent le fluide maléfaisant et le dépouillent de sa dangereuse électricité. Les doigts tendus en avant et les amulettes de corail rendent le même service.

— Tout ce que vous me contez là est bien fou, monsieur le comte, reprit miss Ward ; et voici ce que j'y crois comprendre : selon vous, je serais sous le coup du fascino d'un jettatore bien dangereux ; et vous m'avez envoyé des cornes comme moyens de défense ?

— Je le crains, miss Alicia, répondit le comte avec un ton de conviction profonde.

Il ferait beau voir, s'écria le commodore, qu'un de ces drôles à l'œil louche essayât de fasciner ma nièce ! Quoique j'aie dépassé la soixantaine, je n'ai pas encore oublié mes leçons de boxe."

Et il fermait son poing en serrant le pouce contre les doigts pliés.

"Deux doigts suffisent, milord, dit Altavilla en faisant prendre à la main du commodore la position voulue. Le plus ordinairement la jettatura est involontaire ; elle s'exerce à l'insu de ceux qui possèdent ce don fatal, et souvent même, lorsque les jettatori arrivent à la conscience de leur funeste pouvoir, ils en déplorent les effets plus que personne ; il faut donc les éviter et non les maltraiter. D'ailleurs, avec les cornes, les doigts en pointe, les branches de corail bifurquées, on peut neutraliser ou du moins atténuer leur influence.

—En vérité, c'est fort étrange, dit le commodore, que le sang-froid d'Altavilla impressionnait malgré lui.

—Je ne me savais pas si fort obsédée par les jettatori ; je ne quitte guère cette terrasse, si ce n'est pour aller faire, le soir, un tour en calèche le long de la villa Reale, avec mon oncle, et je n'ai rien remarqué qui pût donner lieu à votre supposition, dit la jeune fille dont la curiosité s'éveillait, quoique son incrédulité fût toujours la même. — Sur qui se reposent vos soupçons ?

—Ce ne sont pas des soupçons, miss Ward ; ma certitude est complète, répondit le jeune comte napolitain.

—De grâce, révélez-nous le nom de cet être fatal ? dit miss Ward avec une légère nuance de moquerie.

Altavilla garda le silence.

“Il est bon de savoir de qui l'on doit se défier,” ajouta le commodore.

Le jeune comte napolitain parut se recueillir;—puis il se leva, s'arrêta devant l'oncle de miss Ward, lui fit un salut respectueux et lui dit :

“Milord Ward, je vous demande la main de votre nièce.”

A cette phrase inattendue, Alicia devint toute rose, et le commodore passa du rouge à l'écarlate.

Certes, le comte Altavilla pouvait prétendre à la main de miss Ward; il appartenait à une des plus anciennes et plus nobles familles de Naples; il était beau, jeune, riche, très bien en cour, parfaitement élevé, d'une élégance irréprochable; sa demande, en elle-même, n'avait donc rien de choquant; mais elle venait d'une manière si soudaine, si étrange, elle ressortait si peu de la conversation entamée, que la stupéfaction de l'oncle et de la nièce était tout à fait convenable. Aussi Altavilla n'en parut-il ni surpris ni découragé, et attendit-il la réponse de pied ferme.

“Mon cher comte, dit enfin le commodore, un peu remis de son trouble, votre proposition m'étonne—autant qu'elle m'honore.—En vérité, je ne sais que vous répondre; je n'ai pas consulté ma nièce.—On parlait de fascino, de jettatura, de cornes, d'amulettes, de mains ouvertes ou fermées, de toutes sortes de choses qui n'ont aucun rapport au mariage, et puis voilà que vous me demandez la main d'Alicia!—Cela ne se suit pas du tout, et vous ne m'en voudrez pas si je n'ai pas des idées bien nettes à ce sujet. Cette union serait à coup sûr

très convenable, mais je croyais que ma nièce avait d'autres intentions. Il est vrai qu'un vieux loup de mer comme moi ne lit pas bien couramment dans le cœur des jeunes filles..."

Alicia, voyant son oncle s'embrouiller, profita du temps d'arrêt qu'il prit après sa dernière phrase pour faire cesser une scène qui devenait gênante, et dit au Napolitain :

"Comte, lorsqu'un galant homme demande loyalement la main d'une honnête jeune fille, il n'y a pas lieu pour elle de s'offenser, mais elle a droit d'être étonnée de la forme bizarre donnée à cette demande. Je vous priais de me dire le nom du prétendu jettatore dont l'influence peut, selon vous, m'être nuisible, et vous faites brusquement à mon oncle une proposition dont je ne demêle pas le motif.

— C'est, répondit Altavilla, qu'un gentilhomme ne se fait pas volontiers dénonciateur, et qu'un mari seul peut défendre sa femme. Mais prenez quelques jours pour réfléchir. Jusque-là les cornes exposées d'une façon bien visible suffiront, je l'espère, à vous garantir de tout événement fâcheux."

Cela dit, le comte se leva et sortit après avoir salué profondément.

Vicè, la fauve servante aux cheveux crépus, qui venait pour emporter la théière et les tasses, avait, en montant lentement l'escalier de la terrasse, entendu la fin de la conversation ; elle nourrissait contre Paul d'Aspremont toute l'aversion qu'une paysanne des Abruzzes apprivoisée à peine par deux ou trois ans de domesticité, peut avoir à l'endroit d'un *forestier* soupçonné de jettature ; elle trouvait d'ailleurs le comte Altavilla superbe, et ne concevait pas que miss Ward pût lui préférer un jeune homme

chétif et pâle dont elle, Vicè, n'eût pas voulu, quand même il n'aurait pas eu le fascino. Aussi, n'appréciant pas la délicatesse de procédé du comte, et désirant soustraire sa maîtresse, qu'elle aimait, à une nuisible influence, Vicè se pencha vers l'oreille de miss Ward et lui dit :

“ Le nom que vous cache le comte Altavilla, je le sais moi.

— Je vous défends de me le dire Vicè, si vous tenez à mes bonnes grâces, répondit Alicia. Vraiment toutes ces superstitions sont honteuses, et je les braverai en fille chrétienne qui ne craint que Dieu.”

VII

Jettatore ! Jettatore ! Ces mots s'adressaient bien à moi, se disait Paul d'Aspremont en rentrant à l'hôtel ; j'ignore ce qu'ils signifient, mais ils doivent assurément renfermer un sens injurieux ou moqueur. Qu'ai-je dans ma personne de singulier, d'insolite ou de ridicule pour attirer ainsi l'attention d'une manière défavorable ? Il me semble, quoique l'on soit assez mauvais juge de soi-même, que je ne suis ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, ni maigre, ni gros, et que je puis passer inaperçu dans la foule. Ma mise n'a rien d'excentrique ; je ne suis pas coiffé d'un turban illuminé de bougies comme Jourdain dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* ; je ne porte pas une veste brodée d'un soleil d'or dans le dos ; un nègre ne me précède pas jouant des timbales ; mon individualité parfaitement inconnue, du reste, à Naples, se développe sous le vêtement uniforme, domino de la civilisation moderne, et je suis dans tout pareil aux élégants qui se promènent rue de Tolède ou au largo du Palais, sauf un peu moins de cravate, un peu moins d'épingle, un peu moins de chemise brodée, un peu moins de gilet, un peu moins de chaînes d'or et beaucoup moins de frisure.

— Peut-être ne suis-je pas assez frisé ! — Demain je me ferai donner un coup de fer par le barbier de l'hôtel. Cependant l'on a ici l'habitude de voir des étrangers, et quelques imperceptibles différences de toilette ne suffisent pas à justifier le mot mystérieux et le geste bizarre que ma présence provoque. J'ai remarqué, d'ailleurs, une expression d'antipathie et d'effroi dans les yeux des gens qui s'écartaient de mon chemin. Que puis-je avoir fait à ces gens que je rencontre pour la première fois ? Un voyageur, ombre qui passe pour ne plus revenir, n'excite partout que l'indifférence, à moins qu'il n'arrive de quelque région éloignée et ne soit l'échantillon d'une race inconnue ; mais les paquebots jettent toutes les semaines sur le môle des milliers de touristes dont je ne diffère en rien. Qui s'en inquiète, excepté les facchini, les hôteliers et les domestiques de place ? Je n'ai pas tué mon frère, puisque je n'en avais pas, et je ne dois pas être marqué par Dieu du signe de Caïn, et pourtant les hommes se troublent et s'éloignent à mon aspect : à Paris, à Londres, à Vienne, dans toutes les villes que j'ai habitées, je ne me suis jamais aperçu que je produisise un effet semblable ; l'on m'a trouvé quelquefois fier, dédaigneux, sauvage ; l'on m'a dit que j'affectais le *sneer* anglais, que j'imitais lord Byron, mais j'ai reçu partout l'accueil dû à un gentleman, et mes avances, quoique rares, n'en étaient que mieux appréciées. Une traversée de trois jours de Marseille à Naples ne peut pas m'avoir changé à ce point d'être devenu odieux ou grotesque, moi que plus d'une femme a distingué et qui ai su toucher le cœur de miss Alicia Ward, une charmante jeune fille, une créature céleste, un ange de Thomas Moore !

Ces réflexions, raisonnables assurément, calmèrent un peu Paul d'Aspremont, et il se persuada qu'il avait attaché à la mimique exagérée des Napolitains, le peuple le plus gesticulateur du monde, un sens dont elle était dénuée.

Il était tard. — Tous les voyageurs, à l'exception de Paul, avaient regagné leurs chambres respectives ; Gelsomina, l'une des

servantes dont nous avons esquissé la physionomie dans le conciliabule tenu à la cuisine sous la présidence de Virgilio Falsacappa, attendait que Paul fût rentré pour mettre les barres de clôture à la porte. Nanella, l'autre fille, dont c'était le tour de veiller, avait prié sa compagne plus hardie de tenir sa place, ne voulant pas se rencontrer avec le *forestier* soupçonné de jettature ; aussi Gelsomina était-elle sous les armes ; un énorme paquet d'allumettes se hérissait sur sa poitrine, et cinq petites cornes de corail tremblaient au lieu de pampilles à la perle taillée de ses boucles d'oreille ; sa main, repliée d'avance, tendait l'index et le petit doigt avec une correction que le révérend curé Andréa de Jorio, auteur de la *Mimica degli antichi investigata nel gestire napoletano* eût assurément approuvée.

La brave Gelsomina, dissimulant sa main derrière un pli de sa jupe présenta le flambeau à M. d'Aspremont, et dirigea sur lui un regard aigu, persistant, presque provocateur, d'une expression si singulière, que le jeune homme en baissa les yeux ; circonstance qui parut faire beaucoup de plaisir à cette belle fille.

A la voir immobile et droite, allongeant le flambeau avec un geste de statue, le profil découpé par une ligne lumineuse, l'œil fixe et flamboyant, on eût dit la Némésis antique cherchant à déconcerter un coupable.

Lorsque le voyageur eût monté l'escalier et que le bruit de ses pas se fut éteint dans le silence, Gelsomina releva la tête d'un air de triomphe, et dit : " Je lui ai joliment fait rentrer son regard dans la prunelle, à ce vilain monsieur, que saint Janvier confonde ; je suis sûre qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux."

Paul dormit mal et d'un sommeil agité ; il fut tourmenté par toutes sortes de rêves bizarres se rapportant aux idées qui avaient préoccupé sa veille : il se voyait entouré de figures gri-

maçantes et monstrueuses, exprimant la haine, la colère et la peur ; puis les figures s'évanouissaient ; des doigts longs, maigres, osseux, à phalanges noueuses, sortant de l'ombre et rougis d'une clarté infernale, le menaçaient en faisant des signes cabalistiques ; les ongles de ces doigts, se recourbant en griffes de tigre, en serres de vautour, s'approchaient de plus en plus de son visage et semblaient chercher à lui vider l'orbite des yeux. Par un effort suprême, il parvint à écarter ces mains, voltigeant sur des ailes de chauve-souris ; mais aux mains crochues succédèrent des massacres de bœufs, de buffles et de cerfs, crânes blanchis animés d'une vie morte, qui l'assaillaient de leurs cornes et de leurs ramures et le forçaient à se jeter à la mer, où il se déchirait le corps sur une forêt de corail aux branches pointues ou bifurquées ;—une vague le rapportait à la côte, moulu, brisé, à demi mort ; et, comme le don Juan de lord Byron, il entrevoyait à travers son évanouissement une tête charmante qui se penchait vers lui ;—ce n'était pas Haydée, mais Alicia, plus belle encore que l'être imaginaire créé par le poète. La jeune fille faisait de vains efforts pour tirer sur le sable le corps que la mer voulait reprendre, et demandait à Vicè, la fauve servante, une aide que celle-ci lui refusait en riant d'un rire féroce : les bras d'Alicia se fatiguaient, et Paul retombait au gouffre.

Ces fantasmagories confusément effrayantes, vaguement horribles, et d'autres plus insaisissables encore rappelant les fantômes informes ébauchés dans l'ombre opaque des aquatintes de Goya torturèrent le dormeur jusqu'au premières lueurs du matin ; son âme, affranchie par l'annéantissement du corps, semblait deviner ce que sa pensée éveillée ne pouvait comprendre, et tâchait de traduire ses pressentiments en image dans la chambre noire du rêve.

Paul se leva brisé, inquiet, comme mis sur la trace d'un malheur caché par ces cauchemars dont il craignait de sonder le mys-

tère ; il tournait autour du fatal secret, fermant les yeux pour ne pas voir et les oreilles pour ne pas entendre ; jamais il n'avait été plus triste ; il doutait même d'Alicia ; l'air de fatuité heureuse du comte napolitain, la complaisance avec laquelle la jeune fille l'écoutait, la mine approbative du commodore, tout cela lui revenait en mémoire enjolivé de mille détails cruels, lui noyait le cœur d'amertume et ajoutait encore à sa mélancolie.

La lumière a ce privilège dissiper le malaise causé par les visions nocturnes. Smarra, offusqué, s'enfuit en agitant ses ailes membraneuses, lorsque le jour tire ses flèches d'or dans la chambre par l'interstice des rideaux.—Le soleil brillait d'un éclat joyeux, le ciel était pur, et sur le bleu de la mer scintillaient des millions de paillettes : peu à peu Paul se rasséréna ; il oublia ses rêves fâcheux et les impressions bizarres de la veille, ou s'il y pensait, c'était pour s'accuser d'extravagance.

Il alla faire un tour à Chiaja pour s'amuser du spectacle de la pétulance napolitaine ; les marchands criaient leurs denrées sur des mélopées bizarres en dialecte populaire, inintelligible pour lui qui ne savait que l'italien, avec des gestes désordonnés et une furie d'action inconnue dans le Nord ; mais toutes les fois qu'il s'arrêtait près d'une boutique, le marchand prenait un air alarmé, murmurait quelque imprécation à mi-voix, et faisait le geste d'allonger les doigts comme s'il eût voulu le poignarder de l'auriculaire et de l'index ; les commères, plus hardies, l'accablaient d'injures et lui montraient le poing.

VIII

M. d'Aspremont crut, en s'entendant injurier par la populace de Chiaja, qu'il était l'objet de ces litanies grossièrement burlesques dont les marchands de poisson régalaient les gens bien mis

qui traversent le marché ; mais une répulsion si vive, un effroi si vrai se peignaient dans tous les yeux, qu'il fut bien forcé de renoncer à cette interprétation ; le mot *jettatore*, qui avait déjà frappé ses oreilles au théâtre de San Carlino, fut encore prononcé, et avec une expression menaçante cette fois ; il s'éloigna donc à pas lents, ne fixant plus sur rien ce regard, cause de tant de trouble. En longeant les maisons pour se soustraire à l'attention publique, Paul arriva à un étalage de bouquiniste ; il s'y arrêta, remua et ouvrit quelques livres, en manière de contenance : il tournait ainsi le dos au passants, et sa figure à demi cachée par les feuillets évitait toute occasion d'insulte. Il avait bien pensé un instant à charger cette canaille à coups de canne ; la vague terreur superstitieuse qui commençait à s'emparer de lui l'en avait empêché. Il se souvint qu'ayant une fois frappé un cocher insolent d'une légère badine, il l'avait attrapé à la tempe et tué sur le coup, meurtre involontaire dont il ne s'était pas consolé. Après avoir pris et reposé plusieurs volumes dans leur case, il tomba sur le traité de la *jettatura* du signor Niccolo Valetta ; ce titre rayonna à ses yeux en caractères de flamme, et le livre lui parut placé là par la main de la fatalité ; il jeta au bouquiniste, qui le regardait d'un air narquois, en faisant brambaler deux ou trois cornes noires mêlées aux breloques de sa montre, les six ou huit carlins, prix du volume, et courut à l'hôtel s'enfermer dans sa chambre pour commencer cette lecture qui devait éclaircir et fixer les doutes dont il était obsédé depuis son séjour à Naples.

Le bouquin du signor Valetta est aussi répandu à Naples que les *Secrets du grand Albert*, l'*Etteila* ou la *Clef des songes* peuvent l'être à Paris. Valetta définit la jettature, enseigne à quelles marques on peut la reconnaître, par quels moyens on s'en préserve ; il divise les jettatori en plusieurs classes, d'après leur degré de malfaisance, et agite toutes les questions qui se rattachent à cette grave matière.

S'il eût trouvé ce livre à Paris, d'Aspremont l'eût feuilleté

distraitement comme un vieil almanach farci d'histoires ridicules, et eût ri du sérieux avec lequel l'auteur traite ces billevesées ; dans la disposition d'esprit où il était, hors de son milieu naturel, préparé à la crédulité par une foule de petits incidents, il le lut avec une secrète horreur, comme un profane épelant sur un grimoire des évocations d'esprits et des formules de cabale. Quoiqu'il n'eût pas cherché à les pénétrer, les secrets de l'enfer se révélaient à lui ; il ne pouvait plus s'empêcher de les savoir, et il avait maintenant la conscience de son pouvoir fatal : il était jettatore ! Il fallait bien en convenir vis-à-vis de lui-même : tous les signes distinctifs décrits par Valetta, il les possédait.

Quelquefois il arrive qu'un homme qui jusque-là s'était cru doué d'une santé parfaite, ouvre par hasard ou par distraction un livre de médecine, et, en lisant la description pathologique d'une maladie, s'en reconnaît atteint ; éclairé par une lueur fatale, il sent à chaque symptôme rapporté tressaillir douloureusement en lui quelque organe obscur, quelque fibre cachée dont le jeu lui échappait, et il pâlit en comprenant si prochaine une mort qu'il croyait bien éloignée.—Paul éprouva un effet analogue.

Il se mit devant une glace et se regarda avec une intensité effrayante : cette perfection disparate, composée de beautés qui ne se trouve pas ordinairement ensemble, le faisait plus que jamais ressembler à l'archange déchu, et rayonnait sinistrement dans le fond noir du miroir ; les fibrilles de ses prunelles se tordaient comme des vipères convulsives ; ses sourcils vibraient pareils à l'arc d'où vient de s'échapper la flèche mortelle ; la ride blanche de son front faisait penser à la cicatrice d'un coup de foudre, et ses cheveux rutilants paraissaient flamber des flammes infernales ; la pâleur marmoréenne de la peau donnait encore plus de relief à cette physiologie vraiment terrible.

Paul se fit peur à lui-même : il lui semblait que les effluves de ses yeux, renvoyées par le miroir, lui revenaient en dards em-

poisonnés : figurez-vous Méduse regardant sa tête horrible et charmante dans le fauve reflet d'un bouclier d'airain.

L'on nous objectera peut-être qu'il est difficile de croire qu'un jeune homme du monde, imbu de la science moderne, ayant vécu au milieu du scepticisme de la civilisation, ait pu prendre au sérieux un préjugé populaire, et s'imaginer être doué fatalement d'une malfaisance mystérieuse. Mais nous répondrons qu'il y a un magnétisme irrésistible dans la pensée générale, qui vous pénètre malgré vous, et contre lequel une volonté unique ne lutte pas toujours efficacement : tel arrive à Naples se moquant de la jettature, qui finit par se hérissier de précautions cornues et fuir avec terreur tout individu à l'œil suspect. Paul d'Aspremont se trouvait dans une position encore plus grave :—il avait lui-même le fascino,—et chacun l'évitait, ou faisait en sa présence les signes préservatifs recommandés par le signor Valetta. Quoique sa raison se révoltât contre une pareille appréciation, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il présentait tous les indices dénonciateurs de la jettature.—L'esprit humain, même le plus éclairé, garde toujours un coin sombre, où s'accroupissent les hideuses chimères de la crédulité, où s'accrochent les chauves-souris de la superstition. La vie ordinaire elle-même est si pleine de problèmes insolubles, que l'impossible y devient probable. On peut croire ou nier tout : à un certain point de vue, le rêve existe autant que la réalité.

Paul se sentit pénétré d'une immense tristesse.—Il était un monstre !—Bien que doué des instincts les plus affectueux et de la nature la plus bienveillante, il portait le malheur avec lui ;—son regard, involontairement chargé de venin, nuisait à ceux sur qui il s'arrêtait, quoique dans une intention sympathique. Il avait l'affreux privilège de réunir, de concentrer, de distiller les miasmes morbides, les électricités dangereuses, les influences fatales de l'atmosphère, pour les darder autour de lui. Plusieurs circonstances de sa vie, qui jusque-là lui avaient semblé obscures et dont

il avait vaguement accusé le hasard, s'éclairaient maintenant d'un jour livide : il se rappelait toutes sortes de mésaventures énigmatiques, de malheurs inexplicables, de catastrophes sans motifs dont il tenait à présent le mot ; des concordances bizarres s'établissaient dans son esprit et le confirmaient dans la triste opinion qu'il avait prise de lui-même.

Il remonta sa vie année par année ; il se rappela sa mère morte en lui donnant le jour, la fin malheureuse de ses petits amis de collège, dont le plus cher s'était tué en tombant d'un arbre, sur lequel lui, Paul, le regardait grimper ; cette partie de canot si joyeusement commencée avec deux camarades, et d'où il était revenu seul, après des efforts inouis pour arracher des herbes les corps des pauvres enfants noyés par le chavirement de la barque ; l'assaut d'armes où son fleuret, brisé près du bouton et transformé ainsi en épée, avait blessé si dangereusement son adversaire,—un jeune homme qu'il aimait beaucoup :—à coup sûr, tout cela pouvait s'expliquer rationnellement, et Paul l'avait fait ainsi jusqu'alors ; pourtant, ce qu'il y avait d'accidentel et de fortuit dans ces événements lui paraissait dépendre d'une autre cause depuis qu'il connaissait le livre de Valetta :—l'influence fatale, le fascino, la jettatura—devaient réclamer leur part de ces catastrophes. Une telle continuité de malheurs autour du même personnage n'était pas *naturelle*.

Une autre circonstance plus récente lui revint en mémoire, avec tous ces détails horribles, et ne contribua pas peu à l'affermir dans sa désolante croyance.

A Londres, il allait souvent au théâtre de la Reine, où la grâce d'une jeune danseuse anglaise l'avait particulièrement frappé. Sans en être plus épris qu'on ne l'est d'une gracieuse figure de tableau ou de gravure, il la suivait du regard parmi ses compagnes du corps de ballet, à travers le tourbillon des

manceuvres chorégraphiques ; il aimait ce visage doux et mélancolique, cette pâleur délicate que ne rougissait jamais l'animation de la danse, ces beaux cheveux d'un blond soyeux et lustré, couronnés, suivant le rôle, d'étoiles ou de fleurs, ce long regard perdu dans l'espace, ces épaules d'une chasteté virginale frissonnant sous la lorgnette, ces jambes qui soulevaient à regret leurs nuages de gaze et luisaient sous la soie comme le marbre d'une statue antique ; chaque fois qu'elle passait devant la rampe, il la saluait de quelque petit signe d'admiration furtif, ou s'armait de son lorgnon pour la mieux voir.

Un soir, la danseuse, emportée par le vol circulaire d'une vaise, rassa de plus près cette étincillante ligne de feu qui sépare au théâtre le monde idéal du monde réel ; ses légères draperies de sylphide palpitaient comme des ailes de colombe prêtes à prendre l'essor. Un bec de gaz tira sa langue bleue et blanche, et atteignit l'étoffe aérienne. En un moment la flamme environna la jeune fille, qui dansa quelques secondes comme un feu follet au milieu d'une lueur rouge, et se jeta vers la coulisse, éperdue, folle de terreur, dévorée vive par ses vêtements incendiés.—Paul avait été très-douloureusement ému de ce malheur, dont parlèrent tous les journaux du temps, où l'on pourrait retrouver le nom de la victime, si l'on était curieux de le savoir. Mais son chagrin n'était pas mêlé de remords. Il ne s'attribuait aucune part dans l'accident qu'il déplorait plus que personne.

Maintenant il était persuadé que son obstination à la poursuivre du regard n'avait pas été étrangère à la mort de cette charmante créature. Il se considérait comme son assassin ; il avait horreur de lui-même et aurait voulu n'être jamais né.

A cette prostration succéda une réaction violente ; il se mit à rire d'un rire nerveux, jeta au diable le livre de Valetta, et s'écria : « Vraiment je deviens imbécile ou fou ! Il faut que le soleil

de Naples m'ait tapé sur la tête. Que diraient mes amis du club s'ils apprenaient que j'ai sérieusement agité dans ma conscience cette belle question—à savoir, si je suis ou non—jettatore!

Paddy frappa discrètement à la porte.—Paul ouvrit, et le groom, formaliste dans son service, lui présenta sur le cuir verni de sa casquette, en s'excusant de ne pas avoir de plateau d'argent, une lettre de la part de miss Alicia.

M. d'Aspremont rompit le cachet et lut ce qui suit :

“Est-cè que vous me boudez, Paul?—Vous n'êtes pas venu hier soir, et votre sorbet au citron s'est fondu mélancoliquement sur la table. Jusqu'à neuf heures j'ai eu l'oreille aux aguets, cherchant à distinguer le bruit des roues de votre voiture à travers le chant obstiné des grillons et les ronflements des tambours de basque ; alors il a fallu perdre tout espoir, et j'ai querellé le commodore. Admirez comme les femmes sont justes!—Pulcinella avec son nez noir, don Limon et donna Pangrazta ont donc bien du charme pour vous ? car je sais par ma police que vous avez passé votre soirée à San Carlino. De ces prétendues lettres importantes, vous n'en avez pas écrit une seule. Pourquoi ne pas avouer tout bonnement et tout bêtement que vous êtes jaloux du comte Altavilla ? Je vous croyais plus orgueilleux, et cette modestie de votre part me touche.—N'ayez aucune crainte, M. d'Altavilla est trop beau, et je n'ai pas le goût des Apollons à breloques. Je devrais afficher à votre endroit un mépris superbe et vous dire que je ne me suis pas aperçue de votre absence ; mais la vérité est que j'ai trouvé le temps fort long, que j'étais de très mauvaise humeur, très-nerveuse, et que j'ai manqué de battre Vicè qui riait comme une folle—je ne sais pourquoi, par exemple. A. W.”

Cette lettre enjouée et moqueuse ramena tout à fait les idées de Paul aux sentiments de la vie réelle. Il s'habilla, ordonna de

faire avancer la voiture, et bientôt le voltairien Scazziga fit claquer son fouet incrédule aux oreilles de ses bêtes qui se lancèrent au galop sur le pavé de lave, à travers la foule toujours compacte sur le quai de Santa-Lucia.

“Scazziga, quelle mouche vous pique? vous allez causer quelque malheur!” s’écria M. d’Aspremont. Le cocher se retourna vivement pour répondre, et le regard irrité de Paul l’atteignit en plein visage. Une pierre qu’il n’avait pas vue souleva une des roues de devant, et il tomba de son siège par la violence du heurt, mais sans lâcher rênes. Agile comme un singe, il remonta d’un saut à sa place, ayant au front une bosse grosse comme un œuf de poule.

“Du diable si je me retourne maintenant quand tu me parleras! — grommela-t-il entre ses dents. Timberio, Falsappa et Gelsomina avait raison — c’est un jettatore! Demain, j’achèterai une paire de cornes. Si ça ne peut pas faire de mal.”

Ce petit incident fut désagréable à Paul; il le ramenait dans le cercle magique dont il voulait sortir: une pierre se trouve tous les jours sous la roue d’une voiture, un cocher maladroit se laisse choir de son siège — rien n’est plus simple et plus vulgaire. Cependant l’*effet* avait suivi la *cause* de si près, la chute de Scazziga coïncidait si justement avec le *regard* qu’il lui avait lancé, que ses appréhensions lui revinrent :

“J’ai bien envie, se dit-il, de quitter dès demain ce pays extravagant, où je sens ma cervelle ballotter dans mon crâne comme une noisette sèche dans sa coquille. Mais si je confiais mes craintes à miss Ward, elle en rirait, et le climat de Naples est favorable à sa santé. — Sa santé! mais elle se portait bien avant de me connaître! Jamais ce nid de cygnes balancé sur les eaux, qu’on nomme l’Angleterre, n’avait produit une enfant plus blanche

et plus rose ! La vie éclatait dans ses yeux pleins de lumière, s'épanouissait sur ses joues fraîches et satinées ; un sang riche et pur courait en veines bleues sous sa peau transparente ; on sentait à travers sa beauté comme une force gracieuse ! Comme sous mon regard elle a pâli, maigri, changé ! comme ses mains délicates devenaient fluettes ! Comme ses yeux si vifs s'entouraient de pénombres attendries ! On eût dit que la consommation lui posait ses doigts osseux sur l'épaule. — En mon absence, elle a bien vite repris ses vives couleurs ; le souffle joue librement dans sa poitrine que le médecin interrogeait avec crainte ; délivrée de mon influence funeste, elle vivrait de longs jours. — N'est-ce pas moi qui la tue ? — L'autre soir, pendant que j'étais là, une souffrance si aiguë lui est venue soudain, que ses joues se sont décolorées comme au souffle froid de la mort ? — Ne lui fais-je pas la jettatura sans le vouloir ? — Mais peut-être aussi n'y a-t-il là rien que de naturel. — Beaucoup de jeunes Anglaises ont des prédispositions aux maladies de poitrine."

Ces pensées occupèrent Paul d'Aspremont pendant la route. Lorsqu'il se présenta sur la terrasse, séjour habituel de miss Ward et du commodore, les immenses cornes des bœufs de Sicile, présent du comte d'Altavilla, recourbaient leurs croissants jaspés à l'endroit le plus en vue. Voyant que Paul les remarquait, le commodore devint bleu : ce qui était sa manière de rougir, car, moins délicat que sa nièce, il avait reçu les confidences de Vicè...

Alicia, avec un geste de parfait dédain, fit signe à la servante d'emporter les cornes et fixa sur Paul son bel œil plein d'amour de courage et de foi.

"Laissez-les à leur place, dit Paul à Vicè ; elles sont fort belles."

IX

L'observation de Paul sur les cornes données par le comte Altavilla parut faire plaisir au commodore ; Vicè sourit, montrant sa denture dont les canines séparées et pointues brillaient d'une blancheur féroce ; Alicia, d'un coup de paupière rapide, sembla poser à son ami une question qui resta sans réponse.

Un silence gênant s'établit.

Les premières minutes d'une visite même cordiale, familière, attendue et renouvelée tous les jours, sont ordinairement embarrassées. Pendant l'absence, n'eût-elle duré que quelques heures, il s'est reformé autour de chacun une atmosphère invisible contre laquelle se brise l'effusion. C'est comme une glace parfaitement transparente qui laisse apercevoir le paysage et que ne traverserait pas le vol d'une mouche. Il n'y a rien en apparence, et pourtant on sent l'obstacle.

Une arrière-pensée dissimulée par un grand usage du monde préoccupait en même temps les trois personnages de ce groupe habituellement plus à son aise. Le commodore tournait ses pouces avec un mouvement machinal ; d'Aspremont regardait obstinément les pointes noires et polies des cornes qu'il avait défendu à Vicè d'emporter, comme un naturaliste cherchant à classer, d'après un fragment, une espèce inconnue ; Alicia passait son doigt dans la rosette du large ruban qui ceignait son peignoir de mousseline, faisant mine d'en resserrer le nœud.

Ce fut miss Ward qui rompit la glace la première, avec cette liberté enjouée des jeunes filles anglaises, si modestes et si réservées, cependant, après le mariage.

— Vraiment, Paul, vous n'êtes guère aimable depuis quelque temps. Votre galanterie est-elle une plante de serre froide qui ne peut s'épanouir qu'en Angleterre, et dont la haute température de ce climat gêne le développement ? Comme vous étiez attentif, empressé, toujours aux petits soins, dans notre cottage du Lincolnshire ! Vous m'abordiez la bouche en cœur, la main sur la poitrine, irréprochablement frisé, prêt à mettre un genou en terre devant l'idole de votre âme ;—tel, enfin, qu'on représente les amoureux sur les vignettes de roman.

— Je vous aime toujours, Alicia, répondit d'Aspremont d'une voix profonde, mais sans quitter des yeux les cornes suspendues à l'une des colonnes antiques qui soutenaient le plafond de pampres.

— Vous dites cela d'un ton si lugubre qu'il faudrait être bien coquette pour le croire, continua miss Ward ;—j'imagine que ce qui vous plaisait en moi, c'était mon teint pâle, ma diaphanéité, ma grâce ossianesque et vaporeuse ; mon état de souffrance me donnait un certain charme romantique que j'ai perdu.

— Alicia ! jamais vous ne fûtes plus belle.

— Des mots, des mots, des mots, comme dit Shakespeare. Je suis si belle que vous ne daignez pas me regarder.”

En effet, les yeux de M. d'Aspremont ne s'étaient pas dirigés une seule fois vers la jeune fille.

— Allons, fit-elle avec un grand soupir comiquement exagéré, je vois que je suis devenue une grosse et forte paysanne, bien fraîche, bien colorée, bien rougeaude, sans la moindre distinction, incapable de figurer au bal d'Almacks, ou dans un livre de beau-

tés, séparée d'un sonnet admiratif par une feuille de papier de soie.

—Miss Ward, vous prenez plaisir à vous calomnier, dit Paul les paupières baissées.

—Vous feriez mieux de m'avouer franchement que je suis affreuse.—C'est votre faute aussi, commodore; avec vos ailes de poulet, vos noix de côtelettes, vos filets de bœuf, vos petits verres de vin des Canaries, vos promenades à cheval, vos bains de mer, vos exercices gymnastiques, vous m'avez fabriqué cette fatale santé bourgeoise qui dissipe les illusions poétiques de M. d'Aspremont,

—Vous tourmentez M. d'Aspremont et vous vous moquez de moi, dit le commodore interpellé; mais, certainement, le filet de bœuf est substantiel et le vin des Canaries n'a jamais nui à personne.

—Quel désappointement, mon pauvre Paul! quitter une nixe, un elfe, une willis, et retrouver ce que les médecins et les parents appellent une jeune personne bien constituée!—Mais écoutez-moi, puisque vous n'avez plus le courage de m'envisager, et frémissez d'horreur.—Je pèse sept onces de plus qu'à mon départ d'Angleterre.

—Huit onces! interrompit avec orgueil le commodore, qui soignait Alicia comme eût pu le faire la mère la plus tendre.

—Est-ce huit onces précisément? Oncle terrible, vous voulez donc désenchanter à tout jamais M. d'Aspremont?" fit Alicia en affectant un découragement moqueur.

Pendant que la jeune fille le provoquait par ces coquetteries, qu'elle ne se fût pas permises, même envers son fiancé, sans de graves motifs, M. d'Aspremont, en proie à son idée fixe et ne voulant pas nuire à miss Ward par son regard fatal, attachait ses yeux aux cornes talismaniques ou les laissait errer vaguement sur l'immense étendue bleue qu'on découvre du haut de la terrasse.

Il se demandait s'il n'était pas de son devoir de fuir Alicia, dût-il passer pour un homme sans foi et sans honneur, et d'aller finir sa vie dans quelque île déserte où, du moins, sa jettature s'éteindrait faute d'un regard humain pour l'absorber.

“ Je vois, dit Alicia continuant sa plaisanterie, ce qui vous rend si sombre et si sérieux ; l'époque de notre mariage est fixée à un mois ; et vous reculez à l'idée de devenir le mari d'une pauvre compagne qui n'a plus la moindre élégance. Je vous rends votre parole : vous pourrez épouser mon amie miss Sarah Templeton, qui mange des pickles et boit du vinaigre pour être mince ! ”

Cette imagination la fit rire du rire argentin et clair de la jeunesse. Le commodore et Paul s'associèrent franchement à son hilarité.

Quand la dernière fusée de sa gaieté nerveuse se fut éteinte, elle vint à d'Aspremont, le prit par la main, le conduisit au piano placé à l'angle de la terrasse, et lui dit en ouvrant un cahier de musique sur le pupitre :

“ Mon ami, vous n'êtes pas en train de causer aujourd'hui et, “ ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante ; ” vous allez

donc faire votre partie dans ce duettino, dont l'accompagnement n'est pas difficile ; ce ne sont presque que des accords plaqués."

Paul s'assit sur le tabouret, miss Alicia se mit debout près de lui, de manière à pouvoir suivre le chant sur la partition. Le commodore renversa sa tête, allongea les jambes et prit une pose de béatitude anticipée, car il avait des prétentions au dilettantisme et affirmait adorer la musique ; mais dès la sixième mesure il s'endormait du sommeil des justes ; sommeil qu'il s'obstinait, malgré les railleries de sa nièce, à appeler une extase,—quoiqu'il lui arrivât quelquefois de ronfler, symptôme médiocrement extatique.

Le duettino était une vive et légère mélodie, dans le goût de Cimarosa, sur des paroles de Métastase, et que nous ne saurions mieux définir qu'en la comparant à un papillon traversant à plusieurs reprises un rayon de soleil.

La musique a le pouvoir de chasser les mauvais esprits ; au bout de quelques phrases, Paul ne pensait plus aux doigts conjurateurs, aux cornes magiques, aux amulettes de corail ; il avait oublié le terrible bouquin du signor Valetta et toutes les rêveries de la jettatura. Son âme montait gaiement, avec la voix d'Alicia, dans un air pur et lumineux.

Les cigales faisaient silence comme pour écouter, et la brise de mer qui venait de se lever emportait les notes avec les pétales des fleurs tombées des vases sur le rebord de la terrasse.

"Mon oncle dort comme les sept dormants dans leur grotte. S'il n'était pas coutumier du fait, il y aurait de quoi froisser notre amour-propre de virtuoses, dit Alicia en refermant le cahier. Pendant qu'il repose, voulez-vous faire un tour de jardin avec moi, Paul ? Je ne vous ai pas encore montré mon paradis."

Et elle prit à un clou planté dans l'une des colonnes, où il était suspendu par des brides, un large chapeau de paille de Florence.

Alicia professait en fait d'horticulture les principes les plus bizarres ; elle ne voulait pas qu'on cueuillît les fleurs ni qu'on taillât les branches ; et ce qui l'avait charmée dans la villa, c'était, comme nous l'avons dit, l'état sauvagement inculte du jardin.

Les deux jeunes gens se frayaient une route au milieu des massifs qui se rejoignaient aussitôt après leur passage. Alicia marchait devant et riait de voir Paul cinglé derrière elle par les branches de lauriers-roses qu'elle déplaçait. A peine avait-elle fait une vingtaine de pas, que la main verte d'un rameau, comme pour faire une espièglerie végétale, saisit et retint son chapeau de paille en l'élevant si haut, que Paul ne put le reprendre.

Heureusement, le feuillage était touffu, et le soleil jetait à peine quelques sequins d'or sur le sable à travers les interstices des ramures.

“Voici ma retraite favorite,” dit Alicia, en désignant à Paul un fragment de roche aux cassures pittoresques, que protégeait un fouillis d'orangers, de cédrats, de lentisques et de myrtes.

Elle s'assit dans une anfractuosité taillée en forme de siège, et fit signe à Paul de s'agenouiller devant elle sur l'épaisse mousse sèche qui tapissait le pied de la roche.

“Mettez vos deux mains dans les miennes et regardez-moi bien en face. Dans un mois, je serai votre femme. Pourquoi vos yeux évitent-ils les miens ?”

En effet, Paul, revenu à ses rêveries de jettature, détournait la vue.

— Craignez-vous d'y lire une pensée contraire ou coupable ? Vous savez que mon âme est à vous depuis le jour où vous avez apporté à mon oncle la lettre de recommandation dans le parloir de Richmond. Je suis de la race de ces Anglaises tendres, romanesques et fières, qui prennent en une minute un amour qui dure toute la vie—plus que la vie peut-être,—et qui sait aimer sait mourir. Plongez vos regards dans les miens, je le veux ; n'essayez pas de baisser la paupière, ne vous détournez pas, ou je penserai qu'un gentleman qui ne doit craindre que Dieu se laisse effrayer par de viles superstitions. Fixez sur moi cet œil que vous croyez si terrible et qui m'est si doux, car j'y vois votre amour, et jugez si vous me trouvez assez jolie encore pour me mener, quand nous serons mariés, promener à Hyde-Park en calèche découverte.

Paul, éperdu, fixait sur Alicia un long regard plein de passion et d'enthousiasme.—Tout à coup la jeune fille pâlit ; une douleur lancinante lui traversa le cœur comme un fer de flèche : il sembla que quelque fibre se rompait dans sa poitrine, et elle porta vivement son mouchoir à ses lèvres. Une goutte rouge tacha la fine batiste, qu'Alicia replia d'un geste rapide.

— Oh ! merci, Paul ; vous m'avez rendu bien heureuse, car je croyais que vous ne m'aimiez plus !

X

Le mouvement d'Alicia pour cacher son mouchoir n'avait pu être si prompt que M. d'Aspremont ne l'aperçut ; une pâleur affreuse couvrit les traits de Paul, car une preuve irrécusable de

son fatal pouvoir venait de lui être donnée, et les idées les plus sinistres lui traversaient la cervelle ; la pensée du suicide se présenta même à lui ; n'était-il pas de son devoir de supprimer comme un être malfaisant et d'anéantir ainsi la cause involontaire de tant de malheurs ? Il eût accepté pour son compte les épreuves les plus dures et porté courageusement le poids de la vie ; mais donner la mort à ce qu'il aimait le mieux au monde, n'était-ce pas aussi par trop horrible ?

L'héroïque jeune fille avait dominé la sensation de douleur, suite du regard de Paul, et qui coïncidait si étrangement avec les avis du comte Altavilla.— Un esprit moins ferme eût pu se frapper de ce résultat, sinon surnaturel, du moins difficilement explicable ; mais, nous l'avons dit, l'âme d'Alicia était religieuse et non superstitieuse. Sa foi inébranlable en ce qu'il faut croire rejetait comme des contes de nourrice toutes ces histoires d'influences mystérieuses, et se riait des préjugés populaires les plus profondément enracinés.— D'ailleurs, eût-elle admis la jettatura comme réelle, en eût-elle reconnu chez Paul les signes évidents, son cœur tendre et fier n'aurait pas hésité une seconde.— Paul n'avait commis aucune action où la susceptibilité la plus délicate pût trouver à reprendre, et miss Ward eût préféré tomber morte sous ce regard, prétendu si funeste, à reculer devant un amour accepté par elle avec le consentement de son oncle et que devait couronner bientôt le mariage. Miss Alicia Ward ressemblait un peu à ces héroïnes de Shakespeare chastement hardies, virginalement résolues, dont l'amour subit n'en est pas moins pur et fidèle, et qu'une seule minute lie pour toujours ; sa main avait pressé celle de Paul, et nul homme au monde ne devait plus l'enfermer dans ses doigts. Elle regardait sa vie comme enchaînée, et sa pudeur se fût révoltée à l'idée seule d'un autre hymen.

Elle montra donc une gaieté réelle ou si bien jouée, qu'elle eût trompé l'observateur le plus fin, et, relevant Paul, toujours à genoux à ses pieds, elle le promena à travers les allées obstruées

de fleurs et de plantes de son jardin inculte, jusqu'à une place où la végétation, en s'écartant, laissait apercevoir la mer comme un rêve bleu d'infini.— Cette sérénité lumineuse dispersa les pensées sombres de Paul : Alicia s'appuyait sur le bras du jeune homme avec un abandon confiant, comme si déjà elle eût été sa femme. Par cette pure et muette caresse, insignifiante de la part de tout autre, décisive de la sienne, elle se donnait à lui plus formellement encore, le rassurant contre ses terreurs, et lui faisant comprendre combien peu la touchaient les dangers dont on la menaçait. Quoiqu'elle eût imposé silence d'abord à Vicè, ensuite à son oncle, et que le comte Altavilla n'eût nommé personne, tout en recommandant de se préserver d'une influence mauvaise, elle avait vite compris qu'il s'agissait de Paul d'Aspremont ; les obscures discours du beau Napolitain ne pouvait faire allusion qu'au jeune Français. Elle avait vu aussi que Paul, cédant au préjugé si répandu à Naples, qui fait un jettatore de tout homme d'une physionomie un peu singulière, se croyait, par une inconcevable faiblesse d'esprit, atteint du fascino, et détournait d'elle ses yeux pleins d'amour, de peur de lui nuire par un regard ; pour combattre ce commencement d'idée fixe, elle avait provoqué la scène que nous venons de décrire, et dont le résultat contrariait l'intention, car il ancrera Paul plus que jamais dans sa fatale monomanie.

Les deux amants regagnèrent la terrasse, où le commodore, continuant à subir l'effet de la musique, dormait encore mélodieusement sur son fauteuil de bambou.— Paul prit congé, et miss Ward, parodiant le geste d'adieu napolitain, lui envoya du bout des doigts un imperceptible baiser en disant : " A demain, Paul, n'est-ce pas ? " d'une voix toute chargée de suaves carresses.

Alicia était en ce moment d'une beauté radieuse, alarmante, presque surnaturelle, qui frappa son oncle réveillé en sursaut par la sortie de Paul.— Le blanc de ses yeux prenait des tons d'argent bruni et faisait étinceler les prunelles comme des étoiles d'un

noir lumineux ; ses joues se nuançaient aux pommettes d'un rose idéal, d'une pureté et d'une ardeur célestes, qu'aucun peintre ne posséda jamais sur sa palette ; ses tempes, d'une transparence d'agate, se veinait d'un réseau petits filets bleus, et toute sa chair semblait pénétrée de rayons ; on eût dit que l'âme lui venait à la peau.

— " Comme vous êtes belle aujourd'hui, Alicia ! dit le commodore.

— Vous me gâtez, mon oncle ; et si je ne suis pas la plus orgueilleuse petite fille des trois royaumes, ce n'est pas votre faute. Heureusement, je ne crois pas aux flatteries, même désintéressées.

Belle, dangereusement belle, continua en lui-même le commodore ; elle me rappelle, trait pour trait, sa mère, la pauvre Nancy, qui mourut à dix-neuf ans. De tels anges ne peuvent rester sur terre ; il semble qu'un souffle les soulève et que les ailes invisibles palpitent à leurs épaules ; c'est trop blanc, trop rose, trop parfait ; il manque à ces corps éthérés le sang rouge et grossier de la vie. Dieu, qui les prête au monde pour quelques jours, se hâte de les reprendre. Cet éclat suprême m'attriste comme un adieu.

— Eh bien, mon oncle, puisque je suis si jolie, reprit miss Ward, qui voyait le front du commodore s'assombrir, c'est le moment de me marier : le voile et la couronne m'iront bien.

— Vous marier ! êtes-vous donc si pressée de quitter votre vieux peau-rouge d'oncle, Alicia ?

— Je ne vous quitterai pas pour cela ; n'est-il pas convenu

avec M. d'Aspremont que nous demeurerons ensemble? Vous savez bien que je ne puis vivre sans vous.

— M. d'Aspremont! M. d'Aspremont!.... La noce n'est pas encore faite.

— N'a-t-il pas votre parole.... et la mienne?—Sir Joshua Ward ny a jamais manqué.

— Il a ma parole, c'est incontestable, répondit le commodore évidemment embarrassé.

— Le terme de six mois que vous avez fixé n'est-il pas écoulé.... depuis quelques jours? dit Alicia, dont les joues pudiques rosirent encore davantage, car cet entretien nécessaire au point où en étaient les choses, effarouchait sa délicatesse de sensitive.

— Ah! tu as compté les mois, petite fille; fiez-vous donc à à ces mines discrètes!

— J'aime M. d'Aspremont, répondit gravement la jeune fille.

— Voilà l'éclosion, fit sir Joshua Ward, qui, tout imbu des idées de Vicè et d'Altavilla, se souciait médiocrement d'avoir pour gendre un jettatore. — Que n'en aimes-tu un autre!

— Je n'ai pas deux cœurs, dit Alicia; je n'aurai qu'un amour, dussè-je comme ma mère mourir à dix-neuf ans,

— Mourir! ne dites pas de ces vilains mots, je vous en supplie, s'écria le commodore.

—Avez-vous quelque reproche à faire à M. d'Aspremont?

—Aucun, assurément.

—A-t-il forfait à l'honneur de quelque manière que ce soit? S'est-il montré une fois lâche, vil, menteur ou perfide? Jamais a-t-il insulté une femme ou reculé devant un homme? Son blason est-il terni de quelque souillure secrète? Une jeune fille en prenant son bras pour paraître dans le monde, a-t-elle à rougir ou à baisser les yeux?

—M. Paul d'Aspremont est un parfait gentleman, il n'y a rien à dire sur sa respectabilité.

—Croyez, mon oncle, que si un tel motif existait, je renoncerais à M. d'Aspremont sur l'heure, et m'ensevelirais dans quelque retraite inaccessible; mais nulle autre raison, entendez-vous, nulle autre ne me fera manquer à ma promesse sacrée," dit miss Alicia Ward d'un ton ferme et doux.

Le commodore tournait ses pouces, mouvement habituel chez lui lorsqu'il ne savait que répondre, et qui lui servait de contenance.

“ Pourquoi montrez-vous maintenant tant de froideur à Paul? continua miss Ward. Autrefois vous aviez tant d'affection pour lui; vous ne pouviez vous en passer dans notre cottage de Lincolnshire, et vous disiez, en lui serrant la main à lui couper les doigts, que c'était un digne garçon à qui vous confieriez volontiers le bonheur d'une jeune fille.

—Oui, certes, je l'aimais, ce bon Paul, dit le commodore qu'émouvaient ces souvenirs rappelés à propos; mais ce qui est

obscur dans les brouillands de l'Angleterre devient clair au soleil de Naples...

— Que voulez-vous dire ? fit d'une voix tremblante Alicia abandonnée subitement par ses vives couleurs, et devenue blanche comme une statue d'albâtre sur un tombeau.

— Que ton Paul est un jettatore.

— Comment ! vous ! mon oncle : vous, sir Joshua Ward, un gentilhomme, un chrétien, un sujet de Sa Majesté Britannique, un ancien officier de la marine anglaise, un être éclairé et civilisé, que l'on consulterait sur toutes choses, vous qui avez l'instruction et la sagesse, qui lisez chaque soir la Bible et l'Évangile, vous ne craignez pas d'accuser Paul de jettatore ! Oh ! je n'attendais pas cela de vous !

— Ma chère Alicia, répondit le commodore, je suis peut-être tout ce que vous dites là lorsqu'il ne s'agit pas de vous, mais lorsqu'un danger, même imaginaire, vous menace, je deviens plus superstitieux qu'un paysan des Abruzzes, qu'un lazzarone du Môle, qu'un ostricajo de Chiaja, qu'une servante de la Terre de Labour ou même qu'un comte napolitain. Paul peut bien me dévisager tant qu'il voudra avec ses yeux dont le rayon visuel se croise, je resterai aussi calme que devant la pointe d'une épée ou le canon d'un pistolet. Le fascino ne mordra pas sur ma peau tannée, hâlée et rougie par tous les soleils de l'univers. Je ne suis crédule que pour vous, chère nièce, et j'avoue que je sens une sueur froide me baigner les tempes quand le regard de ce malheureux garçon se pose sur vous. Il n'a pas d'intentions mauvaises, je le sais, et il vous aime plus que sa vie ; mais il me semble que, sous cette influence, vos traits s'altèrent, vos couleurs disparaissent, et que vous tâchez de dissimuler une souffrance aiguë ; et alors il me prend de furieuses envies de lui

crever les yeux, à votre M. Paul d'Aspremont, avec la pointe des cornes données par Altavilla.

—Pauvre cher oncle, dit Alicia attendrie par la chaleureuse explosion du commodore ; nos existences sont dans les mains de Dieu : il ne meurt pas un prince sur son lit de parade, ni un passereau des toits sous sa tuile, que son heure ne soit marquée là-haut ; le fascino n'y fait rien, et c'est une impiété de croire qu'un regard plus ou moins oblique puisse avoir une influence. Voyons, n'oncle, continua-t-elle en prenant le terme d'affection familière du fou dans *le Roi Lear*, vous ne parliez pas sérieusement tout à l'heure ; votre affection pour moi troublait votre jugement toujours si droit. N'est-ce pas, vous n'oseriez lui dire, à M. Paul d'Aspremont, que vous lui retirez la main de votre nièce, mise par vous dans la sienne, et que vous n'en voulez plus pour gendre, sous le beau prétexte qu'il est—jettatore !

—Par Joshua ! mon patron, qui arrêta le soleil, s'écria le commodore, je ne le lui mâcherai pas, à ce joli M. Paul. Cela m'est bien égal d'être ridicule, absurde, déloyal même, quand il y va de votre santé, de votre vie peut-être ! J'étais engagé avec un homme, et non avec un fascinateur. J'ai promis ; eh bien, je fausse ma promesse, voilà tout ; s'il n'est pas content, je lui rendrai raison."

Et le commodore, exaspéré, fit le geste de se fendre, sans faire la moindre attention à la goutte qui lui mordait les doigts du pied.

"Sir Joshua Ward, vous ne ferez pas cela," dit Alicia avec une dignité calme.

Le commodore se laissa tomber tout essoufflé dans son fauteuil de bambou et garda le silence.

—Eh bien, mon oncle, quand même cette accusation odieuse et stupide serait vraie, faudra-t-il pour cela repousser M. d'Aspremont et lui faire un crime de malheur ? N'avez-vous pas reconnu que le mal qu'il pouvait produire ne dépendait pas de sa volonté, et que jamais âme ne fût plus aimante, plus généreuse et plus noble ?

—On n'épouse pas les vampires, quelque bonnes que soient leurs intentions, répondit le commodore.

—Mais tout cela est chimère, extravagance, superstition ; ce qu'il y a de vrai, malheureusement, c'est que Paul s'est frappé de ces folies, qu'il a prises au sérieux ; il est effrayé, halluciné ; il croit à son pouvoir fatal, il a peur de lui-même, et chaque petit accident qu'il ne remarquait pas autrefois, et dont aujourd'hui il s' imagine être la cause, confirme en lui cette conviction. N'est-ce pas à moi, qui suis sa femme devant Dieu, et qui le serai bientôt devant les hommes, —bénie par vous, mon cher oncle,—de calmer cette imagination surexcitée, de chasser ces vains fantômes, de rassurer, par ma sécurité apparente et réelle, cette anxiété hagarde, sœur de la monomanie, et de sauver, au moyen du bonheur, cette belle âme troublée, cet esprit charmant en péril ?

—Vous avez toujours raison, miss Ward, dit le commodore ; et moi, que vous appelez sage, je ne suis qu'un vieux fou. Je crois que cette Vicè est sorcière ; elle m'avait tourné la tête avec toutes ses histoires. Quant au comte Altavilla, ses cornes et sa bimbeloterie cabalistique me semblent à présent assez ridicules. Sans doute, c'était un stratagème imaginé pour faire éconduire Paul et t'épouser lui-même.

—Il se peut que le comte Altavilla soit de bonne foi, dit miss Ward en souriant ;—tout à l'heure vous étiez encore de son avis sur la jettature.

—N'abusez pas de vos avantages, miss Alicia ; d'ailleurs je ne suis pas encore si bien revenu de mon erreur que je ne puisse retomber. Le meilleur serait de quitter Naples par le premier départ de bateau à vapeur, et de retourner tout tranquillement en Angleterre. Quand Paul ne verra plus les cornes de bœuf, les massacres de cerf, les doigts allongés en pointe, les amulettes de corail et tous ces engins diaboliques, son imagination se tranquillisera, et moi-même j'oublierai ces sornettes qui ont failli me faire fausser ma parole et commettre une action indigne d'un galant homme.—Vous épouserez Paul puisque c'est convenu. Vous me garderez le parloir et la chambre du rez-de-chaussée dans la maison de Richmond, la tourelle octogone au castel de Lincolnshire, et nous vivrons heureux ensemble. Si votre santé exige un air plus chaud, nous louerons une maison de campagne aux environs de Tours, ou bien encore à Cannes, où Lord Brougham possède une belle propriété, et où ces damnables superstitions de jettature sont inconnues, Dieu merci.—Que dites-vous de mon projet, Alicia ?

—Vous n'avez pas besoin de mon approbation, ne suis-je pas la plus obéissante des nièces ?

—Oui, lorsque je fais ce que vous voulez, petite masque, dit en souriant le commodore qui se leva pour regagner sa chambre.

Alicia resta quelques minutes encore sur la terrasse ; mais, soit que cette scène eût déterminé chez elle quelque excitation fébrile, soit que Paul exerçât réellement sur la jeune fille l'influence que redoutait le commodore, la brise tiède, en passant sur ses épaules protégées d'une simple gaze, lui causa une impression glaciale, et le soir, se sentant mal à l'aise, elle pria Vicè-d'étendre sur ses pieds froids et blancs comme le marbre une de ces couvertures arlequinées qu'on fabrique à Venise.

Pendant les lucioles scintillaient dans le gazon, les grillons chantaient, et la lune large et jaune montait au ciel dans une brume de chaleur.

XI

Le lendemain de cette scène, Alicia, dont la nuit n'avait pas été bonne, effleura à peine des lèvres le breuvage que lui offrait Vicè tous les matins, et le reposa languissamment sur le guéridon près de son lit. Elle n'éprouvait précisément aucune douleur, mais elle se sentait brisée; c'était plutôt une difficulté de vivre qu'une maladie, et elle eût été embarrassée d'en accuser les symptômes à un médecin. Elle demanda un miroir à Vicè, car une jeune fille s'inquiète plutôt de l'altération que la souffrance peut apporter à sa beauté que de la souffrance elle-même. Elle était d'une blancheur extrême; seulement deux petites taches semblables à deux feuilles de rose du Bengale tombées sur une coupe de lait nageaient sur sa pâleur. Ses yeux brillaient d'un éclat insolite, allumés par les dernières flammes de la fièvre; mais le cerise de ses lèvres était beaucoup moins vif, et pour y faire revenir la couleur, elle les mordit de ses petites dents de nacre.

Elle se leva, s'enveloppa d'une robe de chambre en cachemire blanc, tourna une écharpe de gaze autour de sa tête, — car, malgré la chaleur qui faisait crier les cigales, elle était encore un peu frieuse, — et se rendit sur la terrasse à l'heure accoutumée, pour ne pas éveiller la solitude toujours aux aguets du commodore. Elle toucha du bout des lèvres au déjeuner, bien qu'elle n'eût pas faim, mais le moindre indice de malaise n'eut pas manqué d'être attribué à l'influence de Paul par sir Joshua Ward, et c'est ce qu'Alicia voulait éviter avant toute chose.

Puis, sous prétexte que l'éclatante lumière du jour la fatiguait, elle se retira dans sa chambre sans avoir réitéré plusieurs

fois au commodore, soupçonneux en pareille matière, l'assurance qu'elle se portait à ravir.

“ A ravir... j'en doute, se dit le commodore à lui-même lorsque sa nièce s'en fut allée. — Elle avait des tons nacrés près de l'œil, de petites couleurs vives au haut des joues, — juste comme sa pauvre mère, qui, elle aussi, prétendait ne s'être jamais mieux portée. — Que faire ? Lui ôter Paul, ce serait la tuer d'une autre manière ; laissons agir la nature. Alicia est si jeune ! Oui, mais c'est aux plus jeunes et aux plus belles que la vieille Mob en veut ; elle est jalouse comme une femme. Si je faisais venir un docteur ? mais que peut la médecine sur un ange ! Pourtant tous les symptômes fâcheux avaient disparu... Ah ! si c'était toi, damné Paul, dont le souffle fit pencher cette fleur divine, je t'étranglerais de mes propres mains. Nancy ne subissait le regard d'aucun jettatore, et elle est morte. Si Alicia mourait ! Non, cela n'est pas possible. Je n'ai rien fait à Dieu pour qu'il me réserve cette affreuse douleur. Quand cela arrivera, il y aura longtemps que je dormirai sous ma pierre avec le *Sacred to the memory of sir Joshua Ward*, à l'ombre de mon clocher natal. C'est elle qui viendra pleurer et prier sur la pierre grise pour le vieux commodore... Je ne sais ce que j'ai, mais je suis mélancolique et funèbre en diable ce matin ! ”

Pour dissiper ces idées noires, le commodore ajouta un peu de rhum de la Jamaïque au thé refroidi dans sa tasse, et se fit apporter son hooka, distraction innocente qu'il ne se permettait qu'en l'absence d'Alicia, dont la délicatesse eût pu être offusquée même par cette fumée légère mêlée de parfums.

Il avait déjà fait bouillonner l'eau aromatisée du récipient et chassé devant lui quelques nuages bleuâtres, lorsque Vicè parut annonçant le comte Altavilla.

— Sir Joshua, dit le comte après les premières civilités, avez-vous réfléchi à la demande que je vous ai faite l'autre jour ?

— J'y ai réfléchi, reprit le commodore ; mais, vous le savez, M. Paul d'Aspremont a ma parole.

— Sans doute ; pourtant il y a des cas où une parole se retire ; par exemple, lorsque l'homme à qui on l'a donnée, pour une raison ou pour une autre, n'est pas tel qu'on le croyait d'abord.

— Comte, parlez plus clairement.

— Il me répugne de charger un rival ; mais, d'après la conversation que nous avons eue ensemble, vous devez me comprendre. Si vous rejetez M. Paul d'Aspremont, m'accepteriez-vous pour gendre ?

— Moi, certainement ; mais il n'est pas aussi sûr que miss Ward s'arrangeât de cette substitution. — Elle est entêtée de ce Paul, et c'est un peu ma faute, car moi-même je favorisais ce garçon avant toutes ces sottises. — Pardon, comte, de l'épithète, mais j'ai vraiment la cervelle à l'envers.

— Voulez-vous que votre nièce meure ? dit Altavilla d'un ton ému et grave.

— Tête et sang ! ma nièce mourir ! s'écria le commodore en bondissant de son fauteuil et en rejetant le tuyau de maroquin de son hooka.

Quand on attaquait cette corde chez sir Joshua Ward, elle vibrerait toujours.

— “Ma nièce est-elle donc dangereusement malade ?”

— Ne vous alarmez pas si vite, milord ; miss Alicia peut vivre, et même très longtemps.

— A la bonne heure ! vous m’aviez bouleversé.

— Mais à une condition, continua le comte Altavilla : c’est qu’elle ne voie plus M. Paul d’Aspremont.

— Ah ! voilà la jettature qui revient sur l’eau ! Par malheur, miss Ward n’y croit pas.

— Ecoutez-moi, dit posément le comte Altavilla. — Lorsque j’ai rencontré pour la première fois miss Alicia au bal chez le prince de Syracuse, et que j’ai conçu pour elle une passion aussi respectueuse qu’ardente, c’est de la santé étincelante, de la joie d’existence, de la fleur de vie qui éclataient dans toute sa personne que je fus d’abord frappé. Sa beauté en devenait lumineuse et nageait comme dans une atmosphère de bien-être. — Cette phosphorescence la faisait briller comme une étoile ; elle éteignait Anglaises, Russes, Italiennes, et je ne vis plus qu’elle. — A la distinction britannique elle joignait la grâce pure et forte des anciennes déesses ; excusez cette mythologie chez le descendant d’une colonie grecque.

— C’est vrai qu’elle était superbe ! Miss Edwina O’Herty, lady Eleonor Lilly, mistress Jane Strangford, la princesse Véra Fédorowna Bariatinski faillirent en avoir la jaunisse de dépit, dit le commodore enchanté.

— Et maintenant ne remarquez-vous pas que sa beauté a

pris quelque chose de languissant, que ses traits s'atténuent en délicatesse morbide, que les veines de ses mains se dessinent plus bleues qu'il ne faudrait, que sa voix a des sons d'harmonica d'une vibration inquiétante et d'un charme douloureux? L'élément terrestre s'efface et laisse dominer l'élément angélique. Miss Alicia devient d'une perfection éthérée que, fussiez-vous me trouver matériel, je n'aime pas voir aux filles de ce globe."

Ce que disait le comte répondait si bien aux préoccupations secrètes de sir Joshua Ward, qu'il resta quelques minutes silencieux et comme perdu dans une rêverie profonde.

"Tout cela est vrai; bien que parfois je cherche à me faire illusion, je ne puis en disconvenir.

—Je n'ai pas fini, dit le comte; la santé de miss Alicia avant l'arrivée de M. d'Aspremont en Angleterre avait-elle fait naître des inquiétudes?

—Jamais: c'était la plus fraîche et la plus riieuse enfant des trois royaumes.

—La présence de M. d'Aspremont coïncide, comme vous le voyez, avec les périodes malades qui altèrent la précieuse santé de miss Ward. Je ne vous demande pas, à vous, homme du Nord, d'ajouter une foi implicite à une croyance, à un préjugé, à une superstition, si vous voulez, de nos contrées méridionales, mais convenez cependant que ces faits sont étranges et méritent toute votre attention ...

—Alicia ne peut-elle être malade...naturellement? dit le commodore, ébranlé par les raisonnements captieux d'Altavilla,

mais que retenait une sorte de honte anglaise d'adopter la croyance populaire napolitaine.

— Miss Ward n'est pas malade ; elle subit une sorte d'empoisonnement par le regard, et si M. d'Aspremont n'est pas jettatore, au moins il est funeste.

— Qu'y puis-je faire ? elle aime Paul, se rit de la jettature et prétend qu'on ne peut donner une pareille raison à un homme d'honneur pour le refuser.

— Je n'ai pas le droit de m'occuper de votre nièce, je ne suis ni son frère, ni son parent, ni son fiancé ; mais si j'obtenais votre aveu, peut-être tenterais-je un effort pour l'arracher à cette influence fatale. Oh ! ne craignez rien ; je ne commettrai pas d'extravagance ;—quoique jeune, je sais qu'il ne faut pas faire de bruit autour de la réputation d'une jeune fille ;—seulement permettez-moi de me taire sur mon plan. Ayez assez confiance en ma loyauté pour croire qu'il ne renferme rien que l'honneur le plus délicat ne puisse avouer.

— Vous aimez donc bien ma nièce ? dit le commodore.

— Oui, puisque je l'aime sans espoir ; mais m'accordez-vous la licence d'agir ?

— Vous êtes un terrible homme, comte Altavilla ; eh bien ! tâchez de sauver Alicia à votre manière, je ne le trouverai pas mauvais, et même je le trouverai fort bon."

Le comte se leva, salua, regagna sa voiture et dit au cocher de le conduire à l'hôtel de Rome.

Paul, les coudes sur la table, la tête dans ses mains, était plongé dans les plus douloureuses réflexions ; il avait vu les deux ou trois gouttelettes rouges sur le mouchoir d'Alicia, et, toujours infatué de son idée fixe, il se reprochait son amour meurtrier ; il se blâmait d'accepter le dévouement de cette belle jeune fille décidée à mourir pour lui, et se demandait par quel sacrifice surhumain il pourrait payer cette sublime abnégation.

Paddy, le jockey-gnôme, interrompit cette méditation en apportant la carte du comte Altavilla.

“ Le comte Altavilla ! que peut-il me vouloir ? fit Paul excessivement surpris. Faites-le entrer.”

Lorsque le Napolitain parut sur le seuil de la porte, M. d'Aspremont avait déjà posé sur son étonnement ce masque d'indifférence glaciale qui sert aux gens du monde à cacher leurs impressions.

Avec une politesse froide il désigna un fauteuil au comte, s'assit lui-même, et attendit en silence, les yeux fixés sur le visiteur.

“ Monsieur, commença le comte en jouant avec les breloques de sa montre, ce que j'ai à dire est si étrange, si déplacé, si inconvenant, que vous auriez le droit de me jeter par la fenêtre.— Epargnez-moi cette brutalité, car je suis prêt à vous rendre raison en galant homme.

— J'écoute, monsieur, sauf à profiter plus tard de l'offre que vous me faites, si vos discours ne me conviennent pas, répondit Paul, sans qu'un muscle de sa figure bougeât.

— Vous êtes jettatore !”

A ces mots, une pâleur verte envahit subitement la face de M. d'Aspremont, une auréole rouge cercla ses yeux ; ses sourcils se rapprochèrent, la ride de son front se creusa, et de ses prunelles jaillirent comme des lueurs ; il se souleva à demi, déchirant de ses mains crispées les bras d'acajou du fauteuil. Ce fut si terrible, qu'Altavilla, tout brave qu'il était, saisit une des petites branches de corail bifurquées suspendues à la chaîne de sa montre, et en dirigea instinctivement les pointes vers son interlocuteur.

Par un effort suprême de volonté, M. d'Aspremont se rassit et dit : “ Vous aviez raison, monsieur ; telle est, en effet, la récompense que méritait une pareille insulte ; mais j'aurai la patience d'attendre une autre réparation.

— Croyez, continua le comte, que je n'ai pas fait à un gentleman cet affront, qui ne peut se laver qu'avec du sang, sans les plus graves motifs. J'aime miss Alicia Ward.

— Que m'importe ?

— Cela vous importe, en effet, fort peu, car vous êtes aimé ; mais moi, don Felipe Altavilla, je vous défends de voir miss Alicia Ward.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

— Je le sais, répondit le comte napolitain ; aussi je n'espère pas que vous m'obéissiez.

— Alors quel est le motif qui vous fait agir ? dit Paul.

—J'ai la conviction que le fascino dont malheureusement vous êtes doué influe d'une manière fatale sur miss Alicia Ward. C'est là une idée absurde, un préjugé digne du moyen âge, qui doit vous paraître profondément ridicule; je ne discuterai pas là-dessus avec vous. Vos yeux se portent vers miss Ward et lui lancent malgré vous ce regard funeste qui la fera mourir. Je n'ai aucun autre moyen d'empêcher ce triste résultat que de vous chercher une querelle d'Allemand. Au seizième siècle, je vous aurais fait tuer par quelqu'un de mes paysans de la montagne; mais aujourd'hui ces mœurs ne sont plus de mise. J'ai bien pensé à vous prier de retourner en France; c'était trop naïf: vous auriez ri de ce rival qui vous eût dit de vous en aller et de le laisser seul auprès de votre fiancée sous prétexte de jettature."

Pendant que le comte Altavilla parlait, Paul d'Aspremont se sentait pénétré d'une secrète horreur; il était donc, lui chrétien en proie aux puissances de l'enfer, et le mauvais ange regardait par ses prunelles! il semait les catastrophes, son amour donnait la mort! Un instant sa raison tourbillonna dans son cerveau, et la folie battit de ses ailes les parois intérieures de son crâne.

—Comte, sur l'honneur, pensez-vous ce que vous dites? s'écria d'Aspremont après quelques minutes d'une rêverie que le Napolitain respecta.

—Sur l'honneur, je le pense.

—Oh! alors ce serait donc vrai! dit Paul à demi-voix: Je suis donc un assassin, un démon, un vampire! je tue cet être céleste, je désespère ce vieillard!" Et il fut sur le point de promettre au comte de ne pas revoir Alicia; mais le respect humain et la jalousie qui s'éveillaient dans son cœur retinrent ses paroles sur ses lèvres.

—Comte, je ne vous cache point que je vais de ce pas chez miss Ward.

—Je ne vous prendrai pas au collet pour vous en empêcher ; vous m'avez tout à l'heure épargné les voies de fait, j'en suis reconnaissant ; mais je serai charmé de vous voir demain, à six heures dans les ruines de Pompeï, à la salle des thermes, par exemple ; on y est fort bien. Quelle arme préférez-vous ? Vous êtes l'offensé : épée, sabre ou pistolet ?

—Nous nous battons au couteau et les yeux bandés, séparés par un mouchoir dont nous tiendront chacun un bout. Il faut égaliser les chances : je suis jettatore ; je n'aurais qu'à vous tuer en vous regardant, monsieur le comte !

Paul d'Aspremont partit d'un éclat de rire strident, poussa une porte et disparut.

XII

Alicia s'était établie dans une salle basse de la maison, dont les murs étaient ornés de ces paysages à fresques qui, en Italie, remplacent les papiers. Des nattes de paille de Manille couvraient le plancher. Une table sur laquelle était jeté un bout de tapis turc et que jonchaient les poésies de Coleridge, de Shelly, de Tennyson et de Longfellow, un miroir à cadre antique et quelques chaises de canne composaient tout l'ameublement ; des stores de jonc de la Chine historiés de pagodes, de rochers, de saules, de grues et de dragons, ajustés aux ouvertures et relevés à demi, tamisaient une lumière douce ; une branche d'oranger, toute chargée de fleurs que les fruits, en se nouant faisaient tomber, pénétrait familièrement dans la chambre et s'étendait comme une guirlande au-dessus de la tête d'Alicia, en secouant sur elle sa neige parfumée.

La jeune fille, toujours un peu souffrante, était couchée sur un épais canapé près de la fenêtre; deux ou trois coussins du Maroc la soulevaient à demi; la couverture vénitienne enveloppait chastement ses pieds; arrangée ainsi, elle pouvait recevoir Paul sans enfreindre les lois de la pudeur anglaise.

Le livre commencé avait glissé à terre de la main distraite d'Alicia; ses prunelles nageaient vaguement sous leurs longs cils et semblaient regarder au delà du monde; elle éprouvait cette lassitude presque voluptueuse qui suit les accès de fièvre, et toute son occupation était de mâcher les fleurs de l'oranger qu'elle ramassait sur sa couverture et dont le parfum amer lui plaisait. N'y a-t-il pas une Vénus mâchant des roses, Schiavone? Quel gracieux pendant un artiste moderne eût pu faire au tableau du vieux Vénitien en représentant Alicia mordillant des fleurs d'oranger!

Elle pensait à M. d'Aspremont et se demandait si vraiment elle vivrait assez pour être sa femme; non quelle ajoutât foi à l'influence de la jettature, mais elle se sentait envahie malgré elle de pressentiments funèbres: la nuit même, elle avait fait un rêve dont l'impression ne s'était pas dissipée au réveil.

Dans son rêve, elle était couchée, mais éveillée, et dirigeait ses yeux vers la porte de sa chambre, pressentant que *quelqu'un* allait apparaître.—Après deux ou trois minutes d'attente anxieuse, elle avait vu se dessiner sur le fond sombre qu'encadrait le chambranle de la porte une forme svelte et blanche, qui, d'abord transparente et laissant, comme un léger brouillard, apercevoir les objets à travers elle, avait pris plus de consistance en avançant vers le lit.

L'ombre était vêtue d'une robe de mousseline dont les plis traînaient à terre; de longues spirales de cheveux noirs, à moitié

détordues, pleuraient le long de son visage pâle, marqué de deux petites taches roses aux pommettes ; la chair du col et de la poitrine était si blanche qu'elle se confondait avec la robe, et qu'on n'eût pu dire où finissait la peau et où commençait l'étoffe ; un imperceptible jaseron de Venise cerclait le col mince d'une étroite ligne d'or ; la main fluette et veinée de bleu tenait une fleur—une rose-thé—dont les pétales se détachaient et tombaient à terre comme des larmes.

Alicia ne connaissait pas sa mère, morte un an après lui avoir donné le jour ; mais bien souvent elle s'était tenue en contemplation devant une miniature dont les couleurs presque évanouies, montrant le ton jaune d'ivoire et pâles comme le souvenir des morts, faisaient songer au portrait d'une ombre plutôt qu'à celui d'une vivante, et elle comprit que cette femme qui entrait ainsi dans la chambre était Nancy Ward,—sa mère.—La robe blanche, le jaseron, la fleur à la main, les cheveux noir, les joues marbrées de rose, rien n'y manquait,—c'était bien la miniature agrandie, développée, se mouvant avec toute la réalité du rêve.

Une tendresse mêlée de terreur faisait palpiter le sein d'Alicia. Elle voulait tendre ses bras à l'ombre, mais ses bras, lourds comme du marbre, ne pouvaient se détacher de la couche sur laquelle ils reposaient. Elle essayait de parler, mais sa langue ne bégayait que des syllabes confuses.

Nancy, après avoir posé la rose-thé sur le guéridon, s'agenouilla près du lit et mit sa tête contre la poitrine d'Alicia, écoutant le souffle des poumons, comptant les battements du cœur ; la joue froide de l'ombre causait à la jeune fille, épouvantée de cette auscultation silencieuse, la sensation d'un morceau de glace.

L'apparition se releva, jeta un regard douloureux sur la jeune

filles, et, comptant les feuilles de la rose dont quelques pétales encore s'étaient séparées, elle dit : " Il n'y en a plus qu'une."

Puis le sommeil avait interposé sa gaze noire entre l'ombre et la dormeuse, et tout s'était confondu dans la nuit.

L'âme de sa mère venait-elle l'avertir et la chercher ? Que signifiait cette phrase mystérieuse tombée de la bouche de l'ombre : " Il n'y en a plus qu'une ? " — Cette pâle rose effeuillée était-elle le symbole de sa vie ? Ce rêve étrange avec ses terreurs gracieuses et son charme effrayant, ce septre charmant drapé de mousseline et comptant des pétales de fleurs préoccupaient l'imagination de la jeune fille, un nuage de mélancolie flottait sur son beau front, et d'indéfinissables pressentiments l'effleuraient de leurs ailes noires.

Cette branche d'oranger qui secouait sur elle ses fleurs n'avait-elle pas aussi un sens funèbre ? Les petites étoiles virginales ne devaient donc pas s'épanouir sous son voile de mariée ? Attristée et pensive, Alicia retira de ses lèvres la fleur qu'elle mordait ; la fleur était jaune et flétrie déjà...

L'heure de la visite de M. d'Aspremont approchait. Miss Ward fit un effort sur elle-même, rasséréna son visage, tourna du doigt les boucles de ses cheveux, rajusta les plis froissés de son écharpe de gaze, et reprit en main son livre pour se donner une contenance.

Paul entra, et miss Ward le reçut d'un air enjoué, ne voulant pas qu'il s'alarmât de la trouver couchée, car il n'eût pas manqué de se croire la cause de sa maladie. La scène qu'il venait d'avoir avec le comte Altavilla donnait à Paul une physionomie irritée et farouche qui fit faire à Vicè le signe conjurateur, mais le sourire affectueux d'Alicia eut bientôt dissipé le nuage.

—“Vous n’êtes pas malade sérieusement, je l’espère, dit-il à miss Ward en s’asseyant près d’elle.

—Oh ! ce n’est rien, un peu de fatigue seulement : il a fait siroco hier, et ce vent d’Afrique m’accable : mais vous verrez comme je me porterai bien dans notre cottage du Lincolnshire ! Maintenant que je suis forte, nous ramerons chacun notre tour sur l’étang !”

En disant ces mots, elle ne put comprimer tout à fait une petite toux convulsive.

M. d’Aspremont pâlit et détourna les yeux.

Le silence régna quelques minutes dans la chambre.

—“Paul, je ne vous ai jamais rien donné, reprit Alicia en ôtant de son doigt déjà maigri une bague d’or toute simple ; prenez cet anneau, et portez-le en souvenir de moi ; vous pourrez peut-être le mettre, car vous avez une main de femme ;—adieu ! je me sens lasse et je voudrais essayer de dormir ; venez me voir demain.”

Paul se retira navré ; les efforts d’Alicia pour cacher sa souffrance avaient été inutiles ; il aimait éperdument miss Ward, et il la tuait ! cette bague qu’elle venait de lui donner, n’était-ce pas un anneau de fiançailles pour l’autre vie ?

Il errait sur le rivage à demi fou, rêvant de fuir, de s’aller jeter dans un couvent de trappistes et d’y attendre la mort assis sur son cercueil, sans jamais relever le capuchon de son froc. Il se trouvait ingrat et lâche de ne pas sacrifier son amour et d’abuser ainsi de l’héroïsme d’Alicia : car elle n’ignorait rien, elle savait

qu'il n'était qu'un jettatore, comme l'affirmait le comte Altavilla, et, prise d'une angélique pitié, elle ne le repoussait pas !

“Oui, se disait-il, ce Napolitain, ce beau comte qu'elle dédaigne, est véritablement amoureux. Sa passion fait honte à la mienne : pour sauver Alicia, il n'a pas craint de m'attaquer, de me provoquer, moi, un jettatore, c'est-à-dire, dans ses idées, un être aussi redoutable qu'un démon. Tout en me parlant, il jouait avec ses amulettes, et le regard de ce duelliste célèbre qui a couché trois hommes sur le carreau, se baissait devant le mien !”

Rentré à l'hôtel de Rome, Paul écrivit quelques lettres, fit un testament par lequel il laissait à miss Alicia Ward tout ce qu'il possédait, sauf un legs pour Paddy, et prit les dispositions indispensables à un galant homme qui doit avoir un duel à mort le lendemain.

Il ouvrit les boîtes de palissandre où ses armes étaient renfermées dans les compartiments garnis de serge verte, remua épées, pistolets, couteaux de chasse, et trouva enfin deux stylets corsés parfaitement pareils qu'il avait achetés pour en faire don à des amis.

C'étaient deux lames de pur acier, épaisses près du manche, tranchantes des deux côtés vers la pointe, démasquinées, curieusement terribles et montées avec soin. Paul choisit aussi trois foulards et fit du tout un paquet.

Puis il prévint Scaz ziga de se tenir prêt de grand matin pour une excursion dans la campagne.

“Oh ! dit-il, en se jetant tout habillé sur son lit, Dieu fasse que ce combat me soit fatal ! Si j'avais le bonheur d'être tué, — Alicia vivrait !”

XIII

Pompeï, la ville morte, ne s'éveille pas le matin comme les cités vivantes, et quoiqu'elle ait rejeté à demi le drap de cendre qui la couvrait depuis tant de siècles, même quand la nuit s'efface, elle reste endormie sur sa couche funèbre.

Les touristes de toutes nations qui la visitent pendant le jour sont à cette heure encore étendus dans leur lit, tout moulus des fatigues de leurs excursions, et l'aurore, en se levant sur les décombres de la ville-momie, n'y éclaire pas un seul visage humain. Les lézards seuls, en frétilant de la queue, rampent le long des murs, filent sur les mosaïques disjointes, sans s'inquiéter du *cave canem* inscrit au seuil des maisons désertes, et saluent joyeusement les premiers rayons du soleil. Ce sont les habitants qui ont succédé aux citoyens antiques, et il semble que Pompeï n'ait été exhumée que pour eux.

C'est un spectacle étrange de voir à la lueur azurée et rose du matin ce cadavre de ville saisie au milieu de ses plaisirs, de ses travaux et de sa civilisation, et qui n'a pas subi la dissolution lente des ruines ordinaires ; on croit involontairement que les propriétaires de ces maisons conservées dans leurs moindres détails vont sortir de leurs demeures avec leurs habits grecs ou romains ; les chars, dont on aperçoit les ornières sur les dalles, se remettre à rouler ; les buveurs entrer dans ces thermopoles où la marque des tasses est encore empreinte sur le marbre du comptoir.—On marche comme dans un rêve au milieu du passé ; On lit en lettres rouges, à l'angle des rues, l'affiche du spectacle du jour !—Seulement le jour est passé depuis plus de dix-sept siècles.—Aux clartés naissantes de l'aube, les danseuses peintes sur le murs semblent agiter leurs crotales, et du bout de leur pied blanc soulever comme une écume rose le bord de leur draperie, croyant sans doute que

les lampadaires se rallument pour les orgies du triclinium ; les Vénus, les Satyres, les figures héroïques ou grotesques, animées d'un rayon, essayent de remplacer les habitants disparus, et de faire à la cité morte une population peinte. Les ombres colorées tremblent le long des parois, et l'esprit peut quelques minutes se prêter à l'illusion d'une fantasmagorie antique. Mais ce jour-là, au grand effroi des lézards, la sérénité matinale de Pompeï fut troublée par un visiteur étrange : une voiture s'arrêta à l'entrée de la voie des tombeaux ; Paul en descendit et se dirigea à pied vers le lieu du rendez vous.

Il était en avance, et, bien qu'il dût être préoccupé d'autre chose que d'archéologie, il ne pouvait s'empêcher, tout en marchant, de remarquer mille petits détails qu'il n'eût peut-être pas aperçus dans une situation habituelle. Les sens que ne surveille plus l'âme, et qui s'exercent alors pour leur compte, ont quelquefois une lucidité singulière. Des condamnés à mort, en allant au supplice, distinguent une petite fleur entre les fentes du pavé, un numéro au bouton d'un uniforme, une faute d'orthographe sur une enseigne, ou toute autre circonstance puérile qui prend pour eux une importance énorme.—M. d'Aspremont passa devant la vil la de Diomède, le sépulcre de Mammia, les hémicycles funéraires, la porte antique de la cité, les maisons et les boutiques qui bordent la voie Consulaire, presque sans y jeter les yeux, et pourtant des images colorées et vives de ces monuments arrivaient à son cerveau avec une netteté parfaite ; il voyait tout, et les colonnes cannelées enduites à mi-hauteur de stuc rouge ou jaune, et les peintures à fresque, et les inscriptions tracées sur les murailles ; une annonce de location à la rubrique s'était même écrite dans sa mémoire, que ses lèvres en répétaient machinalement les mots latins sans y attacher aucune espèce de sens.

Était-ce donc la pensée du combat qui absorbait Paul à ce point ? Nullement, il n'y songeait même pas ; son esprit était ailleurs :— Dans le parloir de Richmond. Il tendait au commo-

dore sa lettre de recommandation, et miss Ward le regardait à la dérobée ; elle avait une robe blanche, et des fleurs de jasmin étoient ses cheveux. Qu'elle était jeune, belle et vivace... alors !

Les bains antiques sont au bout de la voie Consulaire, près de la rue de la Fortune ; M. d'Aspremont n'eut pas de peine à les trouver. Il entra dans la salle voûtée qu'entoure une rangée de niches formées par des atlas de terre cuite, supportant une architrave ornée d'enfants et de feuillages. Les revêtements de marbre, les mosaïques, les trépièds de bronze ont disparu. Il ne reste plus de l'ancienne splendeur que les atlas d'argile et des murailles nues comme celles d'un tombeau ; un jour vague provenant d'une petite fenêtre ronde qui découpe en disque le bleu du ciel, glisse en tremblant sur les dalles rompues du pavé.

C'était là que les femmes de Pompeï venaient, après le bain, sécher leurs beaux corps humides, rajuster leurs coiffures, reprendre leurs tuniques et se sourire dans le cuivre bruni des miroirs. Une scène d'un genre bien différent allait s'y passer, et le sang devait couler sur le sol où ruisselaient jadis les parfums.

Quelques instants après, le comte Altavilla parut : il tenait à la main une boîte à pistolets, et sous le bras deux épées, car il ne pouvait croire que les conditions proposées par M. Paul d'Aspremont fussent sérieuses ; il n'y avait qu'une raillerie méphistophélique, un sarcasme infernal.

— Pourquoi faire ces pistolets et ces épées, comte ? dit Paul en voyant cette panoplie ; n'étions-nous pas convenus d'un autre mode de combat ?

— Sans doute ; mais je pensais que vous changeriez peut-être d'avis ; on ne s'est jamais battu de cette façon.

—Notre adresse fût-elle égale, ma position me donne sur vous trop d'avantages, répondit Paul avec un sourire amer; je n'en veux pas abuser. Voilà des stylets que j'ai apportés; examinez-les, ils sont parfaitement pareils; voici des foulards pour nous bander les yeux.—Voyez, ils sont épais, et *mon regard* n'en pourra percer le tissu.”

Le comte Altavilla fit un signe d'acquiescement.

“ Nous n'avons pas de témoins, dit Paul, et l'un de nous ne doit pas sortir vivant de cette cave. Écrivons chacun un billet attestant la loyauté du combat; le vainqueur le placera sur la poitrine du mort.

—Bonne précaution!” répondit avec un sourire le Napolitain en traçant quelques lignes sur une feuille du carnet de Paul qui remplit à son tour la même formalité.

Cela fait, les adversaires mirent bas leurs habits, se bandèrent les yeux, s'armèrent de leurs stylets, et saisirent chacun par une extrémité le mouchoir, trait d'union terrible entre leurs haines.

—Êtes-vous prêt? dit M. d'Aspremont au comte Altavilla.

—Oui,” répondit le Napolitain d'une voix parfaitement calme.

Don Felipe Altavilla était d'une bravoure éprouvée, il ne redoutait au monde que la jettature, et ce combat aveugle, qui eût fait frissonner tout autre d'épouvante, ne lui causait pas le moindre trouble; il ne faisait ainsi que jouer sa vie à pile ou face, et n'avait pas le désagrément de voir l'œil fauve de son adversaire darder sur lui son regard jaune.

Les deux combattants brandirent leurs couteaux, et le mouchoir qui les reliait l'un à l'autre dans ces épaisses ténèbres se tendit fortement. Par un mouvement instinctif, Paul et le comte avaient rejeté leur torse en arrière, seule parade possible dans cet étrange duel ; leurs bras retombèrent sans avoir atteint autre chose que le vide.

Cette lutte obscure, où chacun pressentait la mort sans la voir venir, avait un caractère horrible. Farouches et silencieux, les deux adversaires reculaient, tournaient, sautaient, se heurtaient quelquefois, manquant ou dépassant le but ; on n'entendait que le trépignement de leurs pieds et le souffle haletant de leurs poitrines.

Une fois Altavilla sentit la pointe de son stylet rencontrer quelque chose ; il s'arrêta croyant avoir tué son rival, et attendit la chute du corps : — il n'avait frappé que la muraille !

“ Pardieu ! je croyais bien vous avoir percé de part en part, dit-il en se remettant en garde.

— Ne parlez pas, dit Paul, votre voix me guide.”

— Êtes-vous prêt ? dit M. d'Agremont au comte Altavilla.
Et le combat recommença.

— Qui ? répondit le Napolitain d'une voix tranquille.
— Tout à coup les deux adversaires se sentirent détachés. — Un coup du stylet de Paul avait tranché le foulard.

Don Felipe Altavilla était d'une bravoure éprouvée, il ne craignait pas de se battre avec un adversaire plus fort que lui, et n'avait pas le désagrément de voir l'œil fauve de son adversaire se fixer sur lui son regard jaillir.

“ Trêve ! cria le Napolitain ; nous ne nous tenons plus, le mouchoir est coupé.

— Qu'importe ! continuons,” dit Paul.

Un silence morne s'établit. En loyaux ennemis, ni M. d'Aspremont ni le comte ne voulaient profiter des indications données par leur échange de paroles.—Ils firent quelques pas pour se dérouter, et se remirent à se chercher dans l'ombre.

Le pied de M. d'Aspremont déplaça une petite pierre; ce léger choc révéla au Napolitain, agitant son couteau au hasard, dans quel sens il devait marcher. Se ramassant sur ses jarrets pour avoir plus d'élan, Altavilla s'élança d'un bond de tigre et rencontra le stylet de M. d'Aspremont.

Paul toucha la pointe de son arme et la sentit mouillée... des pas incertains résonnèrent lourdement sur les dalles; un soupir oppressé se fit entendre et un corps tomba tout d'une pièce à terre.

Pénétré d'horreur, Paul abattit le bandeau qui lui couvrait les yeux, et il vit le comte Altavilla pâle, immobile, étendu sur le dos et la chemise tachée à l'endroit du cœur d'une large plaque rouge.

Le beau Napolitain était mort.

M. d'Aspremont mit sur la poitrine d'Altavilla le billet qui attestait la loyauté du duel, et sortit des bains antiques plus pâle au grand jour qu'au clair de lune le criminel que Prud'hon fait poursuivre par les Erynnis vengeresses.

XIV

Vers deux heures de l'après-midi, une bande de touristes anglais, guidée par un cicerone, visitait les ruines de Pompeï; la

tribu insulaire, composée du père, de la mère, de trois grandes filles, de deux petits garçons et d'un cousin, avait déjà parcouru d'un œil gloque et froid, où se lisait ce profond ennui qui caractérise la race britannique, l'amphithéâtre, le théâtre de tragédie et de chant, si curieusement juxtaposés ; le quartier militaire, crayonné de caricatures par l'oisiveté du corps de garde ; le Forum, surpris au milieu d'une réparation, la basilique, les temples de Vénus et de Jupiter, le Panthéon et les boutiques qui les bordent. Tous suivaient en silence dans leur *Murray* les explications bavardes du cicerone et jetaient à peine un regard sur les colonnes, les fragments de statues, les mosaïques, les fresques et les inscriptions.

Ils arrivèrent enfin aux bains antiques, découverts en 1824, comme le guide le leur faisait remarquer. " Ici étaient les étuves, là le four à chauffer l'eau, plus loin la salle à température modérée ; " ces détails donnés en patois napolitain mélangé de quelques désinences anglaises paraissaient intéresser médiocrement les visiteurs, qui déjà opéraient une volte-face pour se retirer, lorsque miss Ethelwina, l'aînée des demoiselles, jeune personne aux cheveux blonds filasse, et à la peau truitée de taches de rousseur, fit deux pas en arrière, d'un air moitié choqué, moitié effrayé, et s'écria : " Un homme !

— Ce sera sans doute quelque ouvrier des fouilles à qui l'endroit aura paru propice pour faire la sieste ; il y a sous cette voûte de la fraîcheur et de l'ombre : n'ayez aucune crainte, mademoiselle, dit le guide en poussant du pied le corps étendu à terre. Holà ! réveille-toi, fainéant, et laisse passer Leurs Seigneuries."

VIX

Le prétendu dormeur ne bougea pas.

" Ce n'est pas un homme endormi, c'est un mort," dit un des

jeunes garçons, qui, vu sa petite taille, démêlait mieux dans l'ombre l'aspect du cadavre.

Le cicerone se baissa sur le corps et se releva brusquement, les traits bouleversés.

“Un homme assassiné ! s'écria-t-il.

—Oh ! c'est vraiment désagréable de se trouver en présence de tels objets ; écarter-vous, Ethelwina, Kitty, Bess, dit mistress Bracebridge, il ne convient pas à de jeunes personnes bien élevées de regarder un spectacle si impropre. Il n'y a donc pas de police dans ce pays-ci ! Le coroner aurait dû relever le corps.

“Un papier ! fit laconiquement le cousin, roide, long et embarrassé de sa personne comme la laird de Dumbidike de *la Prison d'Edimbourg*.

—En effet, dit le guide en prenant le billet placé sur la poitrine d'Altavilla, un papier avec quelques lignes d'écriture.

—Lisez, dirent en chœur les insulaires, dont la curiosité était surexcitée.

“Qu'on ne recherche ni n'inquiète personne pour ma mort. Si l'on trouve ce billet sur ma blessure, j'aurai succombé dans un duel loyal.

“*Signé* FELIPE, comte d'ALTAVILLA.”

—C'était un homme comme il faut ; quel dommage ! soupira mistress Bracebridge, que la qualité de comte du mort impressionnait.

—Et un joli garçon, murmura tout bas Ethelwina, la demoiselle aux taches de rousseur.

—Tu ne te plaindras plus, dit Bess à Kitty, du manque d'imprévu dans les voyages : nous n'avons pas, il est vrai, été arrêtés par des brigands sur la route de Terracine à Fondi ; mais un jeune seigneur percé d'un coup de stylet dans les ruines de Pompeï, voilà une aventure. Il y a sans doute là-dessous une rivalité d'amour ;—au moins nous aurons quelque chose d'italien, de pittoresque et de romantique à raconter à nos amies. Je ferai de la scène un dessin sur mon album, et tu joindras au croquis des stances mystérieuses dans le goût de Byron.

C'est égal, fit le guide, le coup est bien donné, de bas en haut, dans toutes les règles ; il n'y a rien à dire."

Telle fut l'oraison funèbre du comte Altavilla.

Quelques ouvriers, prévenus par le cicerone, allèrent chercher la justice, et le corps du pauvre Altavilla fut reporté à son château, près de Salerne.

Quant à M. d'Aspremont, il avait regagné sa voiture, les yeux ouverts comme un somnambule et ne voyant rien. On eût dit une statue qui marchait. Quoiqu'il eût éprouvé à la vue du cadavre cette horreur religieuse qu'inspire la mort, il ne se sentait pas coupable, et le remords n'entraît pour rien dans son désespoir. Provoqué de manière à ne pouvoir refuser, il n'avait accepté ce duel qu'avec l'espérance d'y laisser une vie désormais odieuse. Doué d'un regard funeste, il avait voulu un combat aveugle pour que la fatalité seule fût responsable. Sa main même n'avait pas frappé ; son ennemi s'était enferré ! Il plaignait le comte Altavilla comme s'il eût été étranger à sa mort. "C'est mon stylet

qui l'a tué, se disait-il, mais si je l'avais regardé dans un bal, un lustre se fût détaché du plafond et lui eût fendu la tête. Je suis innocent comme la foudre, comme l'avalanche, comme le mance-nillier, comme toutes les forces destructives et inconscientes. Jamais ma volonté ne fut malfaisante, mon cœur n'est qu'amour et bienveillance, mais je sais que je suis nuisible. Le tonnerre ne sait pas qu'il tue; moi, homme, créature intelligente, n'ai-je pas un devoir sévère à remplir vis-à-vis de moi-même? Je dois me citer à mon propre tribunal et m'interroger. Puis-je rester sur cette terre où je ne cause que des malheurs? Dieu me damnerait-il si je me tuais par amour pour mes semblables? Question terrible et profonde que je n'ose résoudre; il me semble que, dans la position où je suis, la mort volontaire est excusable. Mais si je me trompais? pendant l'éternité, je serais privé de la vue d'Alicia, qu'alors je pourrais regarder sans lui nuire, car les yeux de l'âme n'ont pas le fascino.—C'est une chance que je ne veux pas courir."

Une idée subite traversa le cerveau du malheureux jettatore et interrompit son monologue intérieur. Ses traits se détendirent; la sérénité immuable qui suit les grandes résolutions dérida son front pâle: il avait pris un parti suprême.

"Soyez condamnés, mes yeux, puisque vous êtes meurtriers; mais, avant de vous fermer pour toujours, saturez-vous de lumière, contemplez le soleil, le ciel bleu, la mer immense, les chaînes azurées de montagnes, les arbres verdoyants, les horizons indéfinis, les colonnades des palais, la cabane du pêcheur, les îles lointaines du golfe, la voile blanche rasant l'abîme, le Vésuve avec son aigrette de fumée; regardez, pour vous en souvenir, tous ces aspects charmants que vous ne verrez plus; étudiez chaque forme et chaque couleur, donnez-vous une dernière fête. Pour aujourd'hui, funeste ou non, vous pouvez vous arrêter sur tout; enivrez-vous du splendide spectacle de la création! Allez, voyez, prome-

nez-vous. Le rideau va tomber entre vous et le décor de l'univers !”

La voiture en ce moment, longeait le rivage ; la baie radieuse étincelait, le ciel semblait taillé dans un seul saphir ; une splendeur de beauté revêtait toutes choses.

Paul dit à Scazziga d'arrêter ; il descendit, s'assit sur une roche et regarda longtemps, longtemps, comme s'il eût voulu accaparer l'infini. Ses yeux se noyaient dans l'espace et la lumière, se renversaient comme en extase, s'imprégnaient de lueurs, s'imbibaient de soleil ! La nuit qui allait suivre ne devait pas avoir d'aurore pour lui.

S'arrachant à cette contemplation silencieuse, M. d'Aspremont remonta en voiture et se rendit chez miss Alicia Ward.

Elle était, comme la veille, allongée sur son étroit canapé, dans la salle basse que nous avons déjà décrite. Paul se plaça en face d'elle, et cette fois ne tint pas ses yeux baissés vers la terre, ainsi qu'il le faisait depuis qu'il avait acquis la conscience de sa jettature.

La beauté si parfaite d'Alicia se spiritualisait par la souffrance : la femme avait presque disparu pour faire place à l'ange : ses chairs étaient transparentes, éthérées, lumineuses ; on apercevait l'âme à travers comme une lueur dans une lampe d'albâtre. Ses yeux avaient l'infini du ciel et la scintillation de l'étoile ; à peine si la vie mettait sa signature rouge dans l'incarnat de ses lèvres.

Un sourire divin illumina sa bouche, comme un rayon de soleil éclairant une rose, lorsqu'elle vit les regards de son fiancé

l'envelopper d'une longue caresse. Elle crut que Paul avait enfin chassé ses funestes idées de jettature et lui revenait heureux et confiant comme aux premiers jours, et elle tendit à M. d'Aspremont, qui la garda, sa petite main pâle et fluette.

“Je ne vous fais donc plus peur ? dit-elle avec une douce moquerie à Paul qui tenait toujours les yeux fixés sur elle.

— Oh ! laissez-moi vous regarder, répondit M. d'Aspremont d'un ton de voix singulier en s'agenouillant près du canapé ; laissez-moi m'enivrer de cette beauté ineffable !” et il contemplait avidement les cheveux lustrés et noirs d'Alicia, son beau front pur comme un marbre grec, ses yeux d'un bleu noir comme l'azur d'une belle nuit, son nez d'une coupe si fine, sa bouche dont un sourire languissant montrait à demi les perles, son col de cygne onduleux et flexible, et semblait noter chaque trait, chaque détail, chaque perfection comme un peintre qui voudrait faire un portrait de mémoire ; il se rassasiait de l'aspect adoré, il se faisait une provision de souvenirs, arrêtant les profils, repassant les concours.

Sous ce regard ardent, Alicia, fascinée et charmée, éprouvait une sensation voluptueusement douloureuse, agréablement mortelle ; sa vie s'exaltait et s'épanouissait ; elle rougissait et pâlisait, devenait froide, puis brûlante.—Une minute de plus, et l'âme l'eût quittée.

Elle mit sa main sur les yeux de Paul, mais les regards du jeune homme traversaient comme une flamme les doigts transparents et frêles d'Alicia.

“Maintenant mes yeux peuvent s'éteindre, je la verrai toujours dans mon cœur,” dit Paul en se relevant,

Le soir, après avoir assisté au coucher du soleil,—le dernier qu'il dût contempler,—M. d'Aspremont, en rentrant à l'hôtel de Rome, se fit apporter un réchaud et du charbon.

“ Veut-il s'asphyxier ? dit en lui-même Vergilio Falsacappa en remettant à Paddy ce qu'il lui demandait de la part de son maître ; c'est ce qu'il pourrait faire de mieux, ce maudit jettatore ! ”

Le fiancé d'Alicia ouvrit la fenêtre, contrairement à la conjecture de Falsacappa, alluma les charbons, y plongea la lame d'un poignard et attendit que le fer devint rouge.

La mince lame, parmi les braises incandescentes, arriva bientôt au rouge blanc ; Paul, comme pour prendre congé de lui-même, s'accouda sur la cheminée en face d'un grand miroir où se projetait la clarté d'un flambeau à plusieurs bougies ; il regarda cette espèce de spectre qui était lui, cette enveloppe de sa pensée qu'il ne devait plus apercevoir, avec une curiosité mélancolique ; “ Adieu, fantôme pâle que je promène depuis tant d'années à travers la vie, forme manquée et sinistre où la beauté se mêle à l'horreur, argile scellée au front d'un cachet fatal, masque convulsé d'une âme douce et tendre ! tu vas disparaître à jamais pour moi : vivant, je te plonge dans les ténèbres éternelles, et bientôt je t'aurai oublié comme le rêve d'une nuit d'orage. Tu auras beau dire, misérable corps, à ma volonté inflexible : “ Hubert, Hubert, mes pauvres yeux ! ” tu ne l'attendras point. Allons, à l'œuvre, victime et bourreau ! ” Et il s'éloigna de la cheminée pour s'asseoir sur le bord de son lit.

Il aviva de son souffle les charbons du réchaud posé sur un guéridon voisin, et saisit par le manche la lame d'où s'échappaient en pétillant de blanches étincelles.

A ce moment suprême, quelle que fût sa résolution, M. d'Aspremont sentit comme une défaillance : une sueur froide baigna ses tempes : mais il domina bien vite cette hésitation purement physique et approcha de ses yeux le fer brûlant.

Une douleur aiguë, lancinante, intolérable, faillit lui arracher un cri ; il lui sembla que deux jets de plomb fondu lui pénétraient par les prunelles jusqu'au fond du crâne ; il laissa échapper le poignard, qui roula par terre et fit une marque brune sur le parquet.

Une ombre épaisse, opaque, auprès de laquelle la nuit la plus sombre est un jour splendide, l'encapuchonnait de son voile noir ; il tourna la tête vers la cheminée sur laquelle devaient brûler encore les bougies ; il ne vit que des ténèbres denses, impénétrables, où ne tremblaient même pas ces vagues lueurs que les voyants perçoivent encore, les paupières fermées, lorsqu'ils sont en face d'une lumière.—Le sacrifice était consommé !

“ Maintenant, dit Paul, noble et charmante créature, je pourrai devenir ton mari sans être un assassin. Tu ne dépériras plus héroïquement sous mon regard funeste : tu reprendras ta belle santé ; hélas ! je ne t'apercevrai plus, mais ton image céleste rayonnera d'un éclat immortel dans mon souvenir ; je te verrai avec l'œil de l'âme, j'entendrai ta voix plus harmonieuse que la plus suave musique, je sentirai l'air déplacé par tes mouvements, je saisirai le frisson soyeux de ta robe, l'imperceptible craquement de ton brodequin, j'aspirerai le parfum léger qui émane de toi et te fait comme une atmosphère. Quelquefois tu laisseras ta main entre les miennes pour me convaincre de ta présence, tu daigneras guider ton pauvre aveugle lorsque son pied hésitera sur son chemin obscur ; tu lui liras les poètes, tu lui raconteras les tableaux et les statues. Par ta parole, tu lui rendras l'univers évanoui ; tu seras sa seule pensée, son seul rêve ; privé de la distraction des choses et de l'éblouissement de la lumière, son âme volera vers toi d'une aile infatigable ?

“ Je ne regrette rien, puisque tu es sauvée : qu'ai-je perdu, en effet ? Le spectacle monotone des saisons et des jours, la vue des décorations plus ou moins pittoresques où se déroulent les cent actes divers de la triste comédie humaine.—La terre, le ciel, les eaux, les montagnes, les arbres, les fleurs : vaines apparences, redites fastidieuses, formes toujours les mêmes ! Quand on a l'amour, on possède le vrai soleil, la clarté qui ne s'éteint pas ! ”

Ainsi parlait, dans son monologue intérieur, le malheureux Paul d'Aspremont, tout enfiévré d'une exaltation lyrique où se mêlait parfois le délire de la souffrance.

Peu à peu ses douleurs s'apaisèrent ; il tomba dans ce sommeil noir, frère de la mort et consolateur comme elle.

Le jour, en pénétrant dans la chambre, ne le réveilla pas.— Midi et minuit devaient désormais, pour lui, avoir la même couleur ; mais les cloches tintant l'*Angelus* à joyeuses volées bourdonnaient vaguement à travers son sommeil, et, peu à peu devenant plus distinctes, le tirèrent de son assoupissement.

Il souleva ses paupières, et, avant que son âme endormie encore se fût souvenue, il eut une sensation horrible. Ses yeux s'ouvraient sur le noir, sur le néant, comme si, enterré vivant, il se fût réveillé de léthargie dans un cercueil ; mais il se remit bien vite. N'en serait-il pas toujours ainsi ? ne devait-il point passer, chaque matin, des ténèbres du sommeil aux ténèbres de la veille ?

Il chercha à tâtons le cordon de la sonnette.

Paddy accourut.

Comme il manifestait son étonnement de voir son maître se lever avec les mouvements incertains d'un aveugle :

“ J’ai commis l’imprudence de dormir la fenêtre ouverte, lui dit Paul, pour couper court à toute explication, et je crois que j’ai attrapé une goutte sereine, mais cela se passera ; conduis-moi à mon fauteuil et mets près de moi un verre d’eau fraîche.”

Paddy, qui avait une discrétion tout anglaise, ne fit aucune remarque, exécuta les ordres de son maître et se retira.

Resté seul, Paul trempa son mouchoir dans l’eau froide, et le tint sur ses yeux pour amortir l’ardeur causée par la brûlure.

Laissons M. d’Aspremont dans son immobilité douloureuse et occupons-nous un peu des autres personnages de notre histoire.

La nouvelle de la mort étrange du comte Altavilla s’était promptement répandue dans Naples et servait de thème à mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres. L’habileté du comte à l’escrime était célèbre ; Altavilla passait pour un des meilleurs tireurs de cette école napolitaine si redoutable sur le terrain. Il avait tué trois hommes et en avait blessé grièvement cinq ou six. Sa renommée était si bien établie en ce genre, qu’il ne se battait plus. Les duellistes les plus sur la hanche le saluaient poliment et, les eût-il regardés de travers, évitaient de lui marcher sur le pied. Si quelqu’un de ces rodomonts eût tué Altavilla, il n’eût pas manqué de se faire honneur d’une telle victoire. Restait la supposition d’un assassinat, qu’écartait le billet trouvé sur la poitrine du mort. On contesta d’abord l’authenticité de l’écriture ; mais la main du comte fut reconnue par des personnes qui avaient reçu de lui plus de cent lettres. La circonstance des yeux bandés, car le cadavre portait encore un foulard noué autour de la tête, semblait toujours inexplicable. On retrouva, outre le stylet planté dans la poitrine du comte, un second stylet échappé sans doute de sa main défaillante : mais si le combat avait eu lieu au couteau, pourquoi ces épées et ces

pistolets qu'on reconnut pour avoir appartenu au comte, dont le cocher déclara qu'il avait amené son maître à Pompeï, avec ordre de s'en retourner si au bout d'une heure il ne reparaisait pas?

C'était à s'y perdre.

Le bruit de cette mort arriva bientôt aux oreilles de Vicè, qui en instruisit sir Joshua Ward. Le commodore, à qui revint tout de suite en mémoire l'entretien mystérieux qu'Altavilla avait eu avec lui au sujet d'Alicia, entrevit confusément quelque tentative ténébreuse, quelque lutte horrible et désespérée où M. d'Aspremont devait se trouver mêlé volontairement ou involontairement. Quant à Vicè, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatore, et en cela sa haine lui servait comme une seconde vue. Cependant M. d'Aspremont avait fait sa visite à miss Ward à l'heure accoutumée, et rien dans sa contenance ne trahissait l'émotion d'un drame terrible, il paraissait même plus calme qu'à l'ordinaire.

Cette mort fut cachée à miss Ward, dont l'état devenait inquiétant, sans que le médecin anglais appelé par sir Joshua pût constater de maladie bien caractérisée : c'était comme une sorte d'évanouissement de la vie, de palpitation de l'âme battant des ailes pour prendre son vol, de suffocation d'oiseau sous la machine pneumatique, plutôt qu'un mal réel, possible à traiter par les moyens ordinaires. On eût dit un ange retenu sur terre et ayant la nostalgie du ciel ; la beauté d'Alicia était si suave, si délicate, si diaphane, si immatérielle, que la grossière atmosphère humaine ne devait plus être respirable pour elle ; on se la figurait planant dans la lumière d'or du Paradis, et le petit oreiller de dentelles qui soutenait sa tête rayonnait comme une auréole. Elle ressemblait, sur son lit, à cette mignonne Vierge de Schoorel, le plus fin joyau de la couronne de l'art gothique.

M. d'Aspremont ne vint pas ce jour-là : pour cacher son sacrifice, il ne voulait pas paraître les paupières rougies, se réservant d'attribuer sa brusque cécité à une toute autre cause.

Le lendemain, ne sentant plus de douleur, il monta dans sa calèche, guidé par son groom Paddy.

La voiture s'arrêta comme d'habitude à la porte en claire-voie. L'aveugle volontaire la poussa, et, sondant le terrain du pied, s'engagea dans l'allée connue. Vicè n'était pas accourue selon sa coutume au bruit de la sonnette mise en mouvement par le ressort de la porte ; aucun de ces mille petits bruits joyeux qui sont comme la respiration d'une maison vivante ne parvenait à l'oreille attentive de Paul ; un silence morne, profond, effrayant, régnait dans l'habitation, que l'on eût pu croire abandonnée. Ce silence qui eût été sinistre, même pour un homme clairvoyant, devenait plus lugubre encore dans les ténèbres qui enveloppaient le nouvel aveugle.

Les branches qu'il ne distinguait plus semblaient vouloir le retenir comme des bras suppliants et l'empêcher d'aller plus loin. Les lauriers lui barrant le passage ; les rosiers s'accrochaient à ses habits, les lianes le prenaient aux jambes, le jardin lui disait dans sa langue muette : " Malheureux ! que viens-tu faire ici, ne force pas les obstacles que je t'oppose, va-t'en ! " Mais Paul n'écoutait pas, et tourmenté de pressentiments terribles, se roulait dans le feuillage, repoussait les masses de verdure, brisait les rameaux et avançait toujours du côté de la maison.

Déchiré et meurtri par les branches irritées, il arriva enfin au bout de l'allée. Une bouffée d'air libre le frappa au visage, et il continua sa route les mains tendues en avant.

Il rencontra le mur et trouva la porte en tâtonnant.

Il entra; nulle voix amicale ne lui donna la bienvenue. N'entendant aucun son qui pût le guider, il resta quelques minutes hésitant sur le seuil. Une senteur d'éther, une exhalaison d'aromates, une odeur de cire en combustion, tous les vagues parfums des chambres mortuaires saisirent l'odorat de l'aveugle pantelant d'épouvante; une idée affreuse se présenta à son esprit, et il pénétra dans la chambre.

Après quelques pas, il heurta quelque chose qui tomba avec grand bruit; il se baissa et reconnut au toucher que c'était un chandelier de métal pareil aux flambeaux d'église et portant un long cierge.

Éperdu, il poursuivit sa route à travers l'obscurité. Il lui sembla entendre une voix qui murmurait tout bas des prières; il fit un pas encore, et ses mains rencontrèrent le bord d'un lit; il se pencha, et ses doigts tremblants effleurèrent d'abord un corps immobile et droit sous une fine tunique; puis une couronne de roses et un visage pur et froid comme le marbre.

C'était Alicia allongée sur sa couche funèbre.

“ Morte ! s'écria Paul avec un râle étranglé ! morte ! et c'est moi qui l'ai tuée ! ”

Le commodore, glacé d'horreur, avait vu ce fantôme aux yeux éteints entrer en chancelant, errer au hasard et se heurter au lit de mort de sa nièce; il avait tout compris. La grandeur de ce sacrifice inutile fit jaillir deux larmes des yeux rougis du vieillard, qui croyait bien ne plus pouvoir pleurer.

Paul se précipita à genoux près du lit et couvrit de baisers la main glacée d'Alicia ; les sanglots secouaient son corps par saccades convulsives. Sa douleur attendrit même la féroce Vicè, qui se tenait silencieuse et sombre contre la muraille, veillant le dernier sommeil de sa maîtresse.

Quand ces adieux muets furent terminés, M. d'Aspremont se releva et se dirigea vers la porte, roide, tout d'une pièce, comme un automate mû par des ressorts ; ses yeux ouverts et fixes, aux prunelles atones, avaient une expression surnaturelle ; quoique aveugles, on aurait dit qu'ils voyaient. Il traversa le jardin d'un pas lourd comme celui des apparitions de marbre, sortit dans la campagne et marcha devant lui, dérangeant les pierres du pied, trebuchant quelquefois, prêtant l'oreille comme pour saisir un bruit dans le lointain, mais avançant toujours.

La grande voix de la mer résonnait de plus en plus distincte ; les vagues, soulevées par un vent d'orage, se brisaient sur la rive avec des sanglots immenses, expression de douleurs inconnues, et gonflaient, sous les plis de l'écume, leurs poitrines désespérés ; des millions de larmes amères ruisselaient sur les roches, et les goëlands inquiets poussaient des cris plaintifs.

Paul arriva bientôt au bord d'une roche qui surplombait. Le fracas des flots, la pluie salée que la rafale arrachait aux vagues et lui jetait au visage auraient dû l'avertir du danger ; il n'en tint aucun compte ; un sourire étrange crispa ses lèvres pâles, et il continua sa marche sinistre, quoique sentant le vide sous son pied suspendu.

Il tomba ; une vague monstrueuse le saisit, le tordit quelques instants dans sa volute et l'engloutit.

La tempête éclata alors avec furie : les lames assaillirent la

plage en files pressées, comme des guerriers montant à l'assaut, et lançant à cinquante pieds en l'air des fumées d'écume ; les nuages noirs se lézardèrent comme des murailles d'enfer, laissant apercevoir par leurs fissures l'ardente fournaise des éclairs ; des lueurs sulfureuses, aveuglantes, illuminèrent l'étendue ; le sommet du Vésuve rougit, et un panache de vapeur sombre, que le vent rabattait, ondula au front du volcan. Les barques amarrées se choquèrent avec des bruits lugubres, et les cordages trop tendus se plaignirent douloureusement. Bientôt la pluie tomba en faisant siffler ses hachures comme des flèches,—on eût dit que le chaos voulait reprendre la nature et en confondre de nouveau les éléments.

Le corps de M. Paul d'Aspremont ne fut jamais retrouvé, quelques recherches que fit faire le commodore.

Un cercueil de bois d'ébène à fermoirs et à poignées d'argent, doublé de satin capitonné, et tel enfin que celui dont miss Clarisse Harlowe recommande les détails avec une grâce si touchante "à monsieur le menuisier," fut embarqué à bord d'un yacht par les soins du commodore, et placé dans la sépulture de famille du cottage de Lincolnshire. Il contenait la dépouille terrestre d'Alicia Ward, belle jusque dans la mort.

Quant au commodore, un changement remarquable s'est opéré dans sa personne. Son glorieux embonpoint a disparu. Il ne met plus de rhum dans son thé, mange du bout des dents, dit à peine deux paroles en un jour ; le contraste de ses favoris blancs et de sa face cramoisie n'existe plus,—le commodore est devenu pâle.

THÉOPHILE GAUTIER.

DE QUÉBEC *
RÊVERIE

Puisque j'aime l'oiseau pourquoi ne pas l'entendre ?
Petits oiseaux, chantez aux arbres des forêts.
Venez me rajeunir, venez ici me rendre
Un peu de ma gaieté par vos joyeux couplets !
Chantez, petits oiseaux, le zéphyre si tendre,
Les champs ornés de fleurs, de verdure et d'attraits,
L'aurore qui se lève ou qui se fait attendre,
La forêt qui s'éveille au bruit d'accords secrets,

La mer dormant au loin sous le poids des nacelles,
La cascade qui tombe en milliers d'étincelles,
Le roseau qui se courbe au vent avec amour,
Mon Dieu comme les voix des oiseaux sont bénies !
Bien faible écho pourtant des lyres infinies !...
Quand donc m'ouvrirez-vous, mon Dieu, votre séjour !

JULES GENDRON.

Lévis, novembre 1885.

* Contrebande des métaux et l'industrie minière de Québec.

LES INDUSTRIES MINÉRALES DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC.*

L'industrie minérale dans tous les pays est intimement liée à la civilisation avec laquelle elle marche parallèlement, en même temps qu'elle accompagne le développement industriel et commercial des pays où elle se développe. Aussi loin que l'histoire nous reporte, nous voyons les étapes successives de la civilisation caractérisées par les mots : âge de pierre, âge de fer, de bronze et voir même d'or, et malgré leur sens souvent figuré, ces mots n'en indiquent pas moins le lien étroit que nous indiquions plus haut.

Plus tard nous voyons, les besoins augmentant, l'homme fouiller la terre pour en extraire les métaux dont il fait les outils de ses conquêtes matérielles et morales, son esprit s'ingénie à trouver les moyens d'obtenir ces métaux, il invente des appareils, des machines, il ne se borne plus à l'exploitation des métaux, mais il extrait les matériaux qui lui servent à édifier ses habitations, ses monuments ; il perfectionne ses moyens de transports souterrains qui originèrent l'art des chemins de fer. Enfin la force de la vapeur est appliquée d'abord dans les mines pour l'épuisement et l'extraction.

Alors l'exploitation de la houille se développe et avec elle l'industrie métallurgique qui fournira à l'art ses mines, les matériaux de ces puissantes machines qui rendront au centuple à l'industrie leur matière première, formant ainsi un cycle chaque jour plus vaste, qui nous conduit à la grande période industrielle que nous traversons.

*Conférence lue à l'Institut canadien de Québec.

Les arts bénéficient aussi de ce développement, et nous voyons les métaux précieux aider à la répartition des richesses naturelles, tandis que d'autres métaux font naître des industries chaque jour nouvelles et en même temps contribuent à la connaissance universelle de leurs merveilles.

Dans un autre ordre d'idées, nous voyons souvent les industries minérales originer et pour ainsi dire encourager la découverte et le développement des régions où elle se créent, tandis qu'une fois créées et implantées elle vont alimenter leur commerce et deviennent la source de nouvelles richesses. Dans le premier cas nous pouvons placer la Californie, la Pennsylvanie; et même la recherche des métaux précieux n'a pas peu contribué à la découverte complète de l'Amérique.

Dans le deuxième cas, nous pouvons placer l'Espagne, le pays minier le plus riche du monde, et surtout l'Angleterre qui, aujourd'hui, exporte annuellement 45 millions de tonnes de houille, et centralise sur ses bassins houilliers une partie des industries métallurgiques du monde entier. Plus près de nous et sur une plus petite échelle, nous voyons certaines parties de notre province devoir leur développement aux industries minières; ne citons en passant que les cantons de l'Est et le comté d'Ottawa.

Ayant indiqué l'importance qu'ont ces industries pour l'avenir d'une région, nous allons étudier les ressources que peut nous offrir notre province, et nous placerons en tête, comme grand facteur industriel, le fer.

Les minerais de fer sont, dans la province de Québec, abondants et de première classe. Citons les minerais magnétiques et oligistes des cantons de Hull et de Templeton dont les amas sont évalués à plusieurs millions de tonnes; ceux du Saint-Maurice, des Laurentides, des Cantons de l'Est; la limonite ou minerai de sur-

face qu'on trouve un peu partout, les sables magnétiques de la côte nord du Golfe, les minerais titaniques, etc. Malgré cette grande abondance de matière première, nous devons constater que l'industrie métallurgique est à peu près nulle ici et nous allons étudier succinctement pourquoi. Voyons d'abord les points où elle a été essayée : Au nord des Trois-Rivières pour le traitement des minerais limoneux, industrie qui, créée au temps de la colonie française, subsiste encore aujourd'hui. A Moisie pour les sables magnétiques, à St Urbain pour les fers titaniques, dans le canton de Hull pour les minerais oligistes. Tous ces essais, sauf aux environs de Trois-Rivières où quelques fourneaux sont encore en feu, ont été suivis d'insuccès, particulièrement causé par l'absence de combustible minéral ; car il a été malheureusement constaté et cela par les géologues les plus autorisés, que la province de Québec ne renfermait aucun bassin houiller. Ces minerais alors ne peuvent être traités qu'au charbon de bois provenant d'essences dures qui ne se trouvent pas partout, car on ne peut guère penser à faire venir de la houille et du coke qui arriveraient grevés de frais de transport et de manutention considérables. On voit un exemple frappant de ces causes par ce qui s'est passé aux forges de St Urbain. Grande abondance et facilité d'extraction d'un minerai titanique de faible teneur en fer et difficile à traiter, proximité de forêts. Une fois les appareils en marche, on s'aperçut alors que la tonne de fonte, d'ailleurs de bonne qualité, revenait à une centaine de dollars, alors qu'elle était vendue environ \$30. On dut alors tout abandonner.

Plusieurs compagnies ont bien pensé à exporter les minerais, mais on doit considérer que les meilleurs minerais de fer valent, rendus au fourneau, de \$7 à \$8 au maximum, et les exploitants feront bien de calculer, avant de passer leurs marchés, les prix d'extraction, de transport et divers, pour voir si la balance avec le prix de vente est suffisamment rémunératrice.

Doit-on conclure de tout cela que la métallurgie du fer est à

jamais impossible dans la province de Québec? Certainement non, et la Providence ne nous a pas donné ces richesses sans placer à côté les moyens de les utiliser. En effet, nous devons chercher l'avenir des industries métallurgiques de la province dans les progrès des procédés métallurgiques qui emploient les combustibles inférieurs, tels que tourbes, débris de bois, etc., les gaz en résultant ou les gaz naturels. Or ces produits sont ici abondants, la tourbe existe un peu partout; et dans la vallée du St Laurent, entre Québec et Montréal, de nombreux dégagements de gaz se manifestent, permettant de supposer dans le sous sol l'existence de dépôts pétrolifères ou schistes bitumeux. D'ailleurs nous devons noter l'emploi de ce combustible dans d'autres pays: en Russie, l'emploi sur le chemin de fer à titre d'essai de 125,000 tonnes de tourbe, donnant sur le bois un avantage pécuniaire de 15%.

En France, la production annuelle de 150,000 tonnes de schistes bitumeux. En Pennsylvanie, l'emploi industriel des gaz naturels, exploités par plus de 200 compagnies avec un capital versé de \$2,000,000 et qui, notamment, dans la ville de Pittsburg, sont utilisés pour le chauffage, l'éclairage et les industries métallurgiques.

Dans l'Europe centrale, l'emploi par des générateurs spéciaux des gaz, de combustibles, etc., etc.

Laissant ces sujets à peine effleurés, nous mentionnerons le cuivre comme un élément important de notre industrie minérale.

Les minerais de cuivre sont très abondants dans les Cantons de l'Est et ont donné lieu à des exploitations importantes, notamment dans le voisinage de Sherbrooke, où certaines couches présentent une épaisseur allant jusqu'à 60 pieds. Ces minerais de teneur allant de 2 à 25 pour cent, sont des sulfures, et on peut estimer la teneur moyenne entre 5 et 7 pour cent.

Ils sont partiellement traités sur place et on y fabrique des produits enrichis et cuivres purs, notamment à la Orford Nickel & Copper Cie.

Il convient, à propos de cuivre, de citer une particularité; c'est que le soufre provenant de ces minerais n'est pas utilisé dans le pays, soit qu'on le perde par le grillage, soit qu'on expédie les minerais aux États-Unis pour les désulfurer.

En outre des dépôts cuivreux des Cantons de l'Est, nous rappellerons qu'en 1590 des droits sur des mines de cuivre de la côte nord du golfe furent accordés à un neveu de Jacques-Cartier et que probablement ces mêmes mines viennent d'être redécouverte par un de nos compatriotes.

Ce que nous avons dit pour la métallurgie du fer s'applique également au traitement des minerais pauvres de cuivre. L'exportation de la province, pour 1883, représente une valeur de \$150,000.

Peu de chose à dire du plomb qui, quoique répandu en un grand nombre de points n'a pas été reconnu susceptible d'exploitation, étant d'ailleurs pauvre en argent, sauf cependant les minerais du lac Témiscamingue que le défaut de communication a empêché jusqu'à présent d'utiliser.

L'or considéré par la plupart comme l'élément le plus avantageux qu'on puisse demander à une mine n'est pas cependant si facile à obtenir et n'a pas toujours fait la fortune de ses exploitants. L'or se rencontre un peu partout, mais en quantités variables; les pays classiques où il a le plus été exploité, sont la Californie, l'Australie, le Pérou. Dans notre province nous possédons cependant des gisements comparables à ceux-ci, dans la

Beauce. Pas plus là qu'ailleurs, on ne rencontre de grandes facilités d'exploitation; au contraire pour obtenir l'or dit d'alluvion, on est obligé de creuser dans des terrains mouvants, des puits allant au-delà de 100 pieds, de retirer le gravier aurifère qui est ensuite lavé à la surface, de façon que pour obtenir environ un once ou \$18 d'or, il faut faire subir les opérations précédentes à 300 pieds cubes au moins de gravier riche. En Californie les gisements de surface ont été exploités par la méthode dite hydraulique, c'est-à-dire en projetant sur les collines de puissants jets d'eau qui les désagrégeaient, l'or se repassait ensuite dans des appareils spéciaux. Actuellement ce procédé est suspendu pour éviter l'encombrement des rivières, ce qui provoquait des inondations. En outre de l'or d'alluvion, on a constaté dans la Beauce des filons quartzes aurifères et même argentifères qui vont très prochainement subir un commencement d'exploitation et qu'on peut espérer voir donner de bons résultats. La production officielle de l'or pour la dernière année a été de \$60,000.

Je dois aussi mentionner comme très important le graphite ou plombagine trouvé en assez d'abondance dans la région du comté d'Ottawa. Cette matière reconnue comme de qualité supérieure a été exploitée, et l'arrêt des travaux n'a été dû qu'à des causes financières et à la baisse des prix.

L'amiante est ce produit utilisé depuis une dizaine d'années et qu'on a découvert en abondance dans les Cantons de l'Est, notamment à Thetford et à Coleraine. Cette industrie s'est développée au point que la production de la dernière année a été de 1200 tonnes, représentant une valeur d'environ \$100,000. D'ailleurs il n'y a relativement que très peu de points d'exploitation et la place ne manque pas pour en établir d'autres.

Ce produit appelé communément coton pierre a été vulgarisé par un de nos spirituels écrivains M. Montpetit, qui, en s'écriant

“l'amiante c'est le million,” a fait un travail instructif, en même temps qu'il a rappelé quelques-unes des légendes auxquelles a donné lieu ce merveilleux coton incombustible.

La principale propriété de ce minéral est en effet son incombustibilité jointe à sa textilité, ce qui le rend propre à une foule d'usages tels que fabrication de mèches de lampes, blocs pour lumière électrique, peintures et enduits incombustibles, et surtout l'étoupage des pistons de machine et des tubes conducteurs de vapeur.

Le phosphate de chaux est aussi un minéral d'utilisation récente et qui prend une grande importance. Il est une preuve de ce que nous disions plus haut, car il est en train de développer considérablement le comté d'Ottawa, au point que la compagnie du Pacifique Canadien a trouvé bon de construire un embranchement de 3 milles pour faciliter le débouché du minéral. La production annuelle qui, il y a trois ans, était de 8,000 tonnes, s'est élevée cette année à près de 25,000. De plus le phosphate, exploité seulement à une trentaine de milles au nord de l'Ottawa, a été constaté à environ 150 milles dans la même direction, offrant ainsi un vaste champ à cette industrie.

Ici nous nous permettrons une légère digression au sujet de l'utilisation des phosphates minéraux. On sait qu'il sont employés comme fertilisants en agriculture, et cela, étant réduits en poudre et traités par l'acide sulfurique; ils prennent alors le nom de superphosphates. Pour bien comprendre leur importance, il suffit de noter que le corps de l'homme et des animaux est composé pour une forte proportion d'os qui eux-mêmes contiennent presque exclusivement du phosphate de chaux. L'homme et les animaux ne s'alimentent que de produits de la terre; on sait qu'il est indispensable de restituer au sol les aliments que nous lui enlevons, d'où la nécessité de l'emploi du phosphate et la nécessité qui doit faire que ce minéral sera toujours indispensable;

il est d'ailleurs répandu un peu partout et utilisé dans tous les pays de culture intensive. L'Angleterre seule en importe 300,000 tonnes par an et l'Espagne contribue pour une bonne part à ce chiffre.

Le phosphate canadien est de la plus haute teneur, il vaut au pays environ \$18 la tonne, il est donc de bonne qualité, présentant seulement un petit inconvénient dans son traitement pour superphosphate.

Dans les mêmes terrains que le phosphate, on trouve aussi le mica qui, en grandes plaques blanches, atteint un prix assez élevé et qui est utilisé à la place de la vitre dans les appareils soumis au choc ou à une haute température, comme dans les vaisseaux de guerre, les poêles, les appareils fumivores, etc.

En outre des minéraux susnommés, il en existe une foule d'autres tels que le chrome, l'antimoine, le nickel, le manganèse, etc., qui jusqu'à présent n'ont été trouvés qu'en petite quantité, la tourbe, les ocres de moindre valeur mais en grande quantité, qu'on doit considérer comme une réserve précieuse pour l'industrie nationale, et qui, le jour où notre population augmentera, trouveront leur utilisation.

Nous devons mentionner aussi les matériaux de construction qui ont servi à édifier nos grandes villes ; les pierres d'ornement telles que granits, labradorites, serpentines, etc., qui trouveront quelque jour leur emploi, les pierres lithographiques, etc., etc. Enfin on ne doit pas désespérer de trouver des pierres précieuses quoique celles jusqu'alors découvertes ne soient pas utilisables telles que grenats, améthystes, agates, émeraudes, etc. A propos de ces dernières, je dois signaler leur découverte sur la côte nord et au lac St. Jean, mais pas d'assez belle qualité pour être employées.

D'ailleurs si nous jetons les yeux sur une carte, nous voyons quelle petite partie de notre province est connue et explorée et quel champ d'étude nous offrent nos Laurentides.

En résumé nous pouvons espérer de voir notre province avec ses magnifiques terres de culture, ses voies naturelles de communication, ses pouvoirs d'eau et l'avenir qu'offrent ses richesses minérales devenir, avec une nombreuse population, un pays riche et prospère à l'égal des régions les plus favorisées.

J. OBALSKI.

Ingénieur des Mines du Gouv't.

Québec, 19 mars, 1885.

FIN DU VOLUME.

ERRATA

DANS LA DEUXIEME PARTIE DE CE VOLUME

Page.	Ligne	Au lieu de :	Lire :
22	32	“ peu ou nom ”	“ peu ou prou ”
23	13	“ sans gêne ”	“ sans grâce ”
24	16	“ perles carrées, seront [bientôt”	“ perles carrées, sont de couleur de bois et seront bientôt ”
25	33	“ laissant se jouer ”	“ les laissant se jouer en une ”
26	17	“ mais entrons ”	“ mais rentrons ”
28	29	“ taille cassée ”	“ taille carrée ”
30	7	“ sainte Thérèse ”	“ sainte Térèse ”
31	7	“ si gros homme ”	“ si ce gros homme qui n'est pas ”
33	21	“ il fait scier ”	“ il a fait scier ”
33	25	“ en toute hâte ”	“ en toute confiance ”
40	16	“ Louis Bouillet ”	“ Louis Bouilhet ”
41	12	“ les gens de vertus ”	“ les gens de lettres ”
45	11	“ et en un moment ”	“ et seront en un moment ”
45	24	“ en vers touchants ”	“ en vers si touchants ”
45	25	“ la beauté de ”	“ la pureté de ”
46	11	“ comme un cœur de ”	“ comme un cœur pur de ”
48	21	“ un style de douce ”	“ un style d'une douce ”
51 dernière		“ en un Sahara ”	“ en une sorte de Sahara moral ”

Page	Ligne	Au lieu de :	Lire :
54	19	"deux millions "	"douze millions "
56	dernière	"les frayer "	"les payer "
57	12	"anson "	"aurore "
57	14	"Augustins "	"Augustines "
58	2	"transubstanciés. In-	"transsubstanciés, Incarnation "
		carnation "	
59	15	"on n'entendait plus "	"on n'entendait que "
60	2	"dont l'épître "	"dont la dédicace "
60	12	"Barthe ne sont pas "	"Barthes ne sont pas peu "
		[assez "	
60	14	"ils forment un "	"ils forment déjà un "
60	17	"Lalonde "	"Lalande "
63	17	"relation, continué "	"relation intime, continue "
64	1	"trois choses "	"quatre choses "
64	4	"il en faisait "	"il la faisait "
67	17	"de vingt-sept ans "	"de vingt-deux ans "
68	3	"Félix "	"Féli "
69	19	" <i>Les médit</i> "	" <i>Premières méditations</i> "
70	26	"fredi "	"freor "
71	12	"évêque de Paire "	"évêque de Pavie "
71	27	"Pythagon "	"Pythagore "
72	13	"les gnus "	"les grues "
72	17	"cantines "	"cantilènes "
73	1	" <i>Méléagre</i> "	" <i>Méléagre</i> "
79	6	"qu'il ait exagéré "	"qu'il ait ou non exagéré "
80	15	"l'abbé Chantame "	"l'abbé Chantome "
81	12	"fils digne et timide "	"fils bègue et timide "
87	26	"à Socrate "	"à Isocrate "
91	9	"Rohou "	"Rotrou "
92	28	"Flaurens "	"Flourens "
95	20	"la chambre et "	"La chandelle et "
97	dernière	"passage "	"parlage "
99	12	"La ressaisit de suite "	"La ressaisit ainsi de suite "
106	16	"un Souléger "	"Un Scaliger "
106	21	"O mes Toges "	"O mes Juges "
106	24	"chargé de "	"faveurisé de "
112	9	"de son frère "	"de son père "

TABLE DES MATIÈRES

1885

QUATRIÈME VOLUME

—Ce volume est paginé en deux parties—

—PREMIÈRE PARTIE—

BONNE ET HEUREUSE, par Arthur Buies.....	84
SONNET, par M. J. A. Poisson.....	87
SOUVENIRS DE QUÉBEC; Par Louis-H. Taché.....	88
LA STATUE DE CARTIER, poésie par P. J. U. Beaudry.....	15
LE COMTE TOLSTOÏ, par V. du Bled.....	16
LE PAYSAN, poésie par Eudore Evanturel.....	25
LA PÊCHE AUX MARSOUINS, par Foursin-Escande.....	27
REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS, par Napoléon Legendre.....	31
MADAGASCAR, par Napoléon Champagne.....	35-76
A UNE JEUNE FILLE, poésie par Octave Crémazie.....	47
UNE FEMME AUTEUR AU CANADA, par P. J. O. Chauveau.....	49
UN NID, poésie par Ernest Marceau.....	65
LA PÊCHE DES PERLES AU MEXIQUE, par * * *.....	68

MA LAMPE,	
poésie par M. J. A. Poisson	72
PASTEL,	
par Charles-A. Gauvreau	90
LE MONT CASSIN,	
par Viator	119-121
L'OURS DE LA COTE NORD,	
par H. de Puyjalon	97
ATTRAPE D'OURS,	
gravure par H. de Puyjalon	101
LE SACRÉ-CŒUR,	
poème par P. J. O. Chauveau	109
LÈS ORGUES DE BARBARIE,	
par A. Lusignan	135
L'ANGELUS,	
poésie par P. J. U. Beaudry	142
VOLUPTÉ,	
poésie par A. B. Routhier	143
L'EUROPE,	
par J. A. Poisson	145
LOUIS TURCOTTE,	
par Faucher de St Maurice	216-218
SOIR D'AUTOMNE,	
poème par James-E. P. Prendergast	176
LE DERNIER BOULET,	
nouvelle par Joseph Marmette	193
LES BOIS-BRULÉS,	
par P. J. U. Beaudry	208
ANGÉLINE DE MONTBRUN,	
par M. l'abbé H. R. Casgrain	224
VICTOR HUGO,	
par Oscar Havard	234
LA MORT DE VICTOR HUGO,	
par A. Aigueperse	241
UN SOUVENIR DE JEUNESSE,	
par A. Dumas	254
LE LIVRE INTERROMPU,	
par E. Caro	272
LE DUEL AU BALAI	278

—DEUXIÈME PARTIE—

A M. JAMES-E. P. PRENDERGAST, 1
 poésie par P. J. O. Chauveau 1
 EN CHEMIN DE FER, 4
 poésie par Jas-E. P. Prendergast 4
 ADIEU, VA ! 5
 par Faucher de St Maurice 5
 STE ANNE DE BEAUPRÉ, 31
 par Laure Conan 31
 LA STATUE DE CARTIER, 20
 chanson par Benjamin Sulte 20
 GLANURES, 21
 notes littéraires par l'abbé V. Charland 21
 HUMBLE VŒU, 144
 sonnet par M. J. A. Poisson 144
 LA REINE D'ITALIE À MONZA, 145
 par Etincelle 145
 LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS, 150
 par Etincelle 150
 JETTATURA, 153
 nouvelle par Th. Gautier 153
 RÊVERIE, 264
 poésie par Jules Gendron 264
 LES INDUSTRIES MINÉRALES DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC,
 par J. Obalski 265
 ERRATA 273
 TABLE DES MATIÈRES, 1885 275
 TABLE DES MATIÈRES, 1882-3-4 278

FIN DU VOLUME.

TABIEAU GÉNÉRAL DES MATIÈRES

— DES VOLUMES I, II ET III —

Volume III

(1882-83-84)

LA NUIT, par A. B. Routhier.....	7
SUR UNE FLEUR, par St-C. L.....	49
TEMPÊTE, par James-E. P. Prendergast.....	97
UNE RUINE, par A. B. Routhier.....	145
HOMMAGE À LONGFELLOW, par M. J. A. Poisson.....	146
A MES ENFANTS, par L. P. Lemay.....	193
UNE BOUCLE DE CHEVEUX, par M. J. Marsile.....	241
LE SACRILÈGE, par M. J. A. Poisson.....	289
LES BLESSURES, par S. P.....	385
A L'OCÉAN, par S. P.....	433
MÉDITATION, par T. G.....	439

Volume II

LE CANADA, par James Donnelly.....	5
LE CANON DE LA CITADELLE, par M. J. A. Poisson.....	49
PLEUREZ LES MORTS, par Nap. Legendre.....	53
LA JOURNÉE DE L'ENFANT, par M. J. A. Poisson.....	95
I.—Chante.....	
II.—Cours.....	
III.—Ris.....	
IV.—Prie.....	
V.—Dors.....	
ESPÈRE ENCORE, par Chs Gauvreau.....	102
LA FÊTE DE LA GRAND'MÈRE, par A. B. Routhier.....	145

LE BOUQUET DE L'ANGE.....	207
1870, par Louis Fréchette	241
EXIL, par Armand Sylvestre.....	289
NOTRE HISTOIRE, par Louis Fréchette.....	385
L'AUTOMNE, par Sully Prud'homme.....	433
DIES IRÆ, par l'Abbé Denis, P.S.S.....	481
LA MARINGOUINE, par Armand Rinfret.....	552

Volume III

(43-88-8881)

SONNET, par Louis Fréchette.....	3
L'ARTISAN, par Speranza	37
ANTE LUCEM, par Louis Fréchette	49
IDÉAL, par Jos DesRosiers.	91
LE RETOUR DE LA PÊCHE, par Nap. Legendre.....	97
L'AMITIÉ, par Ernest Marceau	125
LA PREMIÈRE MOISSON, par Louis Fréchette	145
DESTINÉE, par Th. Gautier	193
1760, par A. B. Routhier	234
FILS DE BRAVES, par M. J. A. Poisson.....	284
CHEZ LE PAUVRE EN HIVER, par M. J. A. Poisson.....	286
VILLANELLE, par P. J. O. Chauveau.....	288
LES DEUX FRANCES, par M. J. A. Poisson	289
LA LOUISIANAISE, par Louis Fréchette.....	333
FLEURS FANÉES, par Louis Fréchette.....	334
L'AUTOMNE, par Arthur Globenski.....	385
LE DERNIER BAISER, par André Theuriet.....	429
LE CHEVEU BLANC, par M. J. A. Poisson	481
NOTRE PETIT JULES, par M. J. A. Poisson	529
LES MORTS, par P. J. Ubalde Baudry	532

Volume II

LITTERATURE

Volume I

POUR LES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES, par A. Buies	9
HUBERT LARUE, par Faucher de St Maurice.....	12
DE LA TRADITION, par J. E. Prince.....	73
SOUVENIRS D'UN AUTRE AGE, par Hector Fabre.....	99
UN PROJET, par A. Buies.....	106
LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT, de Victor Hugo.....	
Etudes-critique par Thos. Chapais.....	150, 209, 256

UNE PROMENADE AUX ENVIRONS DE SAN FRANCISCO	201
Par Auguste Aclintre	
NOTRE PRONONCIATION, par Ernest Marceau	243
L'ES FOINS, par Nap. Legendre	249
LA POÉSIE FRANÇAISE EN CANADA, par Benj. Sulte	274, 300, 356
L'ACCENT FRANÇAIS AU CANADA, par A. Michel	386
Volume II	
POUR LES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES, 1883, par Arthur Buies	11
UNE AUDIENCE CHEZ M. LOUIS VEUILLOT, par J. C. Taché	31
AU PAYS DU SOLEIL, par A. B. Routhier	63, 106
I.—En chemin de fer	
II.—Nice	
III.—Monaco	
IV.—Un rêve	
POÈTES ILLUSTRES DE LOTBINIÈRE, par L. P. Lemay	87, 139, 168, 235
CHEZ LES POÈTES, par Hector Fabre	147
LOUIS VEUILLOT, par l'Abbé Bruchési	193
SOUVENIRS DE ROME, par A. B. Routhier	256, 297
I.—En chemin de fer	
II.—Sur la route l'Ostie	
III.—L'apôtre des nations	
LA PRESSE, par N. E. Dionne	267
IMPRESSIONS, par Geo. Lemay	290
LE COMTE DE CHAMBORD, par Louis des Lys	362
L'HOTEL DE RAMBOUILLET, par l'Abbé Victor Charland	400
OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos. Chapais	410, 450, 521
UNE VILLE FRANÇAISE EN CANADA, par G. Lamothe	434
L'INTELLIGENCE DANS LA SOCIÉTÉ, par Altair	440
LE CIMETIÈRE, par l'Abbé Gingras	493
L'HIVER EN CANADA, par A. Achintre	531
Volume III	
OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos. Chapais	44
LÉON XIII, par l'Abbé Bruchési	53
LA LANGUE ACADIENNE, par Pascal Poirier	63
LES ACADIENS, par Frédéric Gerbié	92, 103
LES HUITRES, par Pascal Poirier	147
NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS, par Alphonse Lusignan	214, 256
I.—Naissances	
II.—Mariages	
III.—Décès	

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC	235, 273
Par Napoléon Legendre	
LETTRES DE PARIS (Mouvement littéraire et artistique)	241, 297
Par Victor du Bled	
LETTRE DE PARIS (Politique et littérature)	337
par Victor du Bled	
L'ARMÉE DU SALUT	345
par J. A. N. Provancher	
CURIEUX MÉMORIAL,	360
par Oscar Dunn	
LETTRE DE PARIS (M. Caro)	386
par Victor du Bled	
HYPOTHÈSE D'UN CATACLYSME (Le Saguenay)	397
par Arthur Buies	
CE QUE C'EST QU'UNE MÈRE,	421
par George Lemay	
STE ANNE DE BEAUPRÉ,	468
par Laure Conan	
UN SOIR SUR LA GRÈVE,	483
par Arthur Buies	
NOVEMBRE,	492
par Alph. Lusignan	
LETTRE DE PARIS (Jean Turguenev)	497
par Victor du Bled	
LE PARDON ROYAL,	506
par Louis-H. Taché	
IMPRESSIONS ET SOUVENIRS,	519, 533
par Jos Marmette	
LES PÊCHERIES CANADIENNES,	546
par P. M. Sauvalle	
LETTRE DE PARIS,	552
par Victor du Bled	
LA DOCTRINE MUNROE,	565
par J. A. N. Provancher	
I.—En chemin de fer	
II.—Sur la route l'Osie	
III.—L'aspère des nations	
LEGENDES, NOUVELLES ET CONTES	
I.—Les légendes	
II.—Les nouvelles	
III.—Les contes	
VOLUME I	
LE REBELLE, nouvelle	62, 91, 123, 177, 218
par R. de Trobriand	
UN HOMME DESAPPOINTÉ,	434
par Ernest Gagnon	
LES SABLONS,	441
par J. C. Taché	
I.—Prologue	
II.—Géographie	
III.—Histoire naturelle	
IV.—Histoire	
V.—Digression	
VII.—Epilogue	
VOLUME II	
LA SALUTATION DES MORTS,	147, 151
par A. Achintre	
RÊVE ET BONHEUR,	153
par Louis Lussier	
PETER McLEOD,	283
par A. Buies	
A TRAVERS LES RONCES,	403
par Laure Conan	
TROIS MALHEURS DU COUP,	504
par Alph. Lusignan	

LA TOUR MYSTÉRIEUSE, par G. de B.	555
I.—L'orage	
II.—La tour	
III.—La rencontre	
IV.—Jalousie	
V.—Vengeance	
VI.—Dernières reliques	
Volume III	
L'ISLE AUX DÉMONS, par Louis-H. Taché	11, 71, 110, 414
I.—Prologue	
II.—Evocation	
III.—En bretagne	
IV.—Fatalité	
V.—En mer	
VI.—Le monde invisible	
VII.—L'Isle aux démons	
VIII.—Spes ultima	
IX.—Seuls	
X.—Deux ans après	
XI.—Au Carrefour-du-Maudit	
LA CLOCHE DE CAUGHNAWAGA (traduction)	38
LES VIEUX CRÉOLES (G. W. Cable) traduction de Ls Fréchette	126, 210
UNE DISPARITION MYSTÉRIEUSE, par Chs de Soulanges	157
LUI ET ELLE, par Louis Lussier	409
UN AMOUR FATAL, par Louis-H. Taché	433
LA SIRÈNE DU LAC SUPÉRIEUR, par P. B. de La Bruère	439

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
RELIGION ET PHILOSOPHIE

Volume III
Volume I

LE DOUTE ET LA FOI, par A. Michel	337
LES PREMIÈRES MISSIONS DU CANADA, par N. E. Dionne	399
Volume II	
PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE, par A. Michel	39, 75, 125
L'INSPIRATION DES SAINTES ÉCRITURES, par l'abbé M. E. Méthot	176, 209

HISTOIRE ET SCIENCE	
Volume I	
COUPS DE PLUME, par Benj. Sulte.....	35
A PROPOS DU MOT "HABITANT," par T. P. Bédard.....	39
HABITANT ET HIVERNANT, par Benj. Sulte.....	50
LE GOUVERNEUR JEAN DE LAUZON ET SES TROIS FILS.....	
par T. P. Bédard.....	55, 84, 115
MONTCALM ET LE CANADA, par Thos Chapais.....	418, 559
Volume II	
L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE, par l'abbé J. C. Laflamme.....	229
LES AQUEDUCS DE ROME ANCIENNE, par Ernest Marceau.....	315
L'ÉLECTRICITÉ SUR NOS TÊTES, par l'abbé J. C. Laflamme.....	392
LES TEMPS HÉROÏQUES DU CANADA, par J. C. Taché.....	513
Volume III	
LE NOM DE LA VÉRENDRIE, par Benj. Sulte.....	2
LA VÉRENDRIE, par Benj. Sulte.....	99
VIEUX FORTS DE L'ACADIE, par J. G. Bourinot.....	194
L'AMIANTHE, C'EST LE MILLION, par A. N. Montpetit.....	323
EXPÉDITION POLAIRE (La Jeannette).....	350
LE TONKIN, par Nap. Champagne.....	510

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

RELIGION ET PHILOSOPHIE

Volume III

LE "NOTRE PÈRE," par A. Barbé.....	355
LORD BYRON, par A. Dumas.....	375
L'ARMÉE DES MISÉRABLES ALLEMANDS, par X. X. X.....	406
LA GRANDE CHARTREUSE, par H. de C.....	442
LE TAUPIER, par Ignotus.....	446
FORMOSA, par Auguste Vitu.....	458
UN RACCOMODEMENT, par A. Dalsème.....	475

DIVERS

Volume I

PROSPECTUS DES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES	5
LETTRE INÉDITE DE OCTAVE CRÉMAZIE	53
CONFÉRENCE SUR LA CHARITÉ, par l'abbé Bruchési.....	
CHRONIQUES, par Ernest Gagnon.....	195, 293, 349 392
LISTE DES REVUES LITTÉRAIRES FRANÇAISES PUBLIÉES EN CANADA DEPUIS 1763 À 1883.....	567
TABLE DES MATIÈRES DE 1882.....	573

Volume II

CHRONIQUES, par Ernest Gagnon.....	23, 240
CHRONIQUE DE QUÉBEC, par Thos. Chapais.....	53
CHRONIQUE, par Thos. Capais.....	221, 245, 375
LES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES ET LES GRÈVES, par Nap. Legendre.....	330
CHRONIQUE, par J. E. Prince.....	464
HISTOIRE DE MELLE LEGRAS (Bibliographie), par Laure Conan.....	485
TABLES DES MATIÈRES DE 1883.....	573

Volume III

L'AFFAIRE SOUGRAINE, par L. P. Lemay (Bibliographie).....	191
TABLE DES MATIÈRES DE 1884.....	567
TABLEAU GÉNÉRAL DES MATIÈRES, 1882-83-84.....	569



5

53

392

567

573

240

53

575

330

454

485

73

191

567

569













